

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921  
sous les auspices du  
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## SOMMAIRE

Les origines et la préparation  
de la révolution allemande

Problèmes actuels

Impressions d'Amérique

En quelques lignes...

Dom Colomba Marmion intime

Le Père Abbé

L'angoisse, princesse du monde intérieur

Dante, poète

Comte Gonzague de REYNOLD

Hilaire BELLOC

VIATOR

\*\*\*

F.-M. BRAUN, O. P.

Ph. NYSENS-BRAUN

Prof. Dr O. FORST de BATTAGLIA

Alexandre MASSERON

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

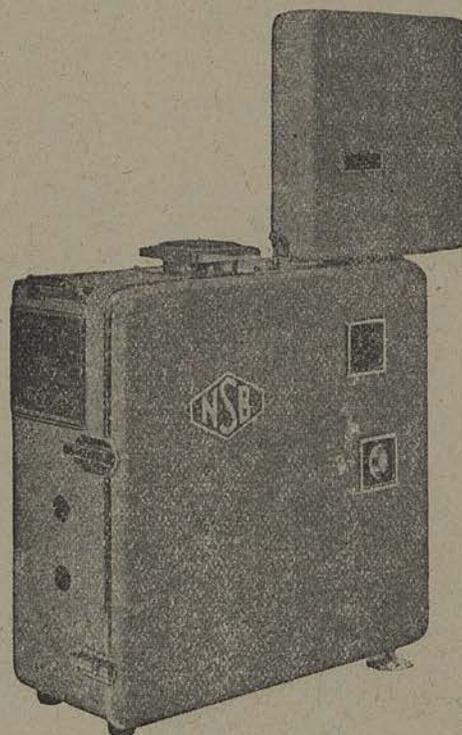
Compte-chèque postal 489.16



87-89, avenue du Midi  
**BRUXELLES**

**PORTATIF 35 m/m STANDARD 35  
 NATIONAL SONOREB**

Film standard, parlant 35 mm. — projection de 15 à 30 m. —  
 écran de 4 mètres — grande clarté — fixité parfaite — silence  
 absolu du fonctionnement mécanique — capacité sonore pour  
 1,000 places et système haute fidélité — carters 600 mètres,  
 2 caisses en tout. — Prix imbattables.



**N.S.B.**

Tous ce qui  
 concerne le  
**CINÉMA**

**National  
 Sonore**

Construction  
 Electro-  
 mécanique  
**FRANCO - BELGE**  
 36, rue des  
 Vétérinaires  
**BRUXELLES**  
 Tél. : 21.37.54

**Galerie BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

**La maison du TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

**Henri Le Beck**

66, Damburkke, ANVERS  
 (Belgique) Tél. 307.29

**Cadres** rectangulaires, ronds et ovales  
 en BOIS SCULPTÉ

**Vitraux d'Art** en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches  
 Gravures noires et couleurs — Encadrements  
 ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

*A chacun son chocolat.*

**MARTOUGIN**

*est celui des vrais amateurs.*

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.  
LA MACHINE A COUDRE

**SINGER** sera toujours  
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine  
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,  
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**  
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins  
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la  
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Un cadeau prend toute sa valeur  
s'il est signé

**Neuhaeus**  
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

TéL. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds  
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

TéL. 12.63.59

POUR LA COUTURE  
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE  
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

**La Nouvelle**

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S, E, P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

**MAZOUT**



Le meilleur combustible pour votre

**CHAUFFAGE CENTRAL**

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C<sup>Y</sup> S<sup>TE</sup> A<sup>ME</sup>, 99, avenue de France, Anvers

## PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES  
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.  
FEUILLARDS GALVANISÉS.  
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE  
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.  
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION  
ET DE GALVANISATION

## SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET      Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —  
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,  
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.  
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles  
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.  
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

## d'ENGHIEN S<sup>t</sup>ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS  
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS  
VOITURES — PIÈCES DE FORGE  
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

## LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et  
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.  
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.

*Prix sur demande.*

## SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,  
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées  
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.  
Fers marchands et feuillards galvanisés.  
Réservoirs galvanisés.

## ELECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

# ARCOS



LA SOUDURE  
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

## Appareils Sanitaires

EN GROS

**R. Van Marcke**

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.  
Métaux

et tous accessoires pour installations sanitaires.  
Multiples références.

## ELECTRODES

# OK

PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES  
D'EXPÉRIENCE!

# ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME  
116-118, RUE STEPHENSON  
Bruxelles t. 15.91.26



## Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques organiques.	Produits chimiques minéraux.
Méthanol.	Ammoniac anhydre.
Méthylène Régie pour dénaturation.	Alcali volatil, commercial et chimiquement pur.
Formol.	Acide nitrique toutes concentrations.
Hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique.	Nitrates d'ammoniaque et de soude pour explosifs.
Trioxyméthylène.	Nitrate de potasse.
—	Chlorure ammonique (salmiac).
Alcool éthylique.	Anhydride sulfureux.
Acétone B. G. S.	—
Ether sulfurique.	<b>Engrais azotés.</b>
Ether dichloré.	Ammoniacaux, nitriques, mixtes et composés.
Dichloréthane.	Cyanamide S. B. E.
Glycol.	—
Antigel S. B. A.	<b>Insecticides et fongicides.</b>
—	—
<b>Matières plastiques.</b>	<b>Appareils de pulvérisation.</b>
Azalone — Urazone.	
Résines et vernis synthétiques.	
Poudres à mouler.	

## COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

### Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

SOCIÉTÉ ANONYME DE

## Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : Chimie-Laeken

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentrations - Acide sulfurique à tous degrés pour accumulateurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. Couleurs-Moustier S. S.

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour toutes industries

## Fabrication complète de Tissus métalliques

Treillage simple torsion.

### Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

## FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

Consultez-nous pour toutes vos installations de :

## Meubles en acier

Fabrication belge. — Vingt années d'expérience.



Rayons démontables et extensibles. Bureaux ministre. Tables dactylo. Armoires à documents. Classeurs. Fichiers. Bacs à papier. Trieurs de courrier. Armoires-vestiaires et à outils, etc.



Demandez catalogue n° 10.

## Richacier

Etablissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers : 11, rue Godecharle, BRUXELLES (Q. L.)

## S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAÏN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.  
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,  
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAÏN —  
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN  
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE  
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique  
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

## Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

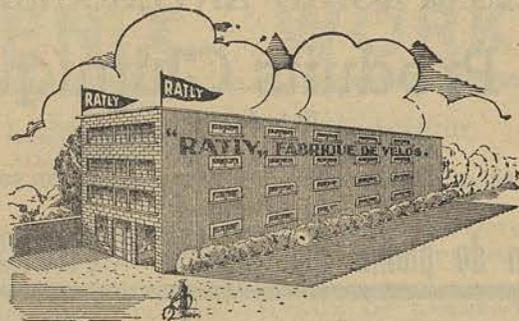
Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles. Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium ». Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon. à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



**RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi**

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin  
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap  
Belgique Téléphone Courtrai 829. België  
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÉGE 605,59

Reg. du Com. Liège 916

Ch. P. 109.814

**Bieuvlet, Redoté & Cie**

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée

- pour tous usages et toutes pressions -

Réservoirs soudés -:- Serpentins

- Exécution de tuyauteries suivant plans -

Soudure oxyacétylénique et soudure électrique

Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon

pour chauffage central

BUREAUX & ATELIERS :  
340, rue Branche, Ans

Pierres blanches

Marbres - Granits

Pierres reconstituées

**A<sup>NC.</sup> E<sup>TS</sup> SOILLE F<sup>RES</sup> S.A.**

Avenue du Port, 106, Bruxelles

**P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.**

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

**“ Le Progrès ”**

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes

Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION

SCULPTURE-STAFF

AMEUBLEMENT

TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS

BRUXELLES

Tél. 11.69.75

**Carrières et Fours à Chaux  
de la Dendre**

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,  
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS  
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.  
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER  
ET POUR L'AGRICULTURE

**REMISE A NEUF DES FAÇADES**  
par le  
**SILEXORE L. M. de Paris**  
*Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage*  
Protège les murs contre les intempéries. — Réserve à l'air  
sain. — Application facile et économique.

Distributeur général pour  
la Belgique  
**LES FILS LEVY FINGER**  
82-84, rue Edm. Tollenaere  
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut  
S. A.  
**Etabliss. FIDÈLE MAHIEU**  
96, aven. de Philippeville  
MARCINELLE

**NOMBREUX DÉPOSITAIRES**  
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement  
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

**COTRACO** Société anonyme  
INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales  
Béton armé  
et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE  
93, rue de la Loi BRUXELLES  
Tél. 12.88.24



Le  
**Yachting**  
61, rue du Pige  
Marchienne-  
au-Pont

Tél.  
147.44 Charl.

Construction  
d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -  
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

**FABRIQUE DE SKY**

**FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE**  
Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE  
Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

**A. De Vigne & C<sup>o</sup>**

**CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE**  
Installation de conditionnement d'air  
Service de distribution d'eau chaude  
Installation de bains - douches,  
buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique ANVERS  
Téléph. 705.59

**Aug. Lebeau-Courally**  
S. A. fondée en 1865  
19-23, rue Fond-des-Tawes, LIÈGE  
Téléphone : 24,197 Adr. télégr. : Lebeaugun

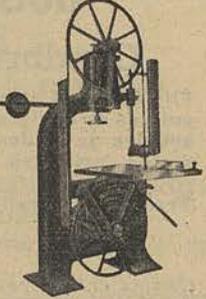
Fabrication exclusive d'armes de la plus haute  
qualité pour la chasse et le tir aux pigeons  
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super  
Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.  
Catalogue sur demande

**Usines Decock Frères**  
Téléphone : 607 La Louvière Adresse télégraphique : Decock 607 La Louvière  
**FAYT-LEZ-MANAGE**

**MACHINES-OUTILS**  
**A TRAVAILLER LE BOIS**

Machines simples et combinées  
Ponceuse à disque et à bande  
Presses à plaquer - Outillages  
Spécialité de machines combinées  
Universelles, convenant particulière-  
ment à Missions au Congo ou  
à l'Étranger.



**LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS**  
offerte par les  
**Ateliers J. VERCHEVAL & FILS**  
79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations succes-  
sives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles  
particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres  
Appareils de manœuvre pour vasistas marque «NACO»  
crossettes, pouciers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et  
laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

ENTREPRISES GÉNÉRALE DE PLAFONNAGE  
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE  
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> J.-F. HELLINGKX & FILS  
BUREAUX ET ATELIERS :  
17-19, rue de la Croix-de-Pierre  
BRUXELLES  
Téléphone : 37.07.70

**Ateliers de Graduation  
Boterdael**

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Belge



Téléphone :

51.06.46

**S.A. H. & O. DE CRAENE**  
WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais  
Blanc de Zinc — Minium de plomb  
Litharge — Mine-orange

**JEAN ROELS**

MAISON FONDÉE EN 1892  
TÉL. 26.57.76

TÉL. 26.57.76

ARTIFICIER

19, rue Isidore Van Beveren, 19, GRAND-BIGARD

**Feux d'artifice en tous genres**

Feux japonais de jour — Fêtes de nuit — Articles jouets.  
Fusées pour signaux — Fusées pour armée, aviation et marine.  
Fusées de signalisation et d'atterrissage pour avions.  
Pétards pour chemin de fer.  
Cortège aux lumières.

**Produits en Béton**

**O. TOSSYN,** Ingénieur civil  
U. I. Lv.

Digue du Canal, 2, VILVORDE  
Tél. 51.05.40.

**Murs de clôture en Béton armé et vibré**

Construction solide et de bel aspect.  
Devis gratuit sur simple demande.

Clôtures ajourées. — Piquets de clôture. — Bordures de  
jardin. — Bordures de route vibrées à haute résistance. —  
Tuyaux d'égout en béton comprimé ou vibré. —  
Tous produits en béton vibré d'après dessin.

**Bols du Nord & d'Amérique**

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

**Aug. DERMINE**

Société Anonyme.

**NAMUR, 21, Boulevard de Merckem**  
**BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour**

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.  
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 83.

**Carrières de grès**

Tous les matériaux pierreux pour routes et  
bétons. - Pierres plates pour sentiers rus-  
tiques. - Pierres roulantes. - Parements de  
teintes diverses. - Pavés et bordures en  
petit granit.

**Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne**  
LIÈGE  
Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS  
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

**Clouterie & Tréfilerie  
des Flandres, s.a.**

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,  
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,  
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,  
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles  
pour moustiquaires.

Treillarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.  
Téléphone : 174.40 (5 lignes).  
Compte chèque postal : 9841. Registre Com. Gand : 283.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

**Travaux publics et privés**  
EXPERTISES

**MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE**

ENTREPRENEUR

**Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS**

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Ourtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

**P. & F. Deltour Frères**

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS  
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT  
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —  
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT  
Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78  
Compte Chèq. post. 179.98 Reg. de commerce : Liège 130.71  
Etudes, plans et devis sur demande et sans aucun engagement  
de la part du demandeur.

SOCIÉTÉ ANONYME

des

**Carrières de GRÈS de LA FALIZE**  
**& EXTENSIONS**

Place de Bronckart, 25, LIÈGE

Siège social : SOUKNÉ-REMOUCHAMPS

Gares d'expédition : AYWAILLE — REMOUCHAMPS  
COMBLAIN-AU-PONT

Accessibles aux camions.

Pavés de toutes dimensions de 1<sup>er</sup> choix.

Macadam 4/6 et 2/4 — Plaquettes 10/60] — Gravier 5/20, [8/13,  
3/8 et poussier,

Moellons pour fondations — Moellonnets pour enrochements.

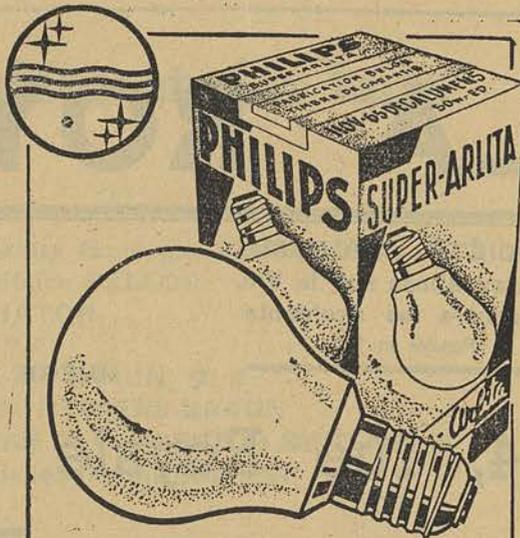
**Spécialité de parements de construction**  
**de toutes teintes**

La plus forte production des carrières de grès belges.

Adressez la correspondance à

**M. PAUL MASSON, Directeur Général**  
25, place de Bronckart, à LIÈGE

Tél. 255.31 et 262.86. C. C. P. 217.450. R. C. Liège n° 798.



**PHILIPS**  
"Super-Arlita"

à filament doublement spiralé  
ENCORE PLUS ECONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de  
40 watts par des  
"Super-Arlita" de 65 decalimens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .  
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

GROUPEMENT

POUR LA

**Vente des Sous-Produits**  
**en Grès et en Petit Granit**

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Carrières dans la vallée de l'Ourthe, dans la vallée du  
Hoyoux et dans la vallée du Bocq.

Le seul groupement de carrières de grès possédant  
la plus grande variété de teintes.

**Spécialité de moellons et parements**  
POUR CONSTRUCTIONS ET SOUBASSEMENTS.

**TOUS CONCASSÉS POUR BÉTON**

RÉFÉRENCES : Église Ste-Julienne, à Verviers; Église St-Pholien,  
Liège; Église St-Christophe, à Liège; Nouvelle école des Filles  
de la Croix, à Cointe; Église de Robermont, etc., etc. Fournis-  
seur à l'Exposition de Paris; pour les travaux du canal Albert.

*Documentation et photographies seront fournies sur simple demande*

**8, rue de la Paix, LIÈGE**

Téléphones :

Direction 148.77

Comptabilité et Expéditions 148.76

# LA ROYALE BELGE

**SOCIÉTÉ ANONYME**  
d'assurances sur la Vie  
et contre les Accidents  
*Fondée en 1853*

FONDS DE GARANTIE :  
plus de  
**900.000.000 de francs**

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

**74, rue Royale, et 68, rue des Colonies**

Adresse télégraphique  
**Royabelass**

**BRUXELLES**

Téléphones 1  
**12.30.30 (6 lignes)**

**VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES**

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

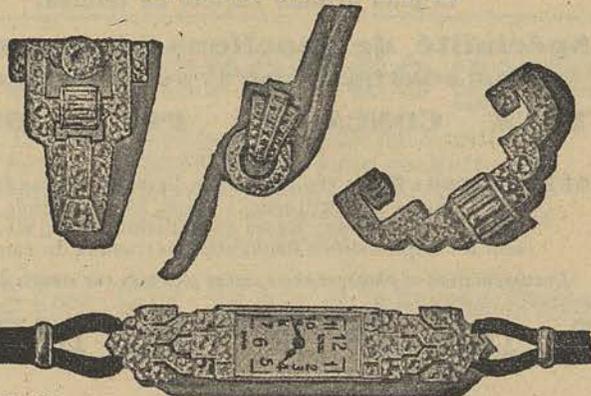


Fournisseur de la Cour.

**SIMONET-DEANSCUTTER**

EXPERT.  
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFÈVRE.  
72 rue Coudenberg  
— BRUXELLES —



La montre DUOPLAN.

ÉDITIONS  
TOURNAI



CASTERMAN  
PARIS

## Racisme et Christianisme

Numéro spécial de la « Nouvelle Revue Théologique »  
In-12, 128 pages : 5 francs.

Les antécédents de l'idéologie raciste : **P. Charles, S. J.**  
Le racisme politique du III<sup>e</sup> Reich : **P. Lorson, S. J.**  
Le problème des races au point de vue anthropologique  
D<sup>r</sup> **T. Van Campenhout.**  
La race, la raison et le Christ : **J. Folliet.**

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

EN VENTE DANS LES BONNES LIBRAIRIES

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Les origines et la préparation  
de la révolution allemande  
Problèmes actuels  
Impressions d'Amérique  
En quelques lignes...  
Dom Colomba Marmion intime  
Le Père Abbé  
L'anglaise, princesse du monde intérieur  
Dante, poète

Comte Gonzague de REYNOLD  
Hilaire BELLOC  
VIATOR  
\* \* \*  
F.-M. BRAUN, O. P.  
Ph. NYSENS-BRAUN  
Prof. Dr O. FORST de BATTAGLIA  
Alexandre MASSERON

## D'où vient l'Allemagne?<sup>(1)</sup>

# Les origines et la préparation de la révolution allemande

Les deux grands courants qui ont entraîné la révolution allemande sont : le besoin d'unité, le besoin d'originalité. Je prends originalité dans son premier sens qui se traduit par *Ursprünglichkeit* et par *Eigentümlichkeit* : besoin de se différencier, par conséquent de s'opposer; besoin de se rattacher à ses origines et d'affirmer son caractère particulier, son génie propre. Faire l'unité allemande, la Grande Allemagne, contre la dispersion des tribus, le morcellement des petits Etats germaniques; imposer ensuite à l'Europe un Reich, non pas seulement uni, mais unifié, un Reich, fondé non plus sur l'idée chrétienne, mais sur celle de la supériorité germanique : tel est le but de la révolution allemande. On pourrait la définir : une lutte contre le particularisme des Allemands en Allemagne, afin d'établir et d'affirmer le particularisme des Allemands en Europe. Mais, en histoire, il faut se méfier des définitions.

La révolution allemande, du point de vue politique, va s'opérer en deux temps : dans l'intérieur, à l'extérieur. La domination en Allemagne, la domination en Europe. Remarquons à ce propos que nous avons là le processus habituel de toute révolution. Il n'y a que la manière qui change, suivant que la révolution a devant soi un Etat déjà centralisé ou un Etat fédératif. En ce cas, la révolution prend généralement la forme d'un conflit armé entre Etats de même langue ou de même appartenance. La

guerre du Sonderbund en Suisse, celle du Nord contre le Sud en Amérique, et même la manière dont le royaume de Sardaigne a fait l'unité italienne, sont des exemples. Exemples intermédiaires entre la guerre civile et la guerre étrangère. Pendant que ces luttes politiques se déroulent entre Etats fédérés ou frères, la révolution, phénomène intellectuel et social, n'est point immédiatement apparente. C'est la raison pour quoi la plupart des gens ne pensent assister qu'à un simple effort vers l'unité ou à une crise d'impérialisme. Et c'est à dessein que j'emploie ce mot. Depuis la guerre de 1870, on ne cesse d'accuser l'impérialisme prussien, puis l'impérialisme allemand. C'est que l'on n'a pas vu — mais on devrait le voir aujourd'hui — que, derrière cet impérialisme et par son moyen, une révolution se préparait, s'opérait. Impérialisme et révolution sont d'ailleurs deux phénomènes jumeaux. A un moment donné, toute révolution devient impérialiste, conquérante. Par esprit d'apostolat, de propagande, mais aussi par nécessité. Une révolution produit un tel trouble en Europe et dans le monde, elle affecte si profondément toutes les relations internationales et même privées, qu'elle doit, ou s'étendre, ou disparaître. Et puis, toute révolution commence par appauvrir le pays où elle éclate : il faut qu'elle aille chercher ailleurs les ressources dont elle a besoin. Peu importe donc que l'impérialisme précède la révolution, comme en Allemagne, ou qu'il la suive, comme en France : ce sont les deux faces du même Janus. L'idéologie de la Révolution française a masqué son impé-

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 janvier, 3, 10 février, 31 mars, 2 avril et 12 mai.



rialisme. L'impérialisme de la révolution allemande empêche les gens de voir la portée sociale de son idéologie. D'où cette erreur d'appréciation que ces pages sont destinées à rectifier.

### Révolution allemande et Révolution française

Pourquoi esquisser un parallèle entre la Révolution française et la révolution allemande? Parce que celle-là est la source de celle-ci.

A vrai dire, et je l'ai déjà dit, la première source de la révolution allemande, c'est la Réforme. Toute révolution s'accomplit sur le plan de la préoccupation dominante à un moment de l'histoire. Or, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, la préoccupation dominante était la réforme de l'Eglise, d'où la révolution religieuse. Plus tard, dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et durant tout le XVIII<sup>e</sup>, la préoccupation dominante est intellectuelle : d'où la révolution des idées. Après, nous aurons la révolution politique, puis la révolution sociale. Nous assistons aujourd'hui à une dernière phase : la révolution racique. Mais celle-ci n'est pas autre chose qu'un nouveau costume revêtu par la révolution sociale. Car toutes ces révolutions se tiennent : elles sont en communication par le même escalier descendant, de telle façon que l'une contient l'autre en puissance. Unité de la révolution européenne, de la révolution moderne.

Mais tenons-nous-en à la Révolution française. Notons que celle-ci a provoqué en Europe et dans le monde un trouble, une « remise en question » d'une telle puissance et d'une telle portée que, de répercussion en répercussion, elle a conduit aux événements actuels. Entre elle et ces événements, le XIX<sup>e</sup> siècle n'est qu'une passerelle sur un abîme, une période intermédiaire, celle qui précède et annonce la fin d'une époque.

Comme tout ce qui vient de France, la Révolution de 1789 avait un caractère universel. Elle a introduit dans l'histoire, dans la politique, l'action directe des idées. Elle a provoqué la première guerre idéologique. Désormais, il n'y aura plus de guerre simplement politique : toutes se feront au nom d'une idéologie, ou du moins chercheront à se justifier par une idéologie. C'est pourquoi il deviendra toujours plus difficile de distinguer une guerre d'une révolution. Et voilà où nous en sommes aujourd'hui.

La Révolution française a projeté sur l'Europe, à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle, deux grandes lignes de force sur lesquelles d'autres lignes secondaires sont venues se brancher successivement. La première était sociale et inclinait vers le communisme. La seconde était politique et s'infléchissait vers le nationalisme. La fortune du mot nation, dans le vocabulaire jacobin, est l'indice d'un fait singulièrement « dynamique » : la naissance, l'entrée en scène d'une nouvelle entité, d'une nouvelle force collective, « personnage naturel, dit Albert de la Pradelle, né des spécifications de la race, fortifiée par les particularités de la langue, les nuances des mœurs et les rapprochements du destin ». L'idée de nation, grandissant et grossissant jusqu'à devenir un être en soi, une fin en soi, un mythe, et l'idée de classe, ramenée au seul prolétariat ouvrier, vont ainsi marcher de pair. Leur opposition n'est qu'apparente : elle cessera le jour où l'illusion internationaliste sera dissipée. Déjà liées l'une à l'autre dans la Révolution française, il appartiendra au national-socialisme de les unir, de les confondre. Ce fait nous montre en quoi, malgré les différences et les oppositions, la Révolution française et la révolution allemande rentrent dans le même cycle.

Mais il faut être plus précis. Que la Révolution française ait secoué l'Allemagne jusque dans ses profondeurs, qu'elle ait propagé, pour la première fois depuis la Réforme, et pour la

première fois politiquement, d'un bout à l'autre de l'Allemagne l'esprit révolutionnaire, nul ne l'ignore. Agissant de haut en bas, sur des intellectuels déjà préparés, les hommes du *Sturm und Drang*, et sur la jeunesse, les étudiants, la Déclaration des Droits de l'Homme allait éveiller l'idée, chère à Schiller, de liberté. Mais cette idée, de quelle manière les Allemands allaient-ils à leur tour l'interpréter, la comprendre? A leur manière, bien entendu, qui est sentimentale et romantique, collective et subjective à la fois. On aurait pu s'attendre à ce qu'ils fissent une révolution contre la structure encore féodale de la société, à l'exemple des Français. Ils ne le firent point. Ce furent les Français qui l'osèrent pour eux, mais partiellement, en Rhénanie par exemple. On aurait pu s'attendre aussi à un mouvement populaire pour l'unité nationale : il ne se produisit point non plus. Ce fut Napoléon qui, d'un coup de botte, jeta par terre le Saint-Empire vermoulu que le dernier empereur, François II, s'était d'ailleurs empressé de quitter de soi-même, tout comme on abandonne un siège qui craque. En réalité, les Allemands restèrent passifs. Mais cette passivité a trompé les historiens. Le ferment révolutionnaire était bel et bien entré dans les esprits : comme ces esprits étaient lents, l'explosion ne devait se produire que beaucoup plus tard. Ou, mieux, il se produira une série d'explosions.

### De 1813 à 1848

La révolution allemande se fit donc par étapes. La première fut nationale. La Révolution française avait donné aux Allemands conscience de nation, mais la France avait envahi, conquis, asservi l'Allemagne. Celle-ci retint l'idée de nation, de patrie, d'indépendance, mais elle la retourna contre la France.

La France de Napoléon. Il y a deux phases dans la vie du grand empereur. Durant la première, il est un général républicain, sinon jacobin, dont la mission est d'assurer les conquêtes de la Révolution. Durant la seconde, il est un souverain qui cherche à se légitimer et se regarde comme le successeur de Charlemagne. De fait, Napoléon a reconstitué l'empire carolingien. Il règne à la fois sur les Français, les Italiens et les Germains. Cette Confédération du Rhin qu'il a fini par étendre à l'Allemagne entière, moins la Prusse et l'Autriche, et qui, en 1810, touche à la Baltique, est un effort d'organiser la Germanie, de la moderniser, de l'appeler à une vie nationale, de la soustraire à l'ancien régime des Habsbourg et à la féodalité des Hohenzollern. C'était une reconstitution du Reich avec un président impérial qui intervenait le moins possible dans la vie des Etats confédérés pourvu que ceux-ci lui fournissent des soldats. Napoléon a donc réalisé à demi l'unité allemande, il en a revivifié l'idée, il a montré « comment on pouvait faire ». Sa domination trop coûteuse, et trop lourde, trop contraire aussi au génie des Allemands, n'eut qu'un résultat négatif : introduire dans la révolution allemande en marche l'idée fixe que la France était son ennemie et qu'elle devait se faire contre la France.

Voilà pourquoi nous assistons à partir de 1813 à cette alliance momentanée entre l'Allemagne des peuples et l'Allemagne des princes. Le *Jung Deutschland* va chercher dans l'*Alt Deutschland* des décors, des costumes, des inspirations, des mythes. Et c'est cela, le romantisme allemand. Et c'est aussi un des caractères essentiels de la révolution allemande, par lequel elle diffère profondément de la Révolution française : s'emparer du passé pour agir en son nom, pour s'en faire un dynamisme. Cependant, cette alliance entre la réaction et la révolution ne devait pas durer longtemps. On le vit bien lors de la révolution de 1848.

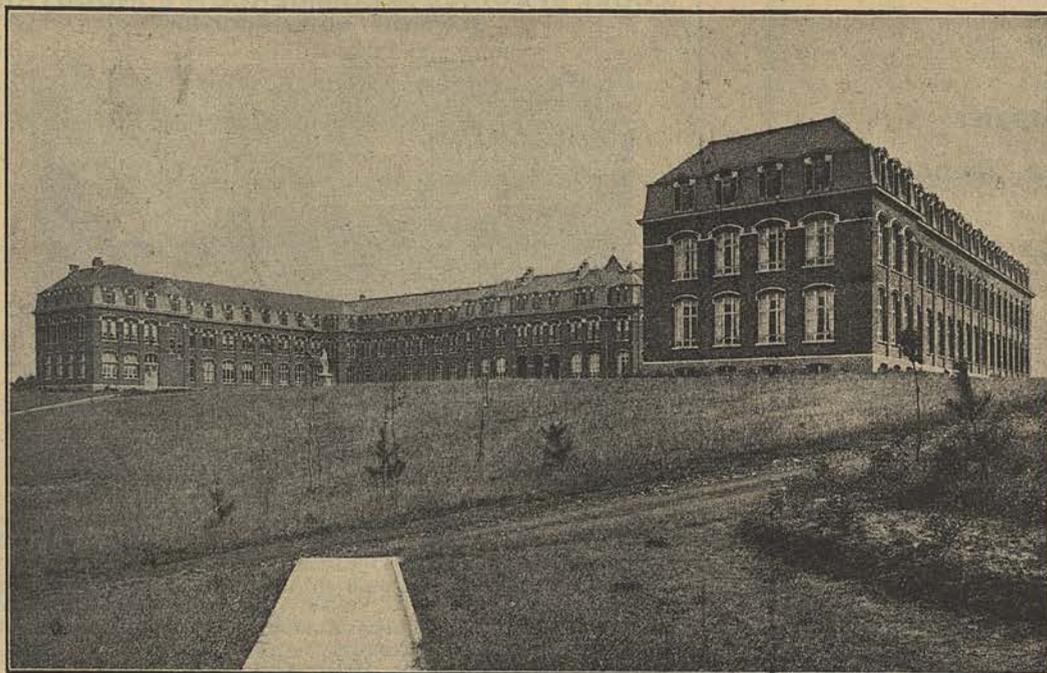
Pourquoi celle-ci fut-elle un avortement un peu ridicule? Parce que ni les Allemands, ni l'Allemagne elle-même ne sont,

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

# Institut "l'Immaculée",

Dirigé  
par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, Braine-l'Alleud



Section primaire. - Section moyenne professionnelle. - Section normale professionnelle. - Régentes techniques. - Section ménagère. - Section spéciale C. R. (Juniors secouristes). - Section commerciale. - Cours spéciaux de langue. - Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes.

L'Institut reçoit des élèves internes et externes

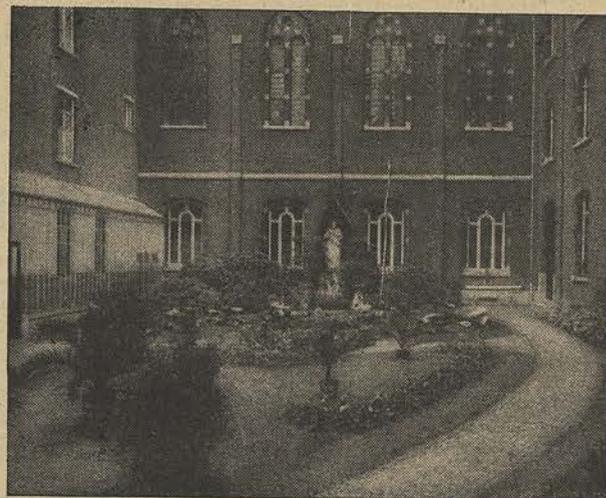
**PRIX MODÉRÉS**

Réductions p<sup>r</sup> enfants d'invalides et familles nombreuses.

## Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales  
AGRÉÉES  
DE L'ÉTAT

primaire,  
gardiennne,  
professionnelle,  
Ménagère } Lingerie  
Confection  
Modes  
Dessin  
(ouverte depuis 1935).



ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin, Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.

### Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Calligraphie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

Prix de la Pension : 2.700 francs — Réductions pour familles nombreuses et enfants d'invalides

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT  
**Saint-Thomas d'Aquin**



Écoles normales archiépiscopales

Écoles normales primaires française et flamande

Écoles normales moyennes française et flamande

Institut supérieur de pédagogie

DIRIGÉS PAR

**Les Frères des Écoles chrétiennes**

Internat et externat

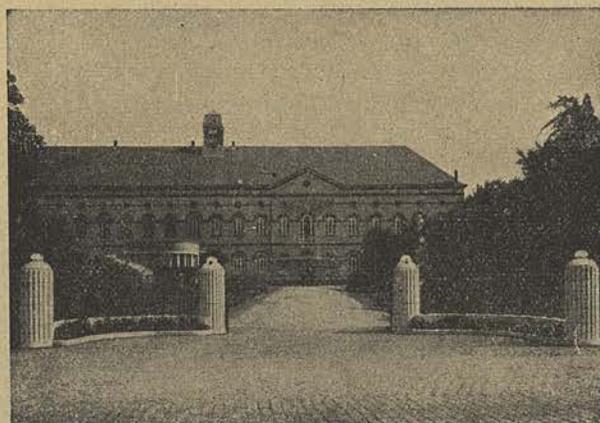
Rue Terre-Neuve, 198, Bruxelles

**Collège de Melle**

LEZ - GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES  
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes  
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE  
**ECOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE**  
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.  
*Demandez prospectus et conditions.*

**ON N'ADMET QUE DES INTERNES**

**Institut Saint-Boniface**

82, rue du Viaduc, BRUXELLES

65, rue du Conseil, BRUXELLES

**Externat**

**Demi-Pensionnat**

**Internat**

**Section scientifique**

**Humanités anciennes**

**Humanités modernes**

**Section préparatoire**

ni ne seront jamais faits pour la démocratie et le parlementarisme. Ce fut l'erreur de Francfort, comme ce devait être, soixante-dix ans plus tard, l'erreur de Versailles et de Weimar. La révolution allemande n'aura jamais d'autre but que l'unité allemande, la Grande-Allemagne, le Reich. Ce but, en 1848, Francfort se le proposait; il faillit presque l'atteindre. Rappelons à ce propos que déjà l'idée du Reich cherchait à s'étendre aux Slaves, notamment aux Tchèques, les plus germanisés des Slaves, ce qu'il serait bon de ne pas oublier. Pourquoi cette révolution parlementaire et libérale n'eut-elle pas d'autre résultat que d'avoir ouvert la route au nationalisme et à l'impérialisme? Parce que, au fond, cet idéal était le seul à l'intéresser vraiment. Mais, pour le faire passer dans la réalité, il fallait une force. Francfort le comprit et finit par se donner à la Prusse.

### Bismarck

La Prusse, ici, c'est un homme : Bismarck.

L'emprise de la Prusse sur toute l'Allemagne, l'élimination de l'Autriche par la Prusse, l'unité allemande faite par la Prusse contre les Etats allemands, le Reich reconstitué par la Prusse et à son profit à la suite d'une victoire sur la France : ce renversement fit surgir une Allemagne moderne des ruines de l'ancienne. Il eut pour auteur Bismarck. Les guerres de 1866 et de 1870 furent, grâce à lui, l'équivalent pour l'Allemagne de ce que 1789 avait été pour la France, si la révolution nationale-socialiste peut être comparée à 1793 et Napoléon.

Bismarck, c'est l'esprit du junker prussien, poussé jusqu'au génie. Ce fils de hobereaux poméraniens avait été élevé dans l'atmosphère du relèvement national, du soulèvement contre la domination napoléonienne. Deux idées l'ont, toute sa vie, dirigé : la haine de la France, l'unité de l'Allemagne. Son idéal est tout entier dans ces paroles de Fichte : « Est-il un noble caractère qui ne désire contribuer, si peu que ce soit, par l'action ou par la pensée, à la perfectibilité indéfinie et ininterrompue de sa race? Quel est l'homme qui ne veuille jeter dans les espaces du temps quelque chose de neuf et d'inusité, quelque chose qui durera éternellement, même ici-bas? » Elevé à la prussienne, enfermé dès l'âge de six ans dans un pensionnat où l'on était conduit *manu militari* et mal nourri, il avait commencé par être ce que sont tous les autres : un élève plus ou moins doué, mais travailleur, un étudiant qui suivait peu les cours et s'amusait avec bruit, même avec grossièreté. A l'Université, il avait donné, comme tous les autres, dans les idées libérales et républicaines. Puis, il avait suivi la filière administrative, fait son service militaire, mené la vie d'un gentilhomme campagnard. On l'appela le « junker fou », à cause de ses folles chevauchées et de ses aventures excentriques. Elles le rendirent populaire et le firent entrer dans la politique. Il s'y révéla monarchiste, antisémite, pétri de préjugés qu'il cultivait soigneusement et, dans ses paroles, d'une franchise, d'une audace, d'une brutalité qui effrayaient les diplomates et les parlementaires.

Bismarck eut une volonté, un impératif catégorique. Il voulut faire l'unité allemande, et il la fit, mais avec des moyens parfaitement révolutionnaires. Depuis 1848, le besoin d'unité s'affirmait, pour des raisons économiques et sentimentales à la fois. L'unité allemande était une exigence du commerce et de l'industrie qu'impénétraient, à juste titre, toutes les barrières intérieures, et un postulat romantique de poètes et de philosophes, d'étudiants à longs cheveux sous la casquette, à discours et à chansons. Deux tendances s'affrontaient : celle de 1848, qui était libérale, humanitaire jusque dans son nationalisme, et républicaine, socialiste dans le fond de son cœur; l'autre, qui était traditionnelle, monarchiste, fidèle au système de la Sainte-Alliance.

Le génie de Bismarck sut les combiner au profit de la Prusse. Son « idée de derrière », c'était de détacher peu à peu la Prusse de la Sainte-Alliance, de la mettre à la tête du mouvement national, d'éliminer l'Autriche. Il a très bien compris que l'unité serait solide par la Prusse seulement. Il a vu ce qu'était l'Allemagne : la masse amorphe, le tas de sable. Mais il a parfaitement vu aussi le genre de force que cette Allemagne possédait. Incapable d'une action politique, incapable d'ordonner le réel, comme on dit en philosophie scolastique, le génie allemand se réfugiait dans les régions inaccessibles de la pensée, de la poésie, de la science. Elle se condensait dans les nuages métaphysiques. Bismarck, et ce sont ses propres paroles, la fit retomber sur le roc en pluie de fer et de sang. Dès 1849, il est ennemi de toute confédération : « Notre peuple, dit-il dans un discours, n'éprouve nullement le besoin de voir son royaume prussien se dissoudre dans cette fermentation corrompue de la licence allemande du Sud. Sa fidélité ne s'attache pas à une présidence fédérale, qui n'est qu'une feuille de papier, ni à un conseil de souverains où la Prusse n'a que le sixième des voix. Elle s'attache à notre vivante et libre royauté, au roi de Prusse, à l'héritier de ses pères. Ce que veut le peuple, nous le voulons tous. Nous voulons que l'aigle prussienne étende son vol protecteur et domine depuis Memel jusqu'au Donnersberg. »

Telle fut l'œuvre de Bismarck : dans d'autres circonstances l'hitlérisme la reprend, la pousse et cherche à l'achever aujourd'hui.

### La révolution économique

Donc, le génie intuitif de Bismarck a su précipiter dans la réalité, au moment opportun, cette « idée allemande » qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis le *Sturm und Drang*, s'était formée dans la catégorie de l'idéal, dans la transcendance, comme une protestation contre la réalité. Il y est parvenu en opérant, sur le terrain politique, la jonction de cette idée poétique avec les nécessités matérielles.

L'industrie et le commerce se sentaient gênés, dans l'Allemagne de l'ancien régime bien plus qu'en France, par les barrières douanières qui se dressaient autour de chaque Etat, et ces Etats étaient innombrables. Ils se sentaient gênés par le protectionnisme des villes libres, des princes et des principicules. Ils se sentaient gênés, dans l'intérieur des Etats, par les péages et les octrois. Octrois, péages et douanes entretenaient un fonctionnarisme tâtilon, policier, tout bardé de règlements. Or, l'industrie et le commerce, comme ils ne pouvaient concurrencer la France et l'Angleterre sur les marchés extérieurs — l'Allemagne était cliente, et de l'Angleterre, et de la France — avaient d'autant plus besoin du marché allemand tout entier. De là un *Sturm und Drang* vers l'unité économique de l'Allemagne, parallèle au *Sturm und Drang* des esprits. L'aboutissement de l'un et de l'autre ne pouvait être que l'unité politique.

C'est ce que M. Pierre Benaerts nous rappelle, ou plutôt nous apprend, dans son livre sur les origines de la grande industrie allemande. « Un travail patient d'amalgame économique, nous dit-il, a cimenté solidement les différentes parties du corps germanique. » Et ailleurs : « L'évolution économique et sociale a devancé la transformation politique. » Nous ajouterons : elle l'a rendue possible.

Dans ce domaine encore, la Prusse prit l'initiative. Ce fut une « initiative de crise ». Après la domination napoléonienne, l'Allemagne entière, comme d'ailleurs l'Europe entière, se trouvait appauvrie. Tout comme aujourd'hui, il ne s'agissait pas simplement d'une crise superficielle et momentanée, de crédit ou de production; il s'agissait bel et bien d'une « crise de structure ».

En effet, toute la structure économique de l'ancien régime s'était effondrée; il fallait en construire une neuve. Le point de départ fut la réforme financière et douanière entreprise par la Prusse de 1818 à 1821. L'idée nouvelle, c'est le *Zollverein*. Il est en germe dans la Confédération germanique fondée en 1815, il s'exprime dans les statuts de celle-ci. Le *Deutscher Zollverein* fut constitué en 1834. Il se propage de proche en proche : le dernier Etat qui finit par y adhérer, est l'Oldenbourg, en 1851. Le *Zollverein* est remanié, étendu en 1866, après Sadowa : l'Autriche en est exclue, mais la Saxe, le Wurtemberg et la Bavière y entrent. Désormais, l'unité économique de l'Allemagne est réalisée : l'unité politique n'a plus qu'à suivre. Elle suit en 1871, mais, dès 1869, la Prusse a constitué, sous sa présidence, un Parlement douanier ou délibèrent en commun les représentants de l'Allemagne du Nord et de l'Allemagne du Sud. Le *Zollverein*, c'est donc la première forme, la première amorce de l'impérialisme allemand : avant 1914 l'Allemagne songeait à y rattacher de petits pays limitrophes, par exemple la Suisse. Toujours à la veille de la guerre, la fameuse convention du Saint-Gothard, que le gouvernement fédéral avait eu l'imprudence de conclure et qui avait soulevé l'opposition des patriotes, était un premier pas dans la voie du *Zollverein*. Si l'Allemagne d'aujourd'hui arrive à reconstituer sa puissance économique, il serait fort possible qu'elle reprît cette arme en main.

Entre le *Zollverein* de 1834 et celui de 1866, l'industrialisme moderne commence son règne en Allemagne. « Une riche et puissante bourgeoisie d'affaires a grandi, cependant que sombrait la vieille classe artisanale et que grossissaient les effectifs du prolétariat des fabriques. Le socialisme est entré dans le domaine des possibilités, non comme une doctrine de minorités intellectuelles ou révolutionnaires, mais comme un phénomène de masse. Appuyées sur des ressources matérielles jusqu'alors négligées, mais exceptionnellement riches, les énergies nationales se sont réveillées, le peuple allemand a trouvé une confiance et une audace qui lui faisaient encore défaut. Il a puisé dans la prospérité matérielle le sentiment de son aptitude à rivaliser désormais avec les autres nations, et ses efforts ont convergé vers ce qui lui paraissait l'aboutissement nécessaire d'un tel progrès : la réalisation de l'unité politique. » M. Benaerts, que nous venons encore de citer, met ainsi en évidence les trois forces qui, désormais, malgré les apparences, vont agir de concert. D'abord, le parti des industriels, ce parti national-libéral sur qui va s'appuyer Bismarck, et qui absorbe l'ancien esprit républicain de 1848 pour le transformer en un esprit de progrès matériel et d'impérialisme économique. Ensuite, le parti socialiste, qui pousse aux réformes sociales, mais qui profite de la prospérité générale et désire qu'elle s'étende aux ouvriers. Parti qui est bien dans la main de ses chefs et dont la devise est : discipline et obéissance; parti qui sait être gouvernemental, parce qu'il est réaliste et que ses intérêts sont liés aux intérêts mêmes de l'Empire. Enfin, l'Etat qui favorise de tout son pouvoir le développement économique, lui prépare l'appui d'une armée et d'une flotte, lui cherche et lui trouve des débouchés coloniaux, entreprend de soi-même les réformes sociales les plus hardies; l'Etat qui est prêt, s'il le faut, à devenir socialiste, à combiner socialisme et nationalisme, à les englober dans sa toute-puissance organisatrice. On peut bien dire que la guerre de 1914 fut une entreprise d'impérialisme économique.

L'industrialisme allemand fut donc la forme toute moderne, toute concrète, que revêtit, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout à partir de 1871, la « volonté de puissance » d'une race dynamique, que ses frontières n'arrivaient plus à contenir, dont la prospérité semblait consacrer la supériorité, dont le génie actif, créateur, organisateur, savait admirablement unir la pensée et le travail,

la science et la technique. L'industrie et le commerce allemands semblaient donc assurer à cette race la domination du monde.

En quoi cette Allemagne industrielle et commerçante préparait-elle la révolution? Par son organisation même. L'Allemand a le génie de l'organisation, et plus qu'aucun autre peuple. Il faut le lui reconnaître. Mais il faut reconnaître aussi combien le génie de l'organisation est en soi révolutionnaire. L'ordre est stable, statique; l'organisation est dynamique. Elle est une machine en mouvement qui ne tient pas compte, dans sa manière de fonctionner, de la vie humaine, de ses contingences, de ses accidents; une machine dont la fonction est de produire et qui, par conséquent, a toujours besoin d'être neuve, d'être perfectionnée. La comparaison s'imposait, car l'organisation est elle-même le produit du machinisme. Or, l'Allemagne d'avant la guerre était celle de l'organisation parce qu'elle était celle du machinisme. Par-dessus la structure sociale, encore féodale dans ses apparences extérieures, par-dessus les institutions monarchiques il s'était formé une puissance économique dont on disait volontiers qu'elle était la réplique européenne des Etats-Unis. Cette Allemagne économique était déjà totalitaire, elle travaillait déjà de tout son pouvoir à la *Gleichschaltung*, à la synchronisation. Elle était impérialiste et conquérante — il faut le répéter — bien plus que le régime, et militariste bien plus que l'armée. Elle était mobilisée pour l'expansion bien plus que pour les affaires proprement dites, pour occuper les marchés bien plus que pour enregistrer des profits. Elle était capitaliste, mais d'un capitalisme prêt à devenir lui-même révolutionnaire et à se regarder comme une fonction de l'Etat. Elle était nationale, mais en même temps socialiste. Jamais nationalisme et socialisme n'ont été plus unis en Allemagne qu'à la veille de la guerre, parce que, bien plus en Allemagne qu'en France, l'ouvrier, si peu contaminé d'internationalisme et de démocratie, était intéressé à l'expansion allemande par tous ses besoins matériels. Le socialisme a organisé les grandes masses ouvrières avec une telle discipline et un tel esprit de combat, tout en restant lui-même patriote à l'égard du pays et loyal à l'égard de l'Etat, qu'il a fait l'éducation préalable du peuple. Il n'était pas lui-même la révolution, mais la dernière étape avant la révolution. Capitalisme d'Etat et socialisme d'Etat ont ainsi construit ensemble l'armature du national-socialisme, parce qu'ils étaient eux-mêmes, et de la même manière, à la fois révolutionnaires et nationaux.

#### Le Reich de Weimar

La guerre de 1914 fut, de la part de l'Allemagne, un geste d'impatience et de crainte. Le temps travaillait pour sa suprématie économique, mais elle voulut devancer le temps. Elle se trompa dans ses calculs, et tout s'effondra, après une lutte de quatre années qu'elle soutint magnifiquement, on est bien obligé de le reconnaître. Entre la défaite de 1918 et l'avènement de l'hitlérisme, une période intermédiaire, une période chaotique, vient s'insérer.

Durant cette période, l'Allemagne est devenue le tas de sable, comme après la guerre de Trente Ans.

En 1918, l'échec de cette prodigieuse tentative pour vaincre et dominer un monde désagrégea l'Allemagne à un point tel que les Alliés auraient pu, s'ils s'étaient entendus, détruire l'unité allemande, séparer la Prusse de l'Allemagne.

Ils ne surent point le faire. Ils laissèrent subsister une Allemagne diminuée, mais avec une population qui dépassait largement les soixante millions d'habitants. Puissance affaiblie, mais puissance encore, l'Allemagne n'avait qu'une ressource : opérer sur elle-même la révolution qu'elle avait voulu opérer

## Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

### Pensionnat de la Visitation

6, rue Basse, GAND

Internat - Demi-pensionnat - Externat

Enseignement primaire et moyen.

Cours de commerce.

Cours complémentaire, familial et ménager.

Les cours de commerce et de Croix-Rouge mènent à l'obtention du diplôme officiel.

**Musique - Peinture - Arts appliqués  
Langues, etc.**

Demandez le Prospectus

### Institut des Religieuses Ursulines

**PENSIONNAT** : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

**ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE**, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

**Rue de Bruxelles, 76-78, Namur**

### TERMONDE

### Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

**PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT  
PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL  
— COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE  
AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS  
ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES  
VIVANTES — COURS SPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ —  
ÉDUCATION PHYSIQUE**

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

### PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager  
dirigé par les Sœurs de la Visitation

**COUPURE - GAND**

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

## Instituut Dames van Sint-Niklaas

**KORTRIJK - Voorstraat, 47**

**PENSIONAAT - EXTERNAAT**

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

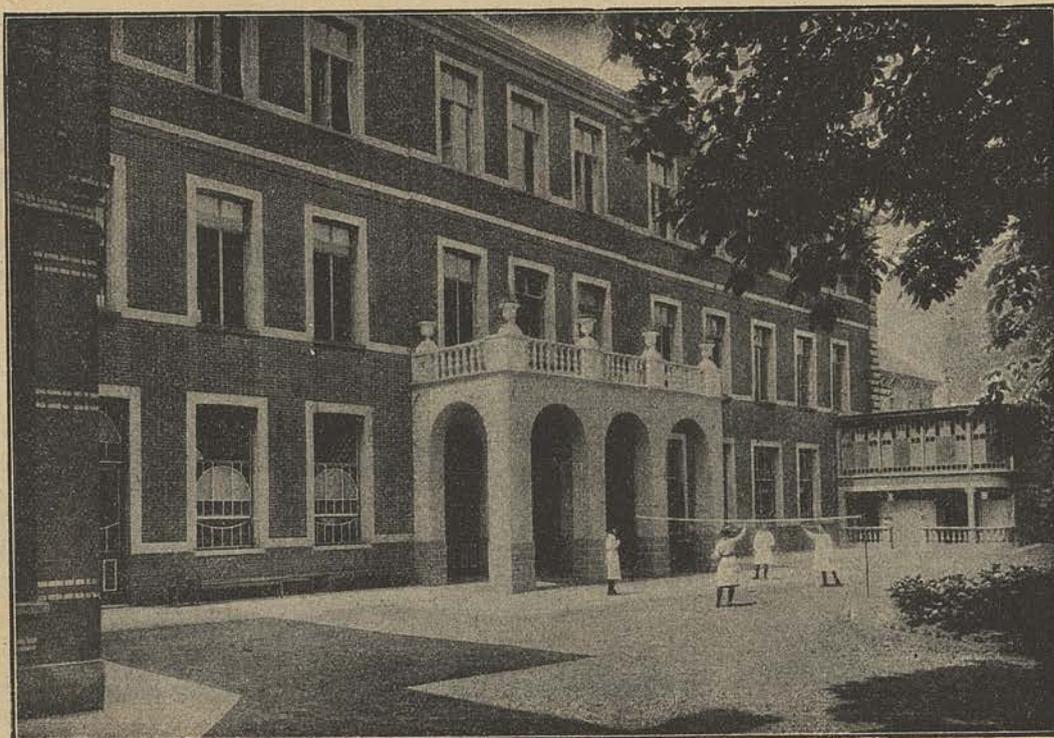
« MARIA MIDDELARES »

Voorstraat, 51

**PENSIONNAT — DEMI - PENSIONNAT  
EXTERNAT**

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat



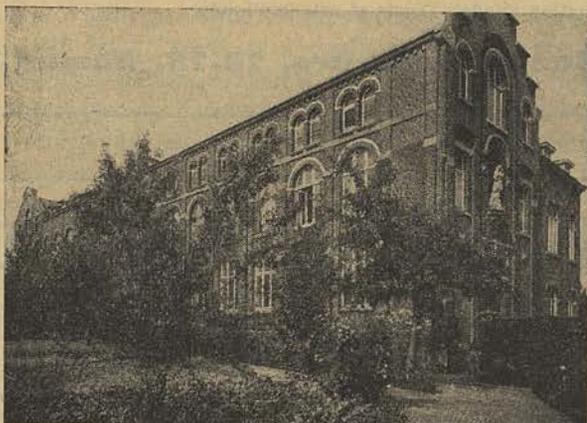
# Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

**GENVAL** — A proximité de BRUXELLES  
— Ligne Bruxelles Namur —

**PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES  
SŒURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES**

Etudes primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe —  
Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agrément.  
Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. —  
Douches.



Vie de famille. — Soins maternels.  
Nourriture saine, variée et abondante.

*L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant  
de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.*  
Communications faciles : Services des Autobus Genval-Ixelles,  
Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).

**INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE**

**Helmet — Bruxelles 3**

Trams 93-94-56

**INTERNAT — EXTERNAT**

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes  
— Ménage Sainte-Marthe.

**THIELT (Flandre Occidentale)**

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.  
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale  
moyenne.

**BRUXELLES**

**5, rue Guimard, Quartier-Léopold**

**DEMI-PENSION EXTERNAT**

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

**BERCHEM-ANVERS**

**95, rue Jan Moorkens**

(Trams 7 ou 5).

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.  
Humanités anciennes.

**COSTERMANSVILLE - KIVU (Congo belge)**

**INSTITUT ALBERT I<sup>er</sup>**

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT  
POUR ENFANTS EUROPÉENS**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

# Institut des Frères Alexiens

**GRIMBERGEN - lez - BRUXELLES**

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes  
atteints de maladies nerveu-  
ses ou mentales (neurasthé-  
nie, surmenage, phobie) et  
pouvant eux-mêmes sup-  
porter les frais de pension.

**SECTION FERMÉE**

et

**SECTION OUVERTE**

Renseignements donnés à l'Ins-  
titut, tous les jours, de 9 à 11 et  
de 2 à 5 heures.

Téléphone :

**BRUXELLES 26.39.53**

sur les autres, et par les mêmes moyens, la culture et l'organisation; recommencer ce qu'elle avait fait au XVIII<sup>e</sup> siècle, après la guerre de Trente Ans, et au XIX<sup>e</sup>, après la domination napoléonienne; recommencer dans un sens plus totalitaire, dans celui d'une organisation, d'une unité encore plus implacables.

Mais l'Allemagne était appauvrie, elle se prolétarisait chaque jour davantage, en même temps que son sentiment national s'exaspérait. Il n'y avait plus que deux forces en elle : le nationalisme et le socialisme. Elles allaient inmanquablement se combiner.

La révolution allemande ne pouvait être qu'antibourgeoise, c'est-à-dire antidémocratique. L'Allemagne a donc brûlé l'étape démo-libérale. Cela devait arriver, car les conditions préalables faisaient défaut pour l'établissement d'un régime bourgeois, même petit-bourgeois, et démocratique. Ce fut l'erreur des Alliés de ne l'avoir point vu. Pendant quelques années, on eut l'illusion que la véritable révolution allemande, c'était la Constitution de Weimar. L'histoire, on peut en être certain, rendra justice aux hommes de Weimar, à des socialistes comme Ebert et Noske, à des centristes comme Wirt, Marx, Brüning, à d'anciens nationaux-libéraux comme le juif Rathenau ou Stresemann, ce Stresemann qu'on pourrait appeler le Bismarck des temps difficiles. Ils ont fait ce qu'ils ont pu dans des circonstances tragiques. Ils ont cherché à ordonner le chaos. Ils ont monté la garde sur le tas de sable. Ils ont épargné en Allemagne le communisme, sous la forme du spartakisme que certains agents alliés favorisaient : il y fallut la poigne et l'énergie d'un Noske. Ils ont obtenu l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations, ce qui était alors la remettre à son rang de grande puissance. Ils ont mené contre les traités une lutte diplomatique dont les succès se sont additionnés, et c'est la part de Stresemann. Mais ils étaient handicapés par la constitution de Weimar elle-même. Celle-ci avait été imposée par les vainqueurs : vice rédhibitoire. Elle ne fut jamais populaire; ses partisans eux-mêmes ne pouvaient la défendre que mollement. Weimar ne pouvait avoir que le sort de Francfort : 1818, c'est un 1848 humilié.

Les Alliés s'étaient imaginés, au traité de Versailles, qu'en imposant à l'Allemagne la république, ils feraient d'elle une démocratie, un Etat bourgeois, une espèce de Suisse à la dixième puissance, une sorte de grande convertie aux Droits de l'Homme, au libéralisme et à la politique socialisante. Ils s'étaient bercés de l'illusion qu'après un catéchuménat sous le porche de l'église, on pourrait l'introduire, vêtue d'une chemise blanche et tenant un cierge, devant les pontifes de la démocratie, qui souffleraient sur elle pour chasser le mauvais esprit monarchiste, impérialiste et prussien, et qui la conduiraient en procession à la piscine de Genève. Naïveté des « gens de gauche ».

### La révolution morale

Le régime de Weimar n'arriva donc point à sortir l'Allemagne du chaos, s'il l'empêcha d'y sombrer.

Un drame s'est passé dans l'Allemagne contemporaine, entre la fin de la guerre et l'avènement du national-socialisme : les *Incertitudes allemandes*, titre d'un petit livre publié en 1931 par M. Viénot. Ce livre fut discuté, contesté en Allemagne même. On peut surtout reprocher à son auteur d'avoir jugé le Reich par Berlin et quelques grandes villes. Mais le diagnostic, dans son ensemble, fut exact. Le voici :

Un très grand peuple sembla, durant quinze années, avoir perdu, dans une sorte de psychose collective, ses deux forces, ou plutôt les deux principes qui font la force d'une nation : le sens de la continuité, le recours à la raison.

Le sens de la continuité. L'Allemagne avait rompu avec son passé, ou plutôt le passé de l'Allemagne avait rompu avec elle. Mais, ce passé, c'est le XIX<sup>e</sup> siècle. Si l'on avait voulu se rendre compte à quel point l'écroulement, derrière nous, du XIX<sup>e</sup> siècle a laissé le XX<sup>e</sup> entre deux vides, c'est en plein dans l'Allemagne de 1918 à 1933, qu'il aurait fallu se placer. L'empire était tombé; avec lui, toute une organisation politique, sociale et militaire; avec lui encore, les sentiments qui maintenaient cette organisation, qui l'inspiraient, à commencer par le plus nécessaire de ces sentiments : le patriotisme. L'Allemagne avait perdu son ombre, c'est-à-dire l'histoire.

D'où cette conséquence : l'Allemagne se sentait un pays tout nouveau, dans lequel tout était provisoire, qui cherchait un ordre, mais qui se révélait incapable de le trouver. Ne pouvant, ne voulant plus le trouver dans le passé, elle s'est jetée à corps perdu dans l'avenir. Elle a voulu devancer les temps, être plus moderne que le moderne lui-même. Elle n'eut dès lors qu'un seul culte, un seul espoir : celui de la nouveauté. Elle acheva ainsi de se détruire soi-même. A une révolution imposée comme conséquence de sa défaite, et qui n'était qu'une révolution politique, constitutionnelle, elle surajouta une révolution sociale et morale.

Jusqu'à l'avènement d'Hitler, l'Allemagne souffrait d'une anarchie intellectuelle purulente, dans laquelle, méthodiquement, travaillait le bolchevisme.

L'attitude prise momentanément par l'Allemagne à l'égard des problèmes philosophiques, tout comme à l'égard des problèmes de la vie pratique, semblait une négation de l'intelligence. Jamais la pensée allemande ne fut, en effet, plus irrationnelle. Jamais on ne vit la pensée d'une grande nation civilisée se « barbariser » de cette sorte. La pensée allemande se mit à nier qu'il y eût des vérités absolues. Mais, quand on le nie, à quoi peut-on se raccrocher pour vivre? Au moi, ou bien aux grandes forces anonymes et collectives. Et voici que l'on retombe à la fois dans le panthéisme et dans le subjectivisme.

Le pis, c'est que la négation de l'intelligence annihile nécessairement la volonté. Parce que la volonté ne peut s'exercer que dans la clarté, non dans les ténèbres. Elle ne saurait se diriger, si elle n'a pas devant les yeux des buts précis. Mais l'Allemagne n'avait aucun but précis, sauf celui d'abolir des traités qui la gênaient. Ce n'était tout de même pas suffisant quand il s'agissait de reconstruire. Les poussées de forces auxquelles nous assistions dans l'Allemagne de Weimar s'exerçaient avec trop de violence, s'agitaient dans des sens trop contraires, pour que l'on pût voir autre chose qu'une agitation dans l'impuissance.

Essayons de descendre encore plus avant dans ce drame intérieur.

Voici donc une grande nation qui possède, à un degré bien plus considérable que n'importe quelle autre dans l'Europe contemporaine, une force expansive, et qui se sent plus jeune que les Latins, plus civilisée que les Slaves. A tort ou à raison, cette nation se voit entourée d'ennemis. Elle s'efforce à briser le cercle; elle n'y réussit point, et le cercle de fer se resserre sur elle. Elle a perdu la guerre, sans avoir été suffisamment vaincue. Sa puissance d'expansion a donc été refoulée, mais non détruite. Ses voisins le savent, ses voisins le sentent : ils s'en inquiètent, ils surveillent. L'Allemagne, de son côté, ne s'est pas résignée. Mais à quoi ne s'est-elle pas résignée? A la perte de l'Alsace-Lorraine? A celle de ses colonies? Au couloir, à Dantzig? Elle ne s'est pas résignée à la condamnation morale dont elle a été l'objet devant la majorité de l'opinion publique, elle ne s'est pas résignée aux charges financières que les traités font peser sur elle. Perdre une guerre, perdre des territoires, cela elle l'aurait accepté. Mais elle n'a point accepté l'issue du procès que les Alliés lui ont intenté devant l'opinion publique, comme elle

n'a point accepté d'avoir été si longtemps traitée de barbare. C'était une insulte que ce grand pays ne pouvait à aucun prix souffrir, comme il ne pouvait souffrir que l'on fit peser sur lui, sur chacun de ses habitants, les responsabilités de la guerre.

Cette situation morale joua un rôle déterminant dans la crise allemande. Elle provoqua le pessimisme de l'Allemagne pré-hitlérienne. Parce que le prestige allemand, parce que la culture allemande avaient reçu un coup dont ils n'arrivaient point à se relever, l'Allemagne s'est complue, avec une joie maligne, une *Schadenfreude* très compréhensible, et qui ne fut pas toujours inconsciente, à prédire la fin imminente de toute la civilisation européenne, le crépuscule de l'Occident. Sa défaite, c'est la défaite d'un monde, que la force germanique portait, comme Atlas portait le globe. Le Titan a les reins brisés : que peut-on attendre des Latins vieilliss, des Anglo-Saxons usés, des Slaves inférieurs ? L'Europe a terminé son rôle. *Das Lied ist aus*, le chant est fini. A la Russie, à l'Asie ou à l'Amérique de le recommencer.

N'oublions pas que cette déliquescence, cette anarchie étaient en fonction de la misère. L'Allemagne d'avant Hitler était un peuple qui souffrait, et qui souffrait depuis 1914. Pour s'en rendre compte, il suffisait alors de regarder sous les apparences. L'Allemand aime l'ordre, la propreté, il a de la tenue, il « tient le coup ». Il sait entretenir et faire valoir ce qu'il possède. Il apprendra plutôt la chimie que de laisser une tache à son pantalon. Voilà pourquoi, aux yeux d'un voyageur superficiel, l'Allemagne eut si longtemps l'apparence d'être prospère, puissante. A quoi s'ajoute cet autre fait : les folles dépenses de l'Etat et des communes qui ont jeté, avec une sorte de désespoir, des milliards dans des constructions colossales de gares, d'hôtels de ville, de banques, de bâtiments administratifs, de piscines, de stades, d'hôpitaux. Mais, si vous regardiez sous ces apparences, vous trouviez un peuple écrasé d'impôts, dont toutes les classes supérieures étaient lentement prolétarisées. L'Allemagne de Weimar était le pays de la misère cachée, de la misère décente, de la misère aristocratique et bourgeoise. Elle était la démonstration qu'un Etat peut être riche — ou du moins avoir de l'argent — mais qu'un peuple peut être pauvre. Il ne faudrait pas juger l'Allemagne de Weimar d'après les finances publiques, ni d'après les capitaux engagés dans les grandes entreprises, mais d'après le peuple lui-même.

L'Allemagne, depuis 1918, était une nation gravement malade. Elle se tenait debout, parlait, s'agitait, vaquait à ses affaires, comme un homme atteint du cancer ou de la tuberculose, et qui s'efforce à travailler, tout en suivant le processus de sa maladie. Tantôt elle s'abandonnait au désespoir, tantôt elle subissait des poussées de vouloir vivre. L'état dans lequel elle se trouvait nous explique aussi bien sa politique intérieure, les efforts de sa diplomatie, que la crise de la pensée et de la morale.

L'Allemagne pré-hitlérienne s'abandonnait donc aux événements, mais elle s'attachait à soi-même.

Elle s'abandonnait aux événements, parce qu'elle n'avait plus la force de les dominer. De cet abandon, elle s'était fait toute une philosophie, une métaphysique, une *Weltanschauung*. Elle acceptait cette impuissance à les dominer; bien plus, elle acceptait la domination des événements sur la vie humaine. Elle cherchait simplement à s'adapter aux faits et à discerner dans l'avenir ce qui se prépare.

En même temps, elle s'attachait à soi-même, puisque le « réel allemand », c'est la seule réalité qui subsiste, dans cet énorme flux qui emporte tout, où tout est venu se dissoudre. Il n'y a plus, pour elle, qu'un absolu : l'homme allemand, *der deutsche Mensch*. Encore cet absolu n'est-il pas l'individu Schmidt, Meyer, Müller ou Goethe. C'est une réalité collective, dans laquelle l'individu disparaît. C'est une réalité historique, ethnique,

linguistique. L'Allemagne s'efforça d'en prendre conscience, et pour cela, elle ne cessa de s'analyser.

Mais cet abandon au devenir, à des forces anonymes, mystérieuses et divines, joint à ce subjectivisme national, à cette introspection aiguë et malade, dans une atmosphère d'inquiétude et d'angoisse, ce renoncement enfin à l'intelligence, à la raison, à la volonté, dont on ne croit plus qu'elles soient capables de diriger les événements, qu'était-ce, sinon du romantisme à la centième puissance ?

Voilà où en était l'Allemagne, ou du moins l'intelligence allemande, avant le redressement opéré par Hitler : dans le chaos, l'anarchie. Crise de dissolution dans la misère.

Mais l'Allemagne possédait des réserves morales : son patriotisme, son esprit d'organisation et de discipline, son sens pratique — *Sachlichkeit* — son endurance, ses traditions militaires et nationales, ses vertus de famille, son peuple, les anciens combattants, les générations nouvelles. Brusquement, avec violence, comme une offensive, le redressement s'opéra. Mais à l'extrême limite : le communisme allait l'emporter.

## CONCLUSION

Le titre même de cette étude lui interdit de dépasser la date où le national-socialisme entre en scène. Je rappelle simplement les origines immédiates de celui-ci :

La première est en Autriche; il est important de le noter. C'est en 1904 que fut fondé le *Deutscher Arbeiterpartei*, dont le but était de réagir contre les Habsbourg, à qui l'on reprochait de manquer d'intérêt pour ce qui est allemand. En 1912, sous l'influence de Rodolphe Jung, le socialisme de ce parti s'accroît. En 1918 il verse dans le pangermanisme et prend le nom de national-socialisme.

Une seconde branche se forme en Bavière, sur l'initiative d'un ouvrier anti-marxiste, Anton Drexler. Ce nouveau *Deutscher Arbeiterpartei*, né en 1918, se transforme, l'année suivante, en parti national-socialiste allemand, sous l'impulsion de Rodolphe Jung et de Gottfried Feder qui lui tracent son programme. Il exerce une influence attractive sur de nombreux groupements satellites, dont la Ligue de Tannenberg, fondée par Ludendorff. En 1919, Adolphe Hitler adhère au parti bavarois.

Le 25 février 1920, à la Hofbrau de Munich, un programme en vingt-cinq points est élaboré. Il est déclaré définitif, le 22 mai 1926.

En 1924, tous ces mouvements de même tendance s'unissent pour constituer le grand parti national-socialiste. Celui-ci présente pour la première fois des candidats aux élections législatives du 20 mai 1924. A la surprise générale, il enlève trente-deux sièges au Reichstag et enregistre 1.918.000 voix.

Le 30 janvier 1933 le président Hindenburg désigne Hitler comme chancelier du Reich, à la place du général von Schleicher.

Enfin, les élections du 5 mars 1933 donnent au national-socialisme 17.230.000 voix, 44 % des électeurs, et 288 sièges au Reichstag, sur 647. Le III<sup>e</sup> Reich commence.

\* \* \*

Et maintenant, qu'est-ce que le national-socialisme ?

Le national-socialisme est une révolution. Il est la révolution allemande. Il est pour l'Allemagne, et pour le pays soumis directement à son influence, l'équivalent de la Révolution française.

Le national-socialisme est une révolution à l'allemande : romantique et dynamique. Elle est à la fois un retour au passé

le plus lointain, le plus barbare, et en même temps le saut le plus hardi, le plus « technique » dans l'avenir.

Le national-socialisme est une révolution d'extrême-gauche. Il est un jacobinisme auprès duquel celui de la Révolution française apparaît singulièrement bourgeois et classique. Il aboutit, s'il n'arrive jamais au bout de sa propre tendance, au vide intellectuel, au nihilisme moral, à la tyrannie de l'organisation.

Si, décidément, la société doit descendre vers une forme où l'individu sera totalement absorbé dans le collectif, et la conscience personnelle totalement noyée dans la conscience collective, où l'être humain sera réduit au rôle d'une fourmi supérieure, on s'apercevra que l'impulsion, donnée dans ce sens par le national-socialisme, aura été plus forte que l'effort bolcheviste.

Il est bon d'avoir sous les yeux toutes les marches de cet escalier descendant :

La descente a commencé au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a détaché la raison de la religion; en même temps, il la détachait des grandes forces affectives et des grandes traditions humaines l'un d'ailleurs implique nécessairement l'autre. La raison dégénérée en adresse mentale, en habileté technique, a engendré le relativisme ainsi à considérer que, seul, le chiffre était capable de représenter adéquatement le réel. D'où la loi du nombre. A partir du moment où le nombre est l'arbitre suprême de l'autorité, sous la forme de la démocratie, de la connaissance, sous la forme de la science, de la richesse, sous la forme du capitalisme, du travail, sous la forme de la production, de la civilisation, sous la forme de la culture, de la puissance, enfin, sous la forme de l'espace vital et de l'empire, on devait arriver fatalement à n'avoir plus que des masses en présence et, entre ces masses, des rapports de force.

La Révolution française a libéré les puissances collectives, les masses dirigées par des instincts permanents et des sentiments momentanés : c'était soustraire la société humaine à la raison pour la soumettre à des lois cosmiques. Elle a supprimé les intermédiaires entre elles et l'individu. La révolution russe a poussé la tendance jusqu'à ses extrêmes conséquences : matérialisme et communisme. La révolution allemande, elle, *organise*, et c'est cela qui la rend redoutable.

Mais il serait grave d'oublier l'action décisive jouée, dans cette révolution totale et totalitaire, dans la seule et unique révolution, par le machinisme, les grandes concentrations économiques et par le mythe de la prospérité. C'est la responsabilité des Etats-Unis. Elle est énorme. Les Américains ne s'en doutent pas; ils ignorent le mal que l'américanisme a fait à l'Europe, à l'Allemagne en particulier.

Donc, le national-socialisme est une des formes de la révolution moderne. Il est, pour le moment, la révolution dernier modèle.

Les deux grandes forces dont il dispose et qui font sa supériorité sont : la première, son caractère mystique, religieux; la seconde, son génie de l'organisation.

Si le national-socialisme est antichrétien, ce n'est point parce qu'il est anticlérical, libre penseur, laïque, rationaliste; ce n'est point parce qu'il est matérialiste comme le marxisme, c'est parce qu'il est lui-même une religion.

Phénomène religieux, le national-socialisme est le triomphe de l'irrationnel. Sous ce rapport, il est la réaction violente, inévitable, de l'affectif contre l'intellectuel, de l'instinct contre le cerveau. Il apparaît ainsi comme une vengeance de la nature contre les excès de la civilisation rationaliste et livresque, de la civilisation apprise.

Sa religion édifie ses autels panthéistes dans la région trouble et obscure où le mysticisme se confond avec l'instinct, comme un brouillard dans la nuit.

Le racisme est faux, mais comme toute erreur humaine. Cela veut dire qu'il renferme une part de vérité. Ce qui rend une erreur dangereuse, contagieuse, c'est la dose de vérité qu'elle contient.

Le racisme est faux, mais il est suggestif et prenant. Il pourrait fort bien être pour le national-socialisme l'équivalent de ce que les Droits de l'Homme furent pour la Révolution française : une arme de pénétration, un moyen d'expansion et de propagande. Question de temps. Mais le racisme pourrait continuer d'agir quand le nazisme aura disparu.

Comme dans les Droits, il y a dans le racisme un appel à la révolte et à l'affranchissement. A qui cet appel s'adresse-t-il? A ces peuples de l'Europe orientale qui sont beaucoup moins évolués que ceux de l'Europe occidentale, où se trouvent des minorités mécontentes et brimées, où le paysan est pauvre et l'ouvrier misérable. A des peuples sensibles et imaginatifs, pour lesquels, depuis longtemps, la question de race existe. Il est facile de comprendre la portée révolutionnaire du racisme, quand on sait de quelles promesses il est le porteur : partage des terres, spoliation des biens ecclésiastiques, expulsion et dépouillement des Juifs. Le clergé, la noblesse, les grands propriétaires, les gens de finance, d'affaires et d'usure se trouvent ainsi, dans toute cette Europe orientale, vis-à-vis du national-socialisme, dans la même position instable et inquiète où ils se trouvaient, en Occident, vis-à-vis de la Révolution française.

Plus que cette révolution, plus même que la France actuelle, beaucoup plus que la Russie des Soviets, le national-socialisme a travaillé pour le peuple. Il a réussi les réformes sociales les plus osées. Il a résorbé le chômage, et c'est un argument d'une portée incalculable. On a beau dire que le peuple allemand souffre, qu'il est mécontent et que « rien ne va plus », les révolutions agissent par leurs tendances plus que par leurs effets immédiats. Rien n'allait plus dans la France de la Révolution, et pourtant...

Quand on parle du national-socialisme, on commet généralement trois lourdes méprises. La première, de juger son système économique d'après nos normes et nos habitudes capitalistes. La seconde, de ne voir en lui qu'un impérialisme allemand alors qu'il est une révolution : les révolutions se propagent dans l'intérieur des pays, elles donnent des coups de pied dans la charpente et les armes ne viennent qu'ensuite; les révolutions peuvent avancer sans combattre, occuper sans faire la guerre. La troisième, d'oublier que le national-socialisme est une révolution sociale.

Il est le grand concurrent du bolchevisme russe. Celui-ci nourrit à l'égard du III<sup>e</sup> Reich les mêmes sentiments que nourrit un raté pauvre, lorsqu'il songe au voisin riche et qui a réussi. Jalousie mêlée d'admiration. D'où perplexité : va-t-on continuer à lui faire opposition, à souhaiter sa mort? Va-t-on, au contraire, lui rendre visite?

Le problème russe et le problème allemand dépendent l'un de l'autre, et ne formeront bientôt qu'un seul problème.

Cette conviction est fondée sur l'histoire, sur l'ancienneté des rapports et la profondeur des affinités entre le Russe et le Germain. Le Russe est un Oriental, c'est-à-dire un être incapable de se débrouiller tout seul, sans l'impulsion d'un agent extérieur. Des Germains, des Scandinaves : les Varègues, ont fait la Russie; ils lui ont fourni ses premiers chefs, sa dynastie unificatrice. Au moyen âge le commerce allemand la dominait. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle l'influence allemande égale et finit par dépasser l'influence française. Au surplus, la question juive est aujourd'hui la seule qui sépare les deux puissances. Mais les séparera-t-elle toujours? En Russie, pays des pogroms, l'antisémitisme est populaire.

Cette conviction est également fondée sur la géographie. Si l'Allemagne veut s'opposer à l'hégémonie maritime qu'exercent ensemble la France, l'Empire britannique et les Etats-Unis,

il faut qu'elle ait derrière elle une force continentale équivalente. Il suffit de regarder la carte pour voir qu'elle ne peut trouver cette force qu'en Russie. Mais, si la révolution russe a encore l'ambition de s'étendre sur l'Europe, il faut qu'elle gagne l'Allemagne.

Et voici le dilemme : ou la Russie dominera l'Allemagne, ou l'Allemagne dominera la Russie. Ou la Russie sera nationale-socialiste, disons nationale-communiste, ou l'Allemagne sera bolchevisée. Il est probable que les Soviets se demandent en ce jour où est leur intérêt : dans une entente avec le III<sup>e</sup> Reich ou dans une guerre contre le III<sup>e</sup> Reich.

Si une nouvelle guerre européenne doit éclater, sous la forme d'une croisade contre les Etats totalitaires, si elle doit être longue, voici ce qu'il serait sage de prévoir, sans prétendre à l'infailibilité : la défaite de l'Europe et la victoire de l'Asie.

L'Asie, c'est la Russie soviétique. Elle aidera les adversaires du Reich, mais elle tiendra ses forces en réserve pour le moment où l'Europe sera épuisée. Elle agira surtout dans le continent asiatique où l'Empire britannique pourrait bien perdre les Indes. Dans le nôtre, elle finira par trouver des alliées contre ses alliés : ce seront les révolutions, plus radicales encore, qui ne manqueront pas de se produire, en Allemagne contre le national-socialisme, en Italie contre le fascisme.

Si la France, l'Empire britannique et les Etats-Unis entrent dans une guerre générale, et si la victoire n'est point acquise tout de suite, ils sortiront victorieux du conflit, mais ils y perdront la démocratie, car ils ne pourront faire la guerre au totalitarisme que par le totalitarisme. Pour être viables, la démocratie libérale et son complémentaire, le socialisme embourgeoisé, ont besoin de la paix politique et de la prospérité matérielle.

En définitive, abattre le national-socialisme et le fascisme ne sera en aucune manière mettre fin à l'évolution actuelle du monde : on déplacera les problèmes, mais on ne les résoudra point. La seconde guerre mondiale aura eu pour cause la première : elle sèmera les germes de la troisième. Tant que l'on ne brisera pas le cercle infernal dans lequel, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, le monde s'est engagé, la décadence continuera ; elle ne fera que s'accélérer. La seule solution possible, c'est de revenir au point de départ d'où l'on avait pris la mauvaise route, de revenir au christianisme, mais au vrai, à l'authentique.

Il est possible que l'appauvrissement de l'Europe la purifie et la fortifie. Plus possible encore qu'elle l'affaiblisse définitivement et qu'elle achève de la démoraliser.

\* \* \*

Revenons donc à l'Allemagne :

Jusqu'ici, je n'ai parlé que de la révolution allemande, c'est-à-dire du national-socialisme. Jusqu'ici, je n'ai parlé que de sa force et de sa portée. Il a cependant ses déficiences et ses limites.

Sa première déficience est d'être un phénomène allemand. Or, tout effort allemand est affaibli par l'esprit particulariste qui en diminue la portée universelle, en altère le caractère général, en limite l'expansion. Ce qui est slave, surtout ce qui est russe, est incommunicable : raison profonde pour quoi la révolution russe a toujours échoué ailleurs. Ce qui est allemand est communicable, mais s'exagère trop vite : excès de force qui fait peur et provoque l'hostilité. Voilà pourquoi l'on accuse les Allemands de n'avoir pas le sens psychologique et de manquer de mesure. Je dirais plutôt qu'ils manquent de patience et ne savent pas compter avec le temps. S'ils avaient su compter avec le temps, ils ne seraient jamais partis en guerre en 1914 et se trouveraient aujourd'hui les maîtres du monde. Au fond, ils n'ont pas con-

fiance en eux-mêmes — le complexe d'infériorité — et ils ignorent l'optimisme. Le peuple malheureux. Donc, pressé ; donc, brutal.

Le national-socialisme, s'il possède toutes les forces d'une révolution, en possède aussi toutes les faiblesses. Toute révolution est faible par le fait même qu'elle est une révolution : par son instabilité, son radicalisme, par le trouble qu'elle crée autour d'elle, par l'appauvrissement qu'elle provoque dans le pays où elle a triomphé, par son impérialisme provocateur de résistances et de coalitions ; en un mot, par son propre dynamisme qui est condamné à l'épuisement.

Il est facile d'arrêter une révolution, mais il faut s'y prendre tout de suite. Ou alors, il faut se résigner à une longue lutte dont on n'est jamais sûr de sortir vainqueur. Ce n'est pas une lutte aussi simple qu'une guerre politique. On subit forcément l'influence d'une révolution que l'on combat. D'ailleurs, on ne triomphe jamais d'une révolution par une réaction, mais par une révolution contre la révolution. La réaction est derrière la révolution, la contre-révolution, devant. Je paraphrase Joseph de Maistre.

Il faut sérieusement se demander ici : est-ce que la démocratie appartient à la réaction ou à la contre-révolution ?

Une révolution finit toujours par un échec. Mais l'échec n'arrête point son effet, ne brise point sa ligne de force. Son influence continuera de s'exercer après sa mort. On abattra le national-socialisme, et peut-être d'un seul choc, mais on ne l'enlèvera pas de l'histoire. Son œuvre ne disparaîtra pas complètement avec lui. Beaucoup de ses idées continueront à fermenter en Allemagne et dans le monde. Et l'extraordinaire figure de Hitler entrera dans la légende.

Voici néanmoins ce que l'on peut dire encore : le national-socialisme risque de subir le sort de tous les efforts allemands vers l'unité. Ils dépendent, ou d'un seul mortel, ou de quelques mortels. Ils sont violents, contraignants pour les Allemands eux-mêmes. Ils réussissent vite, ils se gonflent et ils crèvent. Ce qui les suit, c'est de nouveau une période, plus ou moins longue, de morcellement ou d'anarchie. Puis le processus recommence.

Ce qu'il y aurait de plus heureux, de plus sain pour l'Allemagne et pour l'Europe, serait de ramener l'Allemagne à ses traditions fédéralistes et monarchiques. Des ruptures et des anarchies comme celle de Weimar, comme celle de la guerre de Trente Ans font souffrir ce grand peuple, mais elles intoxiquent l'Europe. Ni l'erreur de Napoléon, ni l'erreur de Wilson. Un Reich est nécessaire à l'Europe, pourvu que son âme soit chrétienne et son esprit, européen.

\* \* \*

Se rappeler ici, en se frappant la poitrine, que la révolution allemande est la conséquence d'une mauvaise paix, la conséquence de Versailles, le plus inintelligent des traités ; la conséquence enfin de la politique suivie, durant l'après-guerre, par l'Angleterre dans un sens et par la France dans l'autre. « Tu l'auras voulu, Georges Dandin. »

Enfin, ne jamais oublier les grandes réalités de la vie, comme le fait l'idéalisme sentimental et puritain des Américains. L'enfer est pavé de bonnes intentions : on n'a jamais dit que le ciel le fût. « Il faut craindre, disait Chesterton, la folie des vertus bien plus que la folie des vices. » Il connaissait ses Anglo-Saxons. La pire hypocrisie est celle qui s'ignore.

Les phénomènes, collectifs, les phénomènes de peuples ne dépendent pas seulement de l'intelligence et de la volonté humaine. Ils sont soumis à des lois naturelles, physiques. L'intel-

ligence et la volonté ont pour mission de les reconnaître, de les mesurer, de chercher à résoudre les problèmes qu'ils posent : elles sont impuissantes à les supprimer. Si elles cherchent à les contrarier, si elles s'obstinent à n'en pas tenir compte, elles provoqueront les pires catastrophes. La nature des choses se venge toujours.

Il est évident que la nature des choses a prétérité l'Allemagne. Elle lui a donné une terre sans cadre, sans limites précises, manquant de centre stabilisateur, elle-même médiocre ou mauvaise, dépourvue de matières indispensables, située dangereusement au milieu de l'Europe. Il est non moins évident que le peuple allemand a besoin d'expansion, que sa population augmente et qu'il y a en Allemagne en moyenne cent quarante et un habitants au kilomètre carré : une des populations les plus denses de l'Europe. Il est non moins évident que si l'Europe occidentale est surpeuplée, en revanche l'Europe orientale — par quoi nous entendons l'Eurasie, la plaine russe — est encore sous-peuplée et insuffisamment exploitée. Il y a là un exutoire naturel.

Le problème démographique est, en dernière analyse, le problème vital. Ce n'est pas un hasard s'il se pose d'une manière aiguë, tragique, pour l'Allemagne, pour l'Italie, pour le Japon, également pour la Pologne, et de petits Etats comme la Belgique ou la Suisse : ils sont à l'origine de leur dynamisme. Les doctrines nationales, les idéologies comme celles du national-socialisme ou du fascisme ne sont que des justificatifs. Elles n'ont pas été élaborées dans l'abstrait et *a priori*, pour être ensuite appliquées à la vie comme des schémas : au contraire, elles ont été élaborées dans le concret et *a posteriori*, pour justifier, idéaliser des besoins matériels et des exigences vitales. Voilà pourquoi les idées révolutionnaires sont mouvantes et changeantes, et non pas fixées une fois pour toutes comme le système d'un Descartes, d'un Kant ou d'un Hegel. Elles se modifient suivant les circonstances, elles s'exaspèrent et se radicalisent dans la mesure où les besoins matériels augmentent, où les exigences vitales deviennent plus impérieuses. C'est ce que tant d'esprits, tant de « responsables » n'arrivent point à comprendre.

La technique moderne a peut-être rendu moins sûre cette vérité-ci : à la longue, les peuples pauvres qui ont beaucoup d'enfants finissent par l'emporter sur les peuples riches qui ne veulent plus en avoir, qui sont las et qui aiment leurs aises. C'est pourquoi l'on se tromperait cruellement en ne voyant dans le national-socialisme qu'un matérialisme en appétit. Les générations qui ont une foi, un esprit de sacrifice et qui savent se soumettre à une discipline de fer possèdent une force morale qu'il serait vain de nier.

Cela ne saurait empêcher que, en Allemagne comme partout ailleurs, il y a un peuple qui ne demande qu'une chose : la paix.

Ce peuple-là ne reconnaîtra pas son visage dans ce miroir.

GONZAGUE DE REYNOLD,  
Professeur à l'Université de Fribourg,  
Membre suisse de la Commission  
de coopération intellectuelle de la S.D.

Comme de coutume, à l'occasion de la fête de Pentecôte, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

## Problèmes actuels

### LE « NON » POLONAIS

Le coup porté soudain par la Pologne, dans le jeu dangereux de l'actuelle politique européenne, est susceptible de bien des conséquences. Il pourrait — éventualité la moins probable d'ailleurs — tellement exaspérer Berlin jusqu'à provoquer les plus dangereuses menaces, encore qu'il soit presque inconcevable qu'il puisse provoquer la guerre, car la Prusse n'a jamais fait la guerre si ce n'est en étant absolument certaine de vaincre. Il pourrait aussi, le « non » polonais, fournir au gouvernement italien l'opportunité désirée de diminuer la pression de ce cauchemar prussien qu'il ne lui a fallu subir que pendant trop longtemps. Il pourrait encore être le germe d'une coalition vraiment féconde en Europe orientale. Mais une chose est certaine, c'est que le « non » polonais aura un résultat auquel tout patriote ayant une connaissance élémentaire de la politique européenne applaudira de grand cœur : il nous aidera, nous Anglais, à comprendre la Pologne et avec elle d'autres éléments de la structure de l'Europe que nous n'avons que trop ignorés jusqu'à présent.

Lors de la résurrection de la Pologne, après la Grande Guerre, pas un Anglais comptant dans son pays qui ne crut fermement que l'expérience échouerait. La nouvelle Pologne était tenue pour inviable. Les chefs de notre système bancaire étaient les plus convaincus. Ils comprenaient l'ancien Reich, ils firent tout ce qui était en leur pouvoir — y compris l'octroi de crédits illimités — pour créer le nouveau Reich... et maintenant ils se mordent les poings. Ils n'ont même pas touché les intérêts usuraires qu'ils escomptaient : tout s'est envolé !

Toute la presse anglaise aboya en chœur contre la Pologne. Des histoires terrifiantes s'imprimaient sur la façon dont ce pays barbare traitait ses sujets et terrorisait nos alliés les Juifs. Même la bataille de Varsovie ne réussit pas à ouvrir les yeux de ceux qui dirigeaient aussi mal nos affaires publiques. De la création et de l'importance de Gdynia, on ne disait rien. Le public anglais et ses dirigeants demeurèrent totalement ignorants de ce facteur nouveau d'importance capitale dans la Baltique. Même aujourd'hui le nom de Gdynia ne dit toujours rien à nonante-neuf Anglais sur cent. Mais les événements de ces dernières semaines ont brusquement changé tout cela. Une vague idée se fait jour de ce que pourrait bien être la Pologne...

Des grandes divisions religieuses qui sont à la base de tous les problèmes internationaux entre la Baltique et les Balkans, nos hommes publics ne savent évidemment rien. Impossible d'ailleurs de s'imaginer que l'on pourrait montrer aux politiciens professionnels que la religion est à la base des divisions et des antagonismes culturels. Même avec l'exemple de l'Irlande sous les yeux, ils ne sont pas à même de comprendre cette vérité fondamentale. Elle n'est pas enseignée dans les écoles et dans les universités qui forment la mentalité de notre classe dirigeante, elle n'apparaît pas dans la littérature qu'ils lisent ni dans aucun monde qu'ils fréquentent. Mais voilà que ces Messieurs se rendent au moins compte qu'une nation bien armée de soldats-nés peut être une alliée utile et créer un deuxième front pour embarrasser les ambitions âpres et plutôt insensées de la Prusse. Diversion d'autant plus appréciée qu'elle était moins attendue.

Sans doute la vanité prussienne attribuera-t-elle ce qui s'est passé au fait que les Polonais ont éprouvé brusquement une confiance exagérée dans l'aide étrangère. L'inaptitude prussienne

à comprendre les nations étrangères se croira la victime de quelque sombre complot de la part de notre pauvre gouvernement à Westminster. Mais la vérité est que la cause du geste polonais se trouve dans l'inhabileté du triumvirat qui règne à Berlin. Ces Messieurs étaient persuadés que leur bluff ne connaîtrait que des succès sans fin. Ils allèrent trop loin, comme c'était d'ailleurs fatal, et la réaction polonaise s'ensuivit.

Et pourtant ces insensés, et leur chef est le plus insensé de tous, avaient tous les atouts en mains. Il régnait un grand froid, et un froid progressif, entre Varsovie et Paris — une querelle nourrie par de la rancœur personnelle (nulle part en Europe vous n'entendiez, comme à Paris, conter des « histoires » sur le colonel Beck). Berlin avait la commande complète de la Baltique, une mer fermée dont Berlin tenait les portes. L'Allemagne disposait d'une considérable « minorité de frontière », surtout dans les grandes villes polonaises et plus particulièrement à Posen. Pendant un siècle et demi les Allemands avaient eu l'occasion d'apprendre ce qu'était le peuple polonais qu'ils méprisaient si follement. Tous ces avantages, Berlin les négligea, et maintenant il lui faut essayer de recoller les morceaux...

### L'ANGLETERRE ET L'ISLAM

L'Europe se trouve donc à nouveau partagée en deux camps hostiles tout juste au moment où un tiers très intéressé à la puissance de cette Europe est à la veille d'acquérir une nouvelle importance internationale. Ce tiers, c'est l'Islam. L'Islam qui est à la veille d'une renaissance.

Jamais l'Islam n'a été « balkanisé » comme le fut l'Europe, c'est-à-dire partagé en un certain nombre de divisions territoriales concurrentes et hostiles. Sans doute, dès les débuts de sa soudaine montée il y a treize siècles, l'Islam a connu bien des divisions internes et des querelles, la plupart personnelles, les plus importantes au moins partiellement religieuses et quelques-unes dues à des sentiments locaux, réels, distincts de la masse du corps mahométan — mais, en gros, l'histoire de l'Islam est l'histoire d'une chose unique : une culture générale inspirée par une religion commune et fondée sur elle, c'est-à-dire une philosophie universellement acceptée et un code également universel des droits et des devoirs de l'homme. Ce vaste monde du mahométisme (pour lequel « Islam » est le terme général le plus approprié) s'étend de l'Atlantique au milieu du Pacifique. Espèce de mer humaine aux îles innombrables, dont beaucoup formées de populations nombreuses en vive opposition avec le monde mahométan autour d'eux (la côte du Liban, par exemple). De plus, l'Islam est dispersé en bien des endroits, ce qui mélange pas mal de ses membres avec ceux qu'il appelle « infidèles » ou « idolâtres ».

En aucune façon, l'Islam n'est donc une masse solide unique, mais il est l'élément politique et social dominant sur une vaste bande de l'Asie et de l'Afrique du Nord. Il est immuable dans ses traditions, et bien qu'il ait été assujéti, assez récemment, et pour la plus grande partie, à des gouvernements qu'il tient pour étrangers, ces gouvernements ne peuvent toutefois conserver leur emprise que par la considération la plus attentive et le plus grand respect du sentiment musulman.

Les deux nations européennes qui se partagent le contrôle politique des territoires musulmans sont l'Angleterre et la France, l'Angleterre contrôlant, et de beaucoup, le plus grand morceau. Car l'Angleterre domine l'Inde et son ombre s'étend sur les territoires adjacents. Elle est aussi, l'Angleterre, la puissance qui a le plus de relations avec les Arabes et leur culture dans le Proche-Orient, particulièrement en Mésopotamie. Mais les Français restent les premiers en Syrie et ils contrôlent directement

toute l'Afrique du Nord. L'Angleterre exerce une forte emprise sur l'Égypte musulmane et un contrôle direct sur le Soudan oriental.

Les relations des deux nations avec l'Islam sont très différentes. En Angleterre, une administration civile (*Civil Service*) très compétente a étudié, depuis maintenant trois générations, et administré les mahométans asiatiques; de plus, l'armée anglaise a une vieille tradition militaire et une vieille expérience de cet Islam asiatique. Mais la masse du peuple anglais sait à peine que l'Islam existe. Les anciens et longs contacts entre l'Islam et la Chrétienté au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle n'affectèrent pas l'Angleterre. Les croisades n'influencèrent pas la mentalité anglaise de façon appréciable et la lutte, longue et mortelle, entre l'Europe et l'Islam pour la possession de la Méditerranée se livra avant même que le commerce anglais fût beaucoup intéressé à ces eaux-là.

Aujourd'hui, la grande masse du peuple anglais reste indemne de toute tradition, souvenir ou connaissance de l'Islam sauf l'exception curieuse de certains membres riches de la classe dirigeante qui, depuis environ deux siècles, ont éprouvé une sympathie particulière et un grand intérêt pour le monde mahométan.

Il en va tout autrement en France. Vous trouverez de vifs souvenirs historiques dans le Sud et le Sud-Est de la France à propos de l'Islam et de la Méditerranée. Et depuis maintenant un siècle une très nombreuse armée française de conscription — et donc une armée liée à la vie quotidienne de la mère patrie — a lutté, a souffert et a triomphé, a étudié et a administré dans toute l'Afrique du Nord, alors que d'autre part beaucoup de Français se sont établis en colons et en fermiers de Tunis à l'Atlantique.

À côté de cette différence il y a la différence de tempérament entre les attitudes anglaise et française envers le monde de l'Islam. Les Français se mêlent bien plus familièrement à l'Islam et avec un sens beaucoup plus grand de l'égalité entre le mahométan et eux-mêmes que ne le font les Anglais. La masse de travail scientifique et plus encore de travail littéraire consacré à interpréter et à comprendre l'Islam est de beaucoup plus grande en France qu'en Angleterre, plus grande en étendue et supérieure en compréhension.

Entre-temps, les autres nations européennes, anciennes ou nouvelles, ou bien perdaient leur emprise sur l'Islam, ou bien n'en acquéraient aucune. La puissance rapidement croissante de la Prusse — puissance que notre âpreté au gain, comme banquiers, a restaurée et qui maintenant menace notre existence même... — n'eut aucune part dans le contrôle de l'Islam. La nouvelle Italie très centralisée n'a eu que très peu d'expérience mahométane et même la nouvelle Espagne qui surgira de la guerre civile ne possède qu'une mince bande de territoire montagneux au Maroc, territoire qu'elle doit à une politique anglaise qui visait à tenir la France éloignée du détroit.

\* \* \*

Dans cette situation générale que je viens d'esquisser, un facteur de la plus haute importance s'introduit : l'Islam bouge!

Jusqu'à présent le soulèvement est spirituel, sans manifestation matérielle. Il ne dispose, pratiquement, pas d'armes, sauf dans la sphère turque. Mais à travers l'Islam souffle actuellement un certain esprit de résurrection qu'il faudrait être insensé pour négliger et qui, donc, l'est totalement par presque tous les politiciens. De plus en plus, à l'avenir, nous dépendrons d'une entente avec l'Islam et de moins en moins de notre seule force matérielle à contrôler, à maintenir en sujétion des populations mahométanes. Nos rivaux s'appliqueront, évidemment, à exploiter à

leur avantage toute erreur que nous commettrons dans nos relations avec l'Islam — l'erreur la plus évidente, la plus grave — étant la tentative anglaise d'imposer par la force une population juive à la Palestine musulmane. Comparées au résultat énorme de cette folie, les conséquences de l'action italienne en Albanie sont légères, à la vérité.

Il est probable que lorsque le nouveau mouvement islamique paraîtra à la surface, nous serons encore une fois surpris par l'événement. Depuis 1900, l'Angleterre, par ignorance, a été surprise dans toutes les occasions importantes. Notre seule sauvegarde contre un « gâchage » du problème, quand il surgira, serait un commencement d'instruction de l'opinion publique anglaise par la presse. Mais de cela, pas le moindre signe n'est perceptible jusqu'à présent. Mais, il n'est jamais trop tard pour bien faire...

### PAS TANT BESOIN DE NERFS!

Le Triumvirat (pour lui donner un nom grandiloquent) qui, de Berlin, sème l'inquiétude en Europe n'est jamais plus heureux que quand il croit avoir « déchaîné le vent ». Rudoyer et effrayer est son principal atout et ces Messieurs sont tout particulièrement satisfaits quand ils croient avoir suscité une panique, ici, en Angleterre.

Trop de gens les aident d'ailleurs en cela. La plupart le font inconsciemment, par légèreté; quelques-uns (comme ceux responsables du *Times* par exemple) par un mélange de légèreté, d'ignorance et de vanité — une vanité nourrie par la fréquentation du monde officiel et par la Cité de Londres, car les responsables du *Times* s'imaginent être un département d'Etat, un ministère.

Voilà quant au *Times*, etc. Mais pour nous qui voyons les choses comme elles sont, le matamore prussien, encore qu'il soit une dangereuse nuisance, n'est tout de même pas aussi invincible qu'il se l'imagine. Impossible, malheureusement, de nous rendre un compte exact de la force réelle de l'Angleterre, car il faudrait pour ce faire publier des informations tenues, avec raison, secrètes; mais la matière comporte certains aspects généraux qu'on ne devrait pas perdre de vue.

Tout d'abord, les puissances mineures de l'Europe — de l'assujettissement desquelles Berlin ne doutait plus — sont maintenant sur leurs gardes. Plusieurs d'entre elles sont comme les alliées naturelles de Berlin, soit à cause de leur fonction même, soit à cause de la menace que présente dans ces pays le problème juif, soit à cause de liens économiques. D'autres, au contraire, sont comme les ennemies naturelles de Berlin. Mais parmi ces nations, la plus importante de beaucoup, et qu'à la vérité il est difficile d'appeler une puissance « mineure », tellement sont grands sa détermination, son tempérament militaire et ses ressources, la Pologne s'est décidée à tenir tête au bluff.

*Ce que Berlin craint par-dessus tout, c'est la guerre.* Ce qu'il désire surtout, c'est effrayer les autres par une menace de guerre. La Pologne a prouvé clairement qu'elle ne craignait pas la guerre et elle a prouvé plus qu'à moitié qu'elle ne croyait pas Berlin capable de risquer une guerre. Car à Varsovie on sait, et bien mieux qu'on ne le sait à Londres, que si Berlin provoquait la guerre, ce serait la fin du fol édifice érigé en Allemagne pendant ces six dernières années.

Il est important aussi de se rendre compte de la situation réelle du gouvernement italien. Mussolini est de loin le plus grand homme d'Etat de l'Europe contemporaine. De tous les chefs de gouvernement, c'est *lui* qui a le plus réfléchi aux conséquences possibles d'une guerre et qui a le mieux soupesé les forces à l'œuvre; c'est *lui* qui embrasse le mieux l'ensemble de la lutte.

A diverses reprises, quatre fois de suite, il a agi de façon

décisive. Les rares esprits capables d'apprécier exactement la situation internationale estiment unanimement que son intervention fut décisive, il y a quelques jours à peine, pour empêcher l'Allemagne d'attaquer la Pologne. Ce chef-d'œuvre politique fut excellemment masqué par les coups de grosse caisse d'une alliance militaire explicite, tintamarre qui noya le dangereux abolement de Berlin contre Varsovie.

Un autre facteur qu'en Angleterre surtout on devrait ne pas négliger, c'est la valeur réelle de la machine militaire allemande. Ses réserves sont insuffisantes. Le nouveau matériel conquis en Tchécoslovaquie n'est pas encore familier à ceux qui le desservent. De plus, le grand état-major allemand, bien que toujours excellent, se trouve handicapé par ses déplorables politiciens. Certes, les politiciens français n'ont rien à leur envier, mais eux laissent les mains libres à l'armée. Berlin n'oserait pas. D'autre part, il est notoire que les unités motorisées de l'armée allemande ne sont pas encore suffisamment à la hauteur de leur tâche. Même l'aviation, facteur certainement formidable de la politique d'agression de la Prusse, se trouve limitée de diverses façons. Certaines matières essentielles lui manquent, dont nous disposons, nous, à satiété. Et notre capacité de contre-attaque a maintenant atteint un niveau dépassant de très loin ce qu'il était il y a huit mois par exemple. Il y a aussi que l'attaque aérienne exige certaines qualités spéciales et qu'ici la qualité entre en jeu aussi bien que la quantité. N'oublions pas que dans la guerre sous-marine environ 90 % des pertes anglaises furent le fait de 10 % seulement des capitaines ennemis. Il en va de même pour l'air. Or, l'Angleterre a amplement démontré qu'elle peut fournir, pour la guerre aérienne, une élite supérieure à l'élite allemande.

Si notre gouvernement était sage — ce qui équivaut à dire : si nos politiciens professionnels étaient plus jeunes, plus instruits, recrutés suivant un quelconque système rationnel — il insisterait non pas sur le danger qui nous menace, mais sur notre capacité grandissante de contre-attaque. Voilà assez longtemps que la situation créée par la fanfaronnade prussienne est devenue intolérable. Il faut y faire face, non par des mots tels que celui de « crise », mais par le bon sens.

La vérité est que le Triumvirat berlinois n'ose pas faire la guerre et il faudrait proclamer cette vérité plus hautement qu'on ne le fait. Pour Berlin, la guerre serait le suicide. Il s'en rend vaguement compte. Mais nous qui y voyons plus clair, nous ne devrions jamais l'oublier.

### LE SIONISME MONTRE LES DENTS

L'inévitable s'est produit et à la fin des fins le Sionisme, après avoir longtemps flatté l'Angleterre, en est à le menacer. Que s'il restait un Anglais assez ignorant des questions de politique étrangère pour se formuler encore le problème juif dans les anciens termes « victoriens », espérons pour lui que ce récent changement de front lui ouvrira enfin les yeux! Car un malentendu persistant sur l'importance et le caractère du problème serait vraiment dangereux pour tous les intérêts britanniques.

Le gouvernement de Berlin a fait grandement et injustement souffrir les Juifs ces derniers temps. Des savants qui ont donné les preuves les plus brillantes de leur valeur pour notre culture générale, ont été brusquement privés de leurs chaires professorales et cela au mépris de tout droit. D'innombrables médecins et avocats se sont vus privés du jour au lendemain de leur gagne-pain, de situations acquises par des efforts efficaces et tenaces pendant de longues années. Un nombre bien plus grand encore de personnes ont été mises dans l'alternative : ou de sacrifier l'essen-

tiel de leurs économies et de leurs biens, ou de se résigner à vivre sous d'intolérables conditions sociales. Des centaines, peut-être des milliers d'hommes, qui avaient fait fond sur le droit public pour jouir de la liberté — une liberté allant de soi pour tout être humain en Europe civilisée — ont été jetés arbitrairement en prison, dans des conditions toujours brutales, souvent honteuses et atroces, sans qu'une accusation précise ait été formulée et naturellement sans aucune espèce de procès. Voilà bien le prussianisme en action, et si la Chrétienté est destinée à retrouver un jour force et santé, l'odieux de cet épisode de l'histoire européenne sera stigmatisé comme il le mérite.

La singulière aggravation du problème juif se révéla soudain, bien longtemps après l'erreur fatale de la déclaration Balfour et de la tentative anglaise d'imposer par la force une immigration juive aux populations indigènes de la Palestine. Arthur Balfour, comme la plupart des gens de son monde, connaissait peu les affaires européennes, moins même que la plupart des hommes riches de mon pays. Il était l'hôte constant des Juifs les plus en vue et il a agi par patriotisme et par ce qui lui apparaissait comme étant le simple bon sens. Il existait depuis très longtemps une alliance entre les nations anglaise et juive, comme il y en eut à diverses reprises dans le passé entre la puissance financière des Juifs et certaines oligarchies commerciales des Gentils. De plus en plus les grandes familles anglaises avaient conclu de riches mariages juifs, et toute institution anglaise comportait son élément puissant et actif de membres juifs, surtout les principaux collègues des anciennes universités, la direction de l'Université de Londres, etc. Quoi de plus naturel donc que cette Angleterre se présentât comme la protectrice des Juifs et donnât à ce peuple un petit Etat bien à lui, Etat qui ne serait pas grand-chose comparé aux masses juives disséminées dans le monde, mais qui serait un centre et aussi un symbole de l'unité et de la puissance juives.

La chose fut faite, et très vite il s'avéra que l'Angleterre avait suscité contre elle l'animosité violente de l'Islam. Balfour l'auteur effaré de cette politique, de passage à Damas, y fut attaqué par une foule furieuse et ne dut la vie qu'à une fuite nocturne précipitée.

Quand, en dépit de cet avertissement, l'établissement de milliers et de milliers de Juifs sur des terres achetées pour eux se poursuivit, l'inévitable explosion se produisit. Les indigènes, sans armes et sans alliés, attaquèrent les envahisseurs, et leurs efforts prirent une telle ampleur que l'Angleterre se vit contrainte d'employer la seule petite armée de professionnels dont elle dispose, pour contenir là-bas par la force une population indigène exaspérée.

Malheureusement, entre-temps, la position de l'Angleterre dans le monde entier se trouvait de plus en plus menacée. Nos erreurs successives en politique étrangère, y compris la folie catastrophique d'une politique d'agression — qui d'ailleurs fit faillite... — contre l'Italie nouvelle, fit du danger palestinien une affaire capitale pour l'Angleterre. Nous étions pris comme dans une trappe par notre propre folie et le pire, c'est que tout ce dont nous pâtissions là-bas était sans profit aucun pour nous.

De toutes les puissances européennes, l'Angleterre est celle qui dépend le plus de la bonne volonté du monde musulman outragé. Il devint donc de plus en plus clair qu'il fallait modifier la politique qui avait fait sienne les revendications du sionisme. Impossible de risquer d'aller plus loin et de s'enliser encore davantage dans ce marais. Et voilà que ces tout derniers temps les choses sont arrivées à maturité. Après de multiples tentatives de compromis divers comportant souvent une bonne dose de duplicité, il fut décidé d'arrêter l'absorption d'étrangers à la Palestine, absorption particulièrement antipathique à ceux qui habitent et

cultivent leur terre depuis des siècles. Il n'était évidemment pas question de se débarrasser des Juifs déjà établis par centaines de mille dans le territoire ancestral du peuple palestinien, mais il fut décidé, et de limiter l'immigration ultérieure d'étrangers, et de donner une grande participation au gouvernement, après quelques années, aux Arabes qui occupent le pays par droit héréditaire depuis plus de mille ans.

L'arrangement projeté a suscité une violente colère chez ceux qui sont pleinement convaincus de leur droit de dépouiller et d'expulser les fermiers indigènes, comme de leur droit égal d'invoquer la force armée anglaise pour soumettre la Palestine aux Juifs. L'organe du sionisme en Angleterre, celui par lequel s'exerce ouvertement sa propagande, use d'un langage excluant tout doute. C'est le langage de la menace auquel les Juifs indignés recourent invariablement quand ils sont aux prises avec un peuple européen. On nous dit que le gouvernement anglais s'est basé sur « le grossier calcul que les Juifs sont incapables de résister ». On nous demande ensuite si l'autorité anglaise responsable de l'arrangement « s'imagine qu'il puisse être exécuté simplement... même étayé par une majorité parlementaire purement mécanique »? On nous dit aussi, toujours en termes menaçants, que bien qu'il y ait une majorité « à Westminster », la querelle devra « être vidée » en Palestine. Dans une autre interrogation menaçante, il est demandé aux Anglais s'ils espèrent qu'une communauté d'un demi-million d'homme soutenus par un million d'autres sionistes dans le monde « se soumettra humblement ». Au ministre responsable on dit « qu'il verra que ce n'est qu'après sa décision que ses vrais ennemis commenceront ». On dit à l'Angleterre qu'elle s'aliénera le soutien des Juifs dans le monde, avec une allusion spéciale aux Juifs des Etats-Unis. On lui demande pourquoi des tiers s'intéresseraient encore à « la lutte à mort entre l'Angleterre et l'Allemagne », si l'Angleterre est assez immorale pour garder la Palestine à ses habitants indigènes. Si pareille folie est perpétrée, « qui se préoccupera de savoir — continue la menace — si l'avenir sera à un empire allemand ou à un empire anglais »?

L'auteur sincère mais excité de ces menaces termine en nous avertissant que si l'Angleterre sauve la vie de la communauté arabe, « elle pourrait bien perdre l'univers en même temps que son âme ».

Voilà qui est parfaitement clair et sans malentendu possible. C'est la menace du gros bâton. Les sionistes sont sûrs de l'efficacité de l'arme, comme ils sont sûrs qu'il suffira de la brandir pour réussir. Ils ne croient pas que l'Angleterre, même sous la pression d'une nécessité aiguë, oserait envisager la perspective d'une puissance juive hostile. Peut-être ont-ils raison, peut-être se trompent-ils, mais il importe que l'enjeu soit clair aux yeux d'un chacun.

HILAIRE BELLOC

---

## CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique  
des idées et des faits

# Impressions d'Amérique <sup>(1)</sup>

## LE FONDEMENT ANGLAIS

Aux premiers colons britanniques, puritains et non-conformistes de tous genres se joignirent bientôt des presbytériens écossais et des luthériens allemands et scandinaves, des calvinistes wallons et hollandais et des catholiques irlandais. Ils étaient deux millions et demi lorsque les treize colonies de la Couronne se déclarèrent indépendantes le 4 juillet 1776. Malgré sa formation composite, le nouvel Etat porte un caractère nettement anglais. Cela tient à ce que les Anglais y étaient les plus nombreux, mais aussi les plus riches, les plus influents et que de leur pays émanaient les cadres et les règles de l'administration. Conséquence capitale : la langue, l'esprit, les mœurs, les lois seront alimentés pour une part prédominante à la source anglaise.

Ce caractère primitif est si fort qu'on peut le dire indélébile, malgré les modifications considérables que le XIX<sup>e</sup> siècle a apportées à la composition de la population, et partant au caractère national. Irlandais, Allemands, Scandinaves, Hollandais, Canadiens, Italiens, Hongrois, Slaves, Juifs et Orientaux déferlèrent pendant cent ans en vagues successives et confondues. Cette marée devait entraîner une certaine altération du caractère primitif. Elle aurait pu constituer un grave danger pour l'unité du pays à cause de la localisation de groupes compacts d'étrangers dans des zones définies : les Allemands autour des grands lacs, les Scandinaves un peu plus à l'ouest ; les Irlandais, Italiens, les Juifs, le long de la côte de l'Atlantique, des colonies de Hongrois, de Flamands, de Slaves de toutes nuances dans les grandes villes et les centres industriels. Nous verrons ce qu'il en est advenu.

## RACISME AMÉRICAIN

Il est intéressant de révéler ici la conscience et la réaction raciques de l'Américain. Nous les avons déjà vues à l'œuvre envers les Indiens et les Nègres. Vers 1920, après la guerre, elles s'exercèrent sur l'élément blanc et s'exprimèrent par les lois sur l'immigration de 1921 et de 1924. La tendance de ces lois est d'abord d'endiguer le flot et puis de le filtrer en favorisant nettement (grâce aux périodes de référence des contingents) les éléments germaniques : anglais, allemand, scandinave. Les statistiques d'immigration ne sont pas faites par nationalité, mais par « race » ; ainsi, les Belges sont divisés en Flamands et Wallons et les Suisses en Alémaniques et Romands. Les Américains veulent donc donner à leur race un certain caractère — ou plutôt ils veulent empêcher que son caractère traditionnel ne soit modifié sous l'effet de l'influence slave et méditerranéenne compacte et prolifique. On peut affirmer que le danger qu'ils redoutent est passé et que les prolétaires de l'Est de l'Europe se soumettront, se fondront dans la masse fortement organisée de la nation américaine. Restent les Juifs, problème non encore réalisé qui, avec les Nègres, formeront les deux résidus inassimilables. L'invasion jaune un moment menaçante pour la Californie, a été nettement enrayée et les Asiatiques — quelque 200.000 — ne sont pas plus dangereux que les Indiens pour l'unité américaine.

Ce n'est pas que tous ces éléments différents soient restés sans influence et que les apports physiques du sol et de la race, les facteurs historiques de la vie sociale et politique soient demeurés sans effet. Tout paraissait d'abord concourir à créer une diversité multiple sur ce continent : le nombre des peuples qui y immigraient, la variété de la nature, la différence des conditions sociales qui en résulta et dont la profondeur provoqua une guerre civile de quatre ans, meurtrière et dévastatrice.

L'unité du pays est donc un phénomène surprenant, apparemment miraculeux : unité complète, indiscutée, évidente, trop évidente, trop simplifiée. Unité, malgré la juxtaposition en mosaïque de races qui en Europe se déchirent, se méprisent et ne se mélangent pas, — malgré la fidélité sentimentale de chaque race pour sa mère patrie, pour sa langue, pour ses mœurs, malgré la diversité des habitudes et des occupations d'un peuple, réunissant dans les frontières de son pays la montagne, la prairie, le désert, les tropiques et la côte maritime. Qu'est-il arrivé ? D'abord, que de 1780 à 1850, c'est le vieux noyau anglicisé qui a conquis et occupé tout le pays — tout au moins ses routes — et qui a disséminé dans tout l'Ouest un fonds de colons déjà nationalisés. Plus tard, les étrangers ont pu venir : partout ils ont dû passer par la loi des premiers occupants, y compris leur langue et leurs mœurs. D'ailleurs cette loi représentait pour eux un tel progrès économique, social et politique, qu'ils l'ont acceptée avec gratitude et qu'ils sont devenus ses garants.

Le composé racique pourrait être dosé par la quotité d'émigrants de chaque nationalité, modifiée par un indice de la durée de l'action de chacun de ces éléments sur l'alliage. Ce serait un beau calcul, mais combien faux et vain. Car il est certain que l'influence de chaque race n'est pas proportionnelle à l'abondance de sa matière humaine. Des facteurs comme par exemple le puritanisme anglo-saxon ont une valeur plus que proportionnelle.

Et, d'autre part, il semble que tous ces éléments se résorbent complètement dans un ensemble nouveau, différent de ses composants. Si on examine Américains et Américaines, individuellement et attentivement, on peut dire souvent : Voilà une Italienne, voilà un Irlandais. Et cependant sur les masses flotte une étrange uniformité faite des mêmes modes dans l'habillement, des mêmes allures, de ces dents blanches rangées dans des bouches ouvertes, de ces mâchoires mobiles et fortes, qui malaxent des intonations nasales et modulées. Un type physique uniforme est en voie de formation, différent de tout ce que nous connaissons. Une langue s'élabore, avec la subtile opposition envers l'anglais, d'une fille pour sa mère. Les conditions du travail, de la coopération et de la gestion dans la société ont créé un type mental très accusé et très particulier sur lequel nous reviendrons.

## LE CREUSET

C'est que tous ces êtres sont soumis aux mêmes facteurs d'unification qui sont singulièrement puissants. Le climat d'abord, malgré sa diversité, presque toujours excessif, aux variations subites, aux éclats violents, généralement torride en été, puis très froid en hiver, qui oblige l'homme à une lutte constante, et à une adaptation rapide, dont les plus énergiques restent tout tendus et les apathiques, ralentis. De là, certainement, une rudesse, une brutalité — celle de l'homme aux prises avec les peines les plus élémentaires et les plus dures — mais aussi une nonchalance, une indifférence qui sont encore bien plus surprenantes. On imagine l'Américain pressé, fiévreux, lancé dans une compétition frénétique à la poursuite de la richesse

(1) Voir la *Revue catholique* du 12 mai 1939.

(sans doute ce type foisonne-t-il dans les grands centres commerciaux) et on trouve un homme qui prend toutes ses aises, au parler lent, aux gestes mesurés par des économies de calories, un homme courtois, calme, un peu las, soumis aux lois naturelles et sociales, tout pénétré de cette tranquillité anglo-saxonne, de cette noblesse britannique supérieure à l'envie sociale, à la cupidité mesquine, aux agitations stériles.

Mais si la nature est rude à l'Américain, elle n'est pas inéluctable : elle l'a muni largement des produits d'une terre féconde et d'un sous-sol plein de trésors. En somme, et pendant des générations, le labeur a nourri une race prolifique et a prodigieusement enrichi ses privilégiés. Cette sécurité dans la richesse, ces possibilités, théoriquement ouvertes à tous, ont développé dans ce peuple l'optimisme serein et la bienveillance indulgente de l'homme heureux. Il y eut, certes, des grèves violentes, des révoltes, mais tous les conflits sociaux se sont toujours résolus par une augmentation de la richesse collective et l'afflux d'immigrants qui venaient se charger des labeurs écrasants. Nous avons vu qu'il n'en est plus ainsi.

Enfin, le XIX<sup>e</sup> siècle étant l'ère des communications, les moyens de transport de plus en plus rapides de la personne, de la parole, de la vision, de la pensée ont sillonné en tous sens, comme des éclairs, la conscience du peuple américain. L'âge des trusts a apporté une unification, une systématisation que beaucoup déplorent. Le creuset américain, le fameux *mélting pot* dans lequel se mélangent les races en fusion, est rempli d'ingrédients nombreux, qui précipitent l'alliage : journaux, films cinématographiques, auditions de radio ou de phonos, téléphones avec ou sans fil, avions, chemins de fer, produits comestibles standardisés, objets ménagers et d'habillement, autos de toute grande série, maisons et mobiliers identiques, congrès, associations, ligues qui couvrent tout le pays. Les émigrés conservent le souvenir de la patrie d'origine, sa langue, ses mœurs; leurs enfants sont déjà des Américains convaincus, qui tout au plus parlent avec leurs parents la langue maternelle : les petits-enfants sont ce qu'on appelle ici des cent pour cent.

#### HISTOIRE

Ce pays si jeune a le culte de son passé. On dirait qu'il veut se donner des lettres de noblesse et, en tout cas, conserver vivace le souvenir des gestes qui ont forgé son histoire. Il y a peu de monuments vraiment anciens, car les premiers édifices étaient d'assez pauvres choses que la prospérité ou la guerre eurent tôt fait de raser. C'est ainsi que l'ensemble le plus vénérable du pays, la deuxième capitale de la Virginie, Williamsburg, après avoir été presque entièrement détruite, a été reconstituée aujourd'hui de la manière la plus précise et la plus charmante et de toutes ses pierres neuves s'évoque un XVIII<sup>e</sup> siècle britannique et désuet. Tous les bâtiments historiques sont d'ailleurs de cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, pendant laquelle la République fédérale fut fondée : la demeure de Washington à Mount Vermon et celle de Jefferson à Charlottesville, les églises baroques de New-Haven et les maisons de campagne du Connecticut qui portent comme des blasons les dates de leur construction, les églises et les bâtiments civils de la vieille ville à Boston, à New-York et à la Nouvelle-Orléans. Aussi le style de l'« antiquité » américaine dans l'habitation comme dans les mobiliers est-il celui du XVIII<sup>e</sup> anglais, le *Georgian* devenu le *Colonial* après avoir traversé l'Atlantique. La surprise est grande de découvrir dans ce pays — que l'on croirait passé du *wigwam* indien au gratte-ciel — des façades classiques à colonnes et frontons enduits à la chaux blanche pour rappeler le marbre du Pentélique. Ce qui reste des mobiliers importés d'Angleterre, ou copiés dans les ateliers locaux, est bien gracieux, avec ses acajous d'Hepple-

witte, qui rappellent la cour des derniers Hanovre. A l'Ouest, il n'y a rien d'antérieur au XIX<sup>e</sup> siècle, que des noms de villes qui rappellent ceux des explorateurs.

Dans un pays si dépourvu d'objets anciens, les magasins d'antiquités abondent bien qu'ils n'offrent parfois au chercheur que des objets que nous trouverions dans une échoppe de bric-à-brac. Mais les brocanteurs savent qu'en mettant l'enseigne « antiques », ils flattent sûrement le goût de leurs clients pour cette chose rare : l'objet façonné avant l'invention de la machine.

A côté des vestiges de l'histoire il y a les monuments destinés à l'illustrer et qui trahissent une dévotion exceptionnelle : les plaques sur les maisons et le long de la route pour rappeler la naissance d'un grand homme ou le site d'une bataille, les statues innombrables élevées aux gloires nationales. On ne se doute pas du nombre des généraux américains avant d'avoir vu leur légion chevauchant des montures de bronze aux carrefours de Washington.

Ce culte va même plus loin et les Américains font venir d'Europe — à des prix fabuleux — les livres et les œuvres d'art qui leur rendront témoignage d'une histoire dont la leur n'est qu'un dérivé. Comme on sait, ils n'ont pas hésité à transporter des éléments de bâtisses et même des édifices entiers pour recostituier dans leur pays des monuments authentiques. Bien que tard-venus, ils ont réussi de la sorte à créer dans le Nouveau Monde des collections surprenantes et qui toutes — phénomène bien américain — sont le fruit de la munificence et du goût de particuliers.

#### LA BIBLE, PREMIER CODE DES ÉTATS-UNIS

Les petites colonies du XVII<sup>e</sup> siècle ont été fondées par des hommes dont l'attachement à leurs croyances était tel qu'ils préféraient les aventures les plus périlleuses plutôt que d'y renoncer : Puritains dans la Massachusetts et le Connecticut, Quakers et Presbytériens en Pennsylvanie, Catholiques dans le Maryland, Méthodistes Wesleyens dans le Sud, plus tard Mormons dans l'Utah. Il se fit de plus qu'ils avaient une conception rigoriste, formaliste de la religion. Pour tout bagage littéraire, ils avaient la Bible.

En 1639, une des colonies de puritains de la Nouvelle-Angleterre conclut le *Fundamental Agreement*, en vertu duquel les Écritures saintes devinrent la loi suprême et unique de droit privé.

Par un paradoxe curieux mais logique, ces persécutés étaient si intolérants qu'une nouvelle colonie, celle du *Rhode Island*, fut fondée par des révoltés qui tentaient de se soustraire à leur joug. De ces contradictions, ce fut finalement la tolérance qui l'emporta. En 1649, pour la première fois, un édit du Maryland mit en vigueur le *Toleration Act*. Le principe de la liberté religieuse fut inscrit dans la Constitution de 1787. Il est indiscuté depuis lors.

Les origines de la piété américaine déterminèrent d'importantes conséquences : tout d'abord, le rôle considérable de la religion dans la vie sociale; ensuite le développement d'un orgueil particulier, celui du puritain qui se croit le confident et l'élu du Seigneur. Enfin la susceptibilité à toute forme de persécution religieuse et d'usage du bras séculier pour violenter les consciences soulève le peuple à l'idée que quelqu'un puisse être molesté pour ses convictions.

#### LA CITÉ DE DIEU

Aux États-Unis, le jardin divin a une floraison étrange, touffue et vivace. Il est avant tout pénétré de christianisme, sous toutes ses formes depuis l'attachement naïf au texte de la Bible des

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

## Institut St.-Louis

38, Boulevard du Jardin Botanique  
BRUXELLES

INTERNAT                      EXTERNAT  
Demi-Pension

(Maison de campagne à Zellick)

Section préparatoire.  
Humanités modernes (scientifiques et  
commerciales).

Humanités anciennes.

Cours spécial préparatoire à

**L'ECOLE MILITAIRE**

et aux Ecoles spéciales des universités.

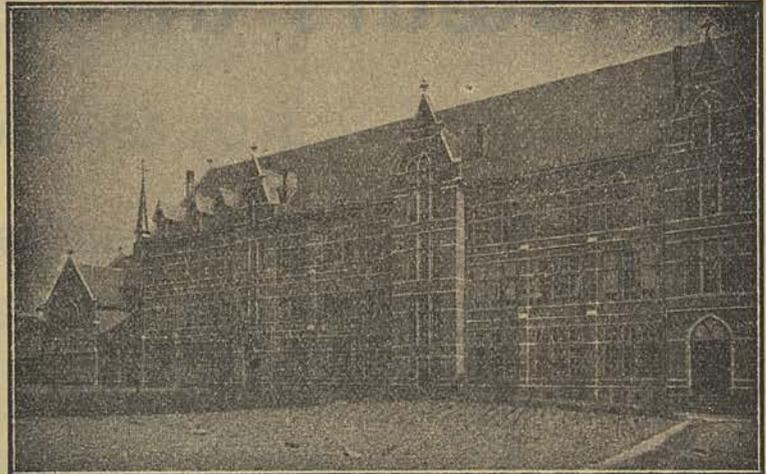
Faculté de philosophie et Lettres.

Brochure sur demande.

## Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.

Section scientifique. — Section préparatoire.

Ecole moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.

Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2

*Pour renseignements demander prospectus.*

## École Centrale des Arts et Métiers

Agréée par l'État

École Spéciale d'Ingénieurs Techniciens

4 années d'études

Diplôme officiel

dans la spécialité électro-mécanique

Rue du Tir, 14, St-GILLES-Bruxelles

Téléphone 37,69,86

## Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Humanités anciennes — Humanités modernes.

Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon  
et de la place Rouppe.

## SINTE BARBARAGESTICHT

WETTEREN (Gent).

INTERNAAT bestuurd door de Broeders van O.-L.-V. van Barmhartigheid (Broeders van Mgr Scheppers).

A. **VOLLEDIG LAGER ONDERWIJS** (8 studiejaar). De jongens worden aangenomen vanaf 6 jaar.

B. **MIDDELBARE TUINBOUWSCHOOL**. Driejarige theoretische en praktische leergang. De school levert officieele diploma's af van **TUINBOUWKUNDIGE**.

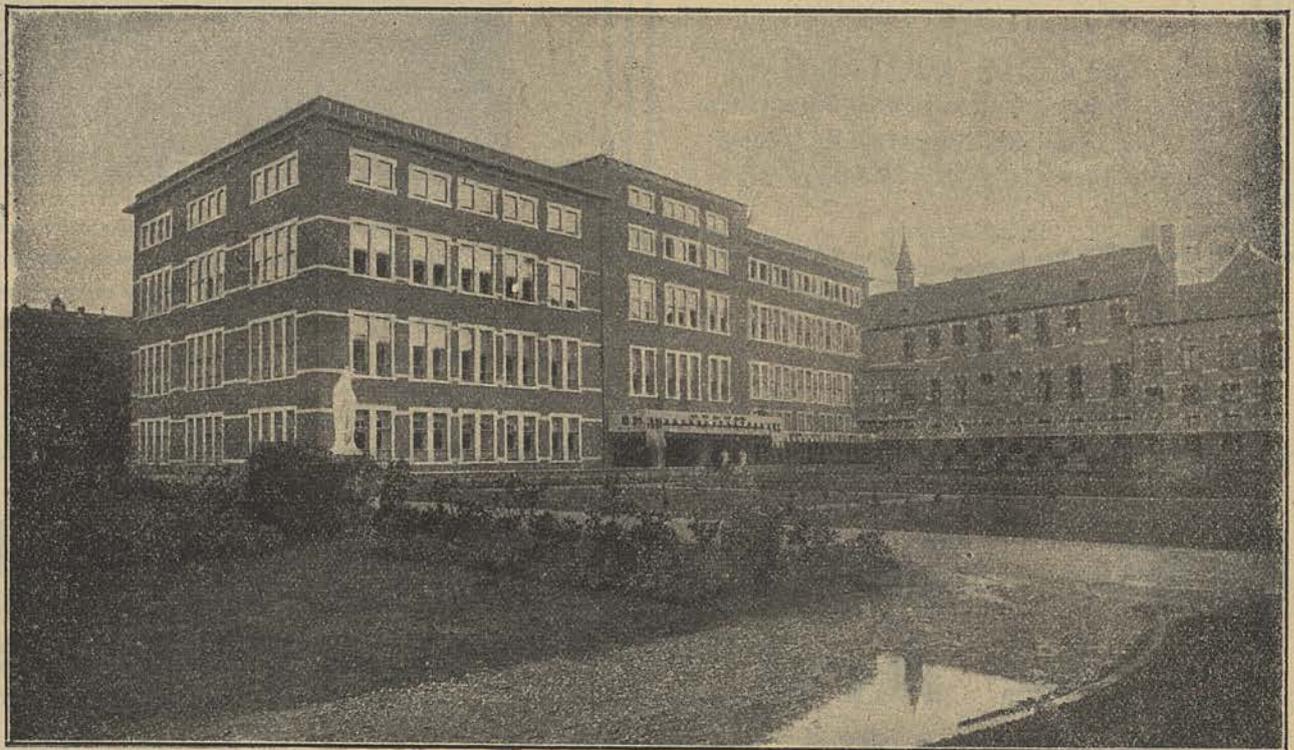
C. **BEROEPSSCHOOL** met volgende afdelingen: Drukkerij, Meubel- en Schrijnwerkerij, Kler- en Schoenmakerij met patroonknippen.

Kostgeld: 2.100 fr. of 2.400 fr. Vermindering voor kroostrijke gezinnen.

Om in de tuinbouw- of beroepschool aanvaard te worden moet de jongen 14 jaar oud zijn. Een bezoek aan het Gesticht zal U een gunstig gedacht geven over de degelijkheid der inrichting. Programma en prospectus op aanvraag.

MAISONS D'ENSEIGNEMENT  
DES  
**Sœurs de la Charité de J.-M.  
de Gand**

(Maison-mère, rue des Meuniers, 50)



Administration Centrale.

Photo Nels, Bruxelles.

**CLASSES GARDIENNES, PRIMAIRES ET MOYENNES**

**PENSIONNATS ET EXTERNATS :**

**Auderghem**, avenue Eglise-Saint-Julien.  
**Courtrai**, Institut Notre-Dame-des-Anges (Fort).  
**Eecloo**, Notre-Dame-aux-Epines.  
**Dilbeek**, avenue des Roses (Rozenlaan).  
**Gand**, Sint-Bavo, a) rue du Séminaire  
b) quai du Bas-Escaut et rue Charles-Quint.  
**Ixelles**, rue du Parnasse, 23. et rue du Trône.  
**Saint-Ghislain**, place des Combattants.

**PENSIONNATS :**

**Beirlegem** (lez-Munckzwalm).  
**Bruges**, rue Sainte-Claire.  
**Melsele** (lez-Anvers).  
**Quatrecht** (lez-Gand).  
**Saffelaere** (lez-Gand).  
**Saint-Genois** (par Helchin).  
**Velm** (Limbourg).

Les cours moyens comportent un cours d'éducation familiale.

**A Eecloo** : Section Saint-Paul : Oxford School leaving Certificat et autres cours au choix.

**EN ANGLETERRE :**

**Ansdell** : Clifton Drives (Lytham St-Annes) Lancs. Pensionnaires de vacances. Séjour à la mer.  
**Northam** : Lakenham (Devon). Pensionnaires toute l'année et Dames à la saison. Au bord de la mer.  
**Letchworth** : St-Francis College (Garden-City près de Londres).  
**Hollymount** : Tottington : Tottington near Bury (Lancs).

# École Centrale d'Éducatrices

Rue du Trône, 84, IXELLES (Q.-L.)

**DURÉE DES COURS :** 3 ans dont une année de stage.

**BUT :** Donner aux jeunes filles une activité gaie, moderne, utilisant les ressources des aptitudes féminines d'éducation et donner éventuellement une occupation lucrative.

**RENSEIGNEMENTS :** Programmes et conditions, s'adresser à :

M<sup>me</sup> la Supérieure, 23, rue du Parnasse, IXELLES  
ou au Rév. M. l'Abbé Froidure, 3, rue aux Laines

## Enseignement supérieur

**Institut Supérieur de Commerce - Anvers**  
Internat et Externat. Courte rue Neuve, 37.

**Études Universitaires pour jeunes filles**  
sans courir les dangers et les frais.

**Diplômes de l'État**

Candidat et Licencié en sciences commerciales,  
consulaires, financières, maritimes.

### CONDITIONS D'ADMISSION

Certificat d'humanités anciennes et modernes. Les jeunes filles ayant terminé leurs études moyennes peuvent être admises en 3<sup>e</sup> Moderne (annexée à l'Institut.)

Ouvre le chemin à de magnifiques carrières !



Une chambre d'élève.

## Enseignement Normal

Gardien, primaire, moyen à **Eecloo**, **Notre-Dame-aux-Épines**.  
Professionnel : **Institut Sainte-Claire**, rue Sécheval, **Verviers**.

## Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

### Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation  
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les  
cours de l'Université

### Sancta Ursula

Pédagogie Universitaire  
dirigée par les Religieuses  
Ursulines de Wavre-  
Notre-Dame

84, rue de Malines  
LOUVAIN

OVERYSCHÉ

### Institut du Sacré-Cœur

PENSIONNAT DE JEUNES FILLES

dirigé par les Filles de l'Immaculée Conception

Études préparatoires et moyennes commerciales. —  
Section d'éducation familiale ménagère et profess. —  
Sténo-dactylo. — Langues étrangères. — Arts d'agrément. — École ménagère horticole agréée.

Autobus : Bruxelles place Jourdan. — Arrêt facultatif pensionnat  
Réduction pour familles nombreuses.

### Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières

206, avenue Defré, 206, UCCLE

Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les  
catégories de malades  
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Établissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole  
provinciale d'accoucheuses (section française et flamande),  
chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

### Institut des Sœurs de la Présentation Notre-Dame à Saint-Nicolas (Waes)

1. Enseignement primaire et moyen.
2. Enseignement professionnel. — Ecole de commerce reconnue par l'État et la Province — Ecole ménagère — Cours de lingerie, de coupe, de confection et d'arts décoratifs.
3. Enseignements normal.  
Ecole normale pour institutrices gardiennes.  
Ecole normale pour institutrices primaires.  
Ecole normale moyenne pour régentes : sections scientifique, littéraire et germanique.  
Réduction pour familles nombreuses.  
Missions au Congo Belge (Vicariat de Lisala).

### Instituut der Zusters van O. L. Vrouw Presentatie te Sint-Niklaas (Waas)

1. Lager en middelbaar onderwijs.
2. Beroepsonderwijs — Handelsschool erkend door den Staat en de Provincie — Huishoudschool — Leergangen : Snijkunst — Confectie — Décoratieve kunst.
3. Normaalonderwijs :  
Normaalschool voor bewaarschoolonderwijzeressen.  
Normaalschool voor lagere onderwijzeressen.  
Normaalschool voor regentessen : wetenschappelijke - letterkundige afdelingen en voor de Germaansche talen.  
Merkelijke reductie voor kroostrijke gezinnen.  
Missieposten in Congo (Vicariaat Lisala).

WETTEREN

### Pensionnat du Sacré-Cœur

MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES  
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. — Education physique. — Vie familiale. — Pension : 2.400 fr. — Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure

### INSTITUUT HEILIG GRAF TURNHOUT

Prospectus op aanvraag.

NEDERLANDSCHE AFDEELING voor franschsprekende meisjes :

Instituut Maria Immaculata

Graafsche weg, 232, Nijmegen.

FRANSCHÉ AFDEELING voor nederlandschsprekende meisjes :

Instituut du Saint-Sépulcre

Rue Général Bertrand, 14, Liège.

« Fondamentalistes » jusqu'à l'abstraction mystique d'un Emerson. Des pasteurs nègres baptisent leurs noires ouailles, plongées à mi-corps dans l'eau des fleuves. Le long des routes des affiches comminatoires rappellent que la venue du Seigneur est proche. A l'entrée des villes un panneau collectif signale aux étrangers tout ce que les différentes églises de l'endroit peuvent offrir à leur exigeante piété : depuis le pique-nique des Méthodistes et les conférences contradictoires des « Christian Scientists », jusqu'aux vêpres chantées par les chanoines anglicans. Seuls les catholiques ne font pas de réclame.

L'abondance des sectes a fait pulluler les églises. Il est vrai que sauf dans les grandes villes, ce sont de bien modestes églises presque toujours en bois, dont l'architecture rappelle plutôt la grange ou la salle des fêtes de village que nos cathédrales gothiques.

Rien de plus *dominical* qu'un dimanche américain. Tout le monde va sagement à l'office de sa confession dans ses « vêtements de dimanche ». Les temples, les églises regorgent de monde. Les cérémonies sont suivies de bout en bout par des dévôts qui voient souvent acquitter à l'entrée le prix de leur place. A la cathédrale Saint-Patrick, à New-York, l'assistance à la grand-messe coûte un *quarter* ou fr. 7,50.

La profondeur et la sincérité des convictions religieuses des Américains n'ont pas de meilleure preuve que la générosité de leurs oboles. Tous les besoins matériels du culte, la construction et l'entretien des églises et la maison du pasteur, sa rémunération et le soutien de sa famille sont alimentés entièrement par les dons des fidèles. Aussi la collecte des ressources nécessaires joue-t-elle un grand rôle dans les préoccupations des ministres de tous les cultes, qui rappellent sans détours leurs fidèles au devoir de l'aumône.

#### CATHOLICISME AMÉRICAIN

L'Eglise catholique occupe une place à part aux Etats-Unis par son homogénéité et sa progression. Son intransigeance doctrinale la protège contre les évolutions, les schismes, les pactes des autres églises. Au début, elle n'eut qu'une fragile assise dans le Maryland. Elle était personne étrangère sur ce sol de durs protestants. A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, les grandes vagues d'immigration la consolidèrent progressivement : Irlandais, Allemands, Canadiens, Français, Italiens, Polonais, Slaves et autres lui apportèrent un renfort composite. Le danger pour elle était précisément cette diversité et ce caractère étranger (*unamerican*) — misérable aussi, puisque émigrants de basse classe — de ses adeptes. Mais aujourd'hui ce triple inconvénient se résorbe dans l'unité, l'assimilation, la prospérité américaine. Les catholiques croissent en nombre, en richesse, en influence. Ils sont 21.451.460, d'après le recensement ecclésiastique publié en 1938, soit un sixième de la population. La hiérarchie ecclésiastique est composée surtout par les plus anciens fidèles : les Irlandais. Elle compte aujourd'hui quinze archevêques et cent six évêques. Le sol américain, avec son régime de tolérance religieuse et de forte initiative personnelle, est singulièrement propice à cette expansion. La jeunesse de la nation américaine y apporte ses puissances d'enthousiasme. L'Eglise catholique en Amérique est certainement le rameau le plus vigoureux du vieux tronc romain.

#### LA MORALITÉ AMÉRICAINNE

Une des conséquences de cette vie religieuse intense est la haute moralité de ce pays. Je sais bien que les journaux sont remplis d'histoires de crimes, de divorces, de concussions politiques. Les Américains ont sans doute un naturel plus exigeant

et plus intempérant que les peuples vieilliss. D'autre part, le retentissement qu'ils donnent à quelques excès relève de la même curiosité pour l'événement exceptionnel que l'attrait du roman d'aventure. Mais quelle sévérité, quelle rigueur dans les jugements ! Quelle puissance dans les condamnations et les réactions morales de l'opinion publique ! Que l'on songe à la guerre de Sécession sur la question de l'esclavage et à l'affaire de la prohibition. Il y a quelques grands crimes aux E.-U., mais il y a une infinité d'existences et de conduites régulières, vertueuses, héroïques. Il y a beaucoup de divorces, spécialement chez les riches (il coûte cher, surtout à l'homme, de divorcer). Mais il y a d'innombrables familles unies, stables, prolifiques. Et à tout prendre, le divorce n'est-il pas un hommage à la loi, à laquelle l'Américain, avant de nouer ou de rompre les liens de l'amour, demande une consécration ? Cette atmosphère religieuse qui trempe, depuis des racines, le peuple américain a favorisé ce qu'on appelle son idéalisme, c'est-à-dire son souci des problèmes moraux, son zèle pour le triomphe de telles vertus fondamentales comme la justice, sa passion pour des causes qui mettent en jeu les valeurs humaines.

#### LE PIONNIER

Le prototype américain n'est pas seulement un non-conformiste en religion : c'est un homme qui se refait une nouvelle existence qu'il veut libre et prospère. Il échappe aux cadres encore presque féodaux de la société européenne du XVII<sup>e</sup> siècle pour devenir son maître par le travail indépendant.

Le système des concessions et plus tard de la vente des terres ne l'entravera pas beaucoup. Pratiquement l'espace est illimité : pour être libre il lui suffit de défricher un peu plus loin quelques *acres* dans la forêt ou la prairie. A tout moment il peut abandonner ses terres pour d'autres moins usées ou simplement plus fertiles. En tout cas, ses fils pourront s'établir comme il l'a fait. Les colons que les bateaux d'Europe déversent sans cesse sur son continent peuvent en faire de même sans le gêner de leur concurrence. Jusque vers 1930, les E.-U. restèrent le pays des possibilités illimitées où chacun peut se tailler son bien, modeste ou immense. Le dogme en est établi. A celui qui en doute, qui croit sa misère irrémédiable et son prolétariat incurable on peut montrer d'innombrables et illustres exemples d'hommes partis de rien pour arriver à la fortune fabuleuse. Edison, Ford, Carnegie, Rockefeller et tant d'autres sont les « saints » de cette mystique, proposés à la vénération et à l'imitation des fidèles. L'Amérique se vante d'avoir réalisé le premier principe de la démocratie : l'égalité. Non pas celle des natures et des conditions, mais l'égalité des chances. Cette conception morale et dynamique de l'égalité est d'une importance fondamentale pour l'intelligence du caractère américain. Elle veut dire que rien dans les lois ni les mœurs ne s'oppose à l'ascension de n'importe quel individu et qu'il dépend uniquement de lui de faire son destin, puisqu'il a autant de « chances » que quiconque et que c'est affaire de courage et autres vertus de les utiliser. S'il néglige la vertu, il déclinera. Aux Etats-Unis, les conditions humaines ne varient pas selon les lois de la matière, mais selon les fluctuations de la volonté.

#### LA DÉMOCRATIE AMÉRICAINNE

La Providence apporte aussi à l'Américain la liberté, cette autre pierre angulaire de la démocratie. Indépendance matérielle, nous l'avons vu, mais aussi indépendance sociale et politique. Déjà sous le régime colonial les colons étaient représentés auprès des délégués du Souverain. En 1775 ils se révoltèrent au nom du vieux principe parlementaire britannique, « no taxation without

représentation ». La « déclaration d'Indépendance » rédigée par Jefferson est un long réquisitoire contre les tendances de la Couronne britannique à la monarchie absolue. La Constitution de 1787 est une œuvre imprégnée pour partie des traditions parlementaires anglaises et des idées des « philosophes » français. Le peuple élit, à courts intervalles, ses législateurs, ses gouvernants et ses juges. Son pouvoir est rehaussé par la familiarité, la simplicité qui règnent dans les mœurs politiques et sociales. La démocratie américaine n'est pas un vain mot. Le citoyen en a la conscience vive et un culte fanatique. En ce temps de mystiques populaires, celle-ci est aussi exaltée, aussi susceptible que toutes les nouvelles religions nationales de notre continent. On le vit bien à la réaction violente contre de vagues tentatives esquissées par certains groupements qui sacrifient aux idoles du totalitarisme nouveau style. On le vit à l'aversion, à l'hostilité de toute la nation contre les manifestations et les méthodes politiques des Etats totalitaires, — animosité contre-balancée par une sympathie agissante pour tous les peuples qui ont conservé la forme et l'idéal de la démocratie. Si on veut enflammer l'opinion américaine, il faut lui dénoncer les méfaits des autocraties et lui démontrer que sa propre « démocratie » est en péril. En ces derniers temps, la politique des Etats-Unis a subi une évolution profonde sous l'influence de ces sentiments. Des publicistes alertés ont effrayé l'opinion en lui décelant les germes du fascisme ou national-socialisme dans son pays. Il existe aussi une crainte vive que ces doctrines ne prennent pied dans les républiques de l'Amérique latine à la faveur de quelque révolution qui les transforme en une nouvelle Espagne.

Enfin, il y a un sentiment confus que les principes démocratiques seraient mis en péril aux Etats-Unis mêmes par tout affaiblissement de leurs paladins en Europe et qu'il existe par conséquent entre eux une solidarité de fait. Les Etats-Unis, par l'organe de leur gouvernement et ceux de l'opinion publique, ont pris sur le plan des conflits idéologiques qui déchirent notre planète une position irréductible et agissante. Il a été possible de jauger, à ce propos, la profondeur de la conviction « démocratique » des Américains, qui est, à plus proprement parler, le culte de la personne humaine, fait de respect de l'opinion d'autrui et de foi dans l'action et la destinée individuelles.

#### « NEW DEAL »

Mais d'autres dangers menacent plus sérieusement les fondements de la démocratie américaine. La concentration capitaliste développe parallèlement un prolétariat jugulé. Le pays a réagi à plusieurs reprises par une législation contre les trusts, dans le but de restaurer la libre concurrence, c'est-à-dire des conditions égales pour toutes les activités et toutes les initiatives. Les partis politiques transformés en « machines », en groupements organisés et permanents risquent aussi de rendre illusoire l'exercice de la démocratie. Des lois et des enquêtes publiques tentent d'apurer les mœurs politiques et de poursuivre ce que nous appellerions dans notre jargon « les collusions de la politique et de la finance » et les abus des faveurs politiques à des fins partisans.

La grande crise économique qui s'est déclanchée vers 1931 a soumis la démocratie américaine à de nouvelles épreuves. Brusquement la prospérité continue — et avec elle l'assurance dans l'indépendance économique — s'est arrêtée. Les Américains sont devenus gênés, beaucoup se sentent pauvres, tous sont inquiets. La méfiance dans l'avenir contribue de son côté à rétrécir la production. Plusieurs millions d'Américains (une dizaine aujourd'hui) n'ont plus ni ressources, ni travail. C'est alors que le gouvernement du Président Roosevelt intervint et inaugura la politique qui porte le nom de « New Deal » (la nouvelle donne :

on bat les cartes et on les redistribue avant de continuer le jeu). Puisque la vieille machine du capitalisme privé ne marche plus, il faut que l'Etat intervienne pour régler la production et la distribution des richesses et même leur financement. Les chômeurs, les invalides, les débiles sont assistés par l'Etat. Celui-ci détermine les surfaces arables, le montant des salaires, la durée du travail, l'équipement national et naturellement le montant des « élevés » de l'impôt. On ne se figure pas la révolution que ces notions si simples pour nous ont apportée dans un pays où la liberté complète de l'individu en matière d'argent était un dogme fondamental. Aujourd'hui la lutte politique se mène autour du degré de la liberté et de l'initiative qu'il convient de laisser au particulier dans les affaires.

Par un phénomène dont on a pu observer ailleurs la logique interne, le déclin du capitalisme privé entraîne un renforcement du pouvoir de l'Etat. Roosevelt est qualifié de dictateur par ses adversaires. Et voilà la démocratie américaine prise à revers sur le plan politique proprement dit. Bien entendu, les deux partis — républicains et démocrates — se réclament également de son autorité. « Nous voulons rétablir les conditions de l'enrichissement individuel et de la liberté personnelle », disent les premiers. « Nous voulons affranchir le peuple de l'emprise du grand capitalisme et lui rendre l'indépendance par la sécurité matérielle », rétorquent les autres. Pendant ce temps, l'Amérique, sans s'en rendre compte, dérive lentement vers le socialisme d'Etat.

#### LA SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

Depuis qu'il n'est plus possible à tant d'hommes de s'enrichir — et à certains de s'enrichir indéfiniment — les facteurs moraux dont l'influence a toujours été grande jouent un rôle de plus en plus considérable. D'abord le facteur religieux, qui est à la base de tout et dont nous connaissons la rigueur et la puissance. Dans ce pays de réalisateurs, l'idéal surnaturel a bientôt tendu à s'exprimer en règles morales, propres à soutenir l'individu dans l'action et le combat qu'il menait contre les hommes et la nature. L'individu, l'homme seul en face de la terre, est la figuration la plus typique de la personnalité humaine dans ce pays. Tout dépend de lui et de lui seul : sa sécurité, sa richesse, sa famille. Il n'a d'autre loi que celle de sa conscience. Les autres hommes ont un destin qui ne diffère pas du sien et ne le gêne pas non plus. La fortune, la valeur et la puissance de la personne humaine sont à la base de la philosophie américaine.

Mais sauf exception — dans les montagnes et la prairie — l'homme ne restait pas seul : les cellules humaines s'aggloméraient, proliféraient, s'entassaient finalement dans des ruches vibrantes de rumeur et de chaleur. Il fallait des règles sociales : la loi se fit dure pour brimer les passions les plus véhémentes. Les Eglises consacrent leur apostolat à développer les vertus sociales volontaires. Dans ce pays de traditions anglo-saxonnes, toutes les œuvres d'éducation et d'assistance sociale furent dues au début — et le sont encore dans une large mesure — à l'initiative et à la subvention privées : écoles, hôpitaux, asiles, musées, universités, églises sont l'œuvre de la générosité des bras et des bourses des Américains. Et c'est assurément d'un magnifique exemple. L'Américain a donc un sens social très développé, qui se traduit par le terme *service*, appliqué aussi bien à l'œuvre mercantile ingénieuse et prévenante qu'à l'œuvre de bienfaisance généreuse et altruiste.

Enfin, ce sens social a pris, par la conscience croissante de ce peuple, la forme d'un patriotisme ardent, fier de ses réalisations, attaché à tous les caractères naturels et moraux du pays et passionnément résolu à les préserver à et les embellir.

VIATOR.

PARMI NOS 200 CRUS

QUELQUES VINS PARTICULIÈREMENT RECOMMANDABLES

	Par bouteille.	Par 30 bout.	Par 60 bout.	Par 100 bout.
<b>VINS DE TABLE</b>				
Côtes de Saillac . . . . .	4.25	4.—	3.75	3.50
Tordjman, vin d'Algérie . . . . .	5.50	5.25	3.—	4.75
Clos du Manoir, vin rouge ou blanc . . . . .	5.25	5.15	5.—	4.75
<b>BORDEAUX ROUGES</b>				
Château de Barbe, 1931 . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Saint-Emilion, 1929 . . . . .	13.—	12.50	12.—	—
* Saint-Estèphe, 1934 . . . . .	10.—	—	9.50	9.—
* Margaux, 1934 . . . . .	12.—	11.50	11.—	10.—
** Château Marquis de Terme, 1931 . . . . .	12.50	12.—	11.—	10.—
Château Pouget, 1929 . . . . .	17.—	16.50	16.—	15.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BORDEAUX BLANCS</b>				
** Graves Saint-Hilaire . . . . .	8.—	—	7.75	7.50
Barsac, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Sauternes, 1926 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
Ste-Croix du Mont, 1923 . . . . .	18.—	17.25	16.50	15.50
* Château de Rauzan, 1934 . . . . .	7.—	—	6.75	6.50
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>BEAUJOLAIS MACONNAIS</b>				
Beaujolais . . . . .	6.—	—	5.75	5.50
Beaujolais, 1926 . . . . .	9.—	8.50	8.—	7.50
Mâcon supérieur . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Moulin-à-vent, 1926 . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.50
Moulin-à-vent, 1924 . . . . .	16.—	15.25	14.50	13.75
<b>BOURGOGNES</b>				
Grand vin de Bourgogne Latour, 1929 . . . . .	22.—	20.75	19.50	18.—
Pommard, 1924 . . . . .	22.—	21.—	20.—	19.—
Gevrey Chambertin, 1926 . . . . .	21.—	20.50	19.75	19.—
Mercrey, 1924 . . . . .	21.—	20.—	19.—	18.—
Aloxe Corton, 1924 . . . . .	24.—	23.—	22.—	21.—
Pommard, 1919 . . . . .	25.—	24.—	22.50	21.—
Chablis, 1926 . . . . .	23.—	22.—	21.—	20.—
<b>ORIGINE CONTROLEE ETAMPE RHONE</b>				
Châteauneuf du Pape . . . . .	13.—	12.50	12.—	11.25
<b>MOSELLE RHIN</b>				
Niersteiner . . . . .	15.—	14.50	14.—	13.50
Riesling Auslese . . . . .	9.—	8.25	7.75	7.—
Liebfraumilch . . . . .	26.50	25.—	23.—	21.—
<b>VINS DE LIQUEURS</b>				
Malaga Agulo . . . . .	7.50	7.—	6.50	6.—
Tarragone . . . . .	6.—	5.85	5.70	5.50
Tokay sec . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
<b>PORTOS</b>				
* Porto Agulo, rouge . . . . .	15.—	14.25	13.50	12.75
* Porto Agulo, blanc . . . . .	19.—	18.25	17.25	16.25
* Porto Tawny, 1917 . . . . .	35.—	33.50	32.—	30.—
* Etampé. ** Etampé bouchon capsulé.				
<b>CHAMPAGNE</b>				
Champagne M. Hemard, extra sec . . . . .	33.—	32.—	31.—	30.—
<b>VIN MOUSSEUX</b>				
Jean d'Harbley, vin mousseux . . . . .	15.—	14.25	13.75	13.—

**AU BON MARCHÉ**

VAXELAIRE-CLAES ♦ BRUXELLES ♦ ANVERS ♦ LIÈGE ♦ BRUGES  
EXPEDITION EN PROVINCE FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE DE  
TOUTE COMMANDE D'UN MONTANT DE 200 FRANCS.

**Voyages IMMO**

Direction : Rue de Ligné, 15. Tél. : 17.23.90  
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers  
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —  
Tél. 11.52.09.

**BRUXELLES**

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers  
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la  
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin  
de fer — bateau — avion — autocar.  
Pèlerinages, Voyages de nocces, etc.

**Voyages en groupe**

en autocar de luxe ou autocar et train combinés.

1 jour : l'« Exposition de l'Eau », à Liège et visite au Canal Albert . . . . .	50
La Hollande et ses champs de fleurs . . . . .	65
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers en mai et juin. . . . .	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle avec retour par la Hollande. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre . . . . .	475
4 jours : la Bretagne. Départs : 26 mai (Pentecôte); 13 juillet, 12 août, 2 septembre . . . . .	670
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis, jusque fin septembre . . . . .	990
8 jours : Auvergne, Gorges du Tarn, Cévennes. Départs : 3 et 17 juin, 1, 15 et 29 juillet; 5, 12, 19 et 26 août; 2 et 9 septembre . . . . .	1.250
8 jours : Les Lacs Suisses et Italiens. Départs : 20 mai, 3 et 17 juin; 1, 15 et 29 juillet; 5, 12 et 19 août; 2 et 16 septembre . . . . .	1.530
13 jours : La Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre . . . . .	1.645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 septembre . . . . .	1.995

Demandez les programmes détaillés.

**Quelques beaux voyages individuels**

8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées . . . . .	1.040
10 jours : les Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côme — Stresa . . . . .	1.650
11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné) . . . . .	1.945

Etc., etc...

**Croisières**

<b>VERS LE NORD</b>	
sur M/Y Stella Polaris (6.000 t.) du 1 au 14 juin, à partir de . . . . .	3.920
sur s/s Van Dyck (13.250 t.), du 17 au 30 juin, à partir de . . . . .	2.500
<b>AUX ILES DE L'ATLANTIQUE</b>	
sur m/s Atlantis (16.000 t.), du 2 au 17 juin, à partir de . . . . .	3.675
sur s/s Montcalm (16.400 t.), du 17 au 30 juin, à partir de . . . . .	1.820
<b>AUX ANTILLES ET HAITI</b>	
par la Compagnie Générale Transatlantique, du 8 juin au 27 juillet, à partir de . . . . .	7.100
aux Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud, etc., etc.	

**VISITEZ LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE CETTE ANNÉE**  
A l'occasion de l'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-  
YORK, de nombreux voyages vous sont offerts permettant de  
voir le Nouveau Monde à des conditions exceptionnellement  
avantageuses pendant une période limitée.  
Tous renseignements et détails gratuits sur demande.

Nombreux voyages individuels et collectifs : France et la  
Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —  
pullman - hôtels, etc. - un coup de téléphone - une demi-heure  
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

# Bien meilleur et moins cher!

« On en a toujours pour son argent » dit un vieux proverbe. Mais

c'est inexact lorsqu'il s'agit du Superchocolat « Jacques ».

Les gros bâtons de « Jacques » ne sont vendus qu'un franc,

c'est-à-dire bien moins que ce qu'ils valent en réalité, et leur ma-

gnifique qualité vous assure le maximum de satisfaction.

Achetez donc du Superchocolat « Jacques » ; il a créé

pour vous une gamme d'une richesse et d'une variété incomparables,

répondant à tous les goûts. Achetez aujourd'hui même et

dégustez dans la gamme de

« Jacques » quelques-uns de ses

gros bâtons : vous lui accorde-

rez immédiatement votre confiance.

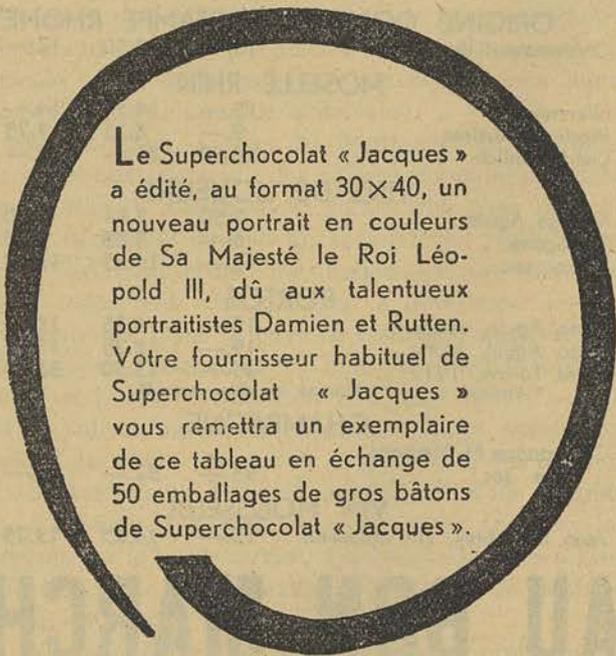
Chaque jour, dégustez votre

gros bâton de

SUPERCHOCOLAT



JACQUES



Le Superchocolat « Jacques » a édité, au format 30x40, un nouveau portrait en couleurs de Sa Majesté le Roi Léopold III, dû aux talentueux portraitistes Damien et Rutten. Votre fournisseur habituel de Superchocolat « Jacques » vous remettra un exemplaire de ce tableau en échange de 50 emballages de gros bâtons de Superchocolat « Jacques ».

## En quelques lignes...

### L'Exposition de l'Eau

Les broyeurs de noir (il n'en manque point, hélas!) avaient dit, en chœur : « Vous verrez : il pleuvra! Quelle idée, aussi, de mettre l'Exposition sous le signe de la drache nationale! » Les broyeurs de noir ont eu tort. Tout s'est passé, ce samedi de printemps blanc et bleu et de soleil, comme si les cataractes du ciel n'avaient épuisé, les semaines auparavant, leur plein de « flotte » que pour faire, en l'honneur des Liégeois optimistes, la grève sur les toits.

Et les toits n'étaient plus luisants de la dernière averse, mais tout miroitants de lumière et d'espoir. Et il y avait des drapeaux, des oriflammes, des sourires à tous les balcons, des vivats sur toutes les lèvres, une émotion douce dans les cœurs. C'est à des heures comme celles-là que Liège mérite mille fois son nom de Cité ardente. Le bon peuple de « Dju-d'là » est descendu dans la rue. On s'apostrophe, avec des lazzis et des quolibets pleins de verve, derrière le cordon débonnaire des lignards et des casques blancs. Parce qu'ils ont, la veille au soir, mené, à grands flonflons, la retraite militaire, ceux de la Citadelle et ceux de la Chartreuse gardent, sur l'uniforme, les taches de bougie des « vénitiennes ». Les gendarmes n'ont jamais été plus rutilants. Le boulevard d'Avroy est une double haie d'enthousiasmes juvéniles. Et l'Exposition est quasiment prête...

C'est vrai que nous avons la singulière habitude de confondre pudeur et dénigrement de soi-même. Certes, des pavillons en stuc et carton-pâte avec des diagrammes, des guinguettes précaires avec des parasols, il n'en manque point depuis un gros demi-siècle qu'il y a des World's Fairs et où le populo s'amuse. Mais l'inauguration du Canal Albert représente, pour notre pays obstiné, signifie aux yeux du monde qui nous regarde une des conquêtes les plus magnifiques de l'homme sur la nature. Pour tracer de Liège à Anvers ce sillon droit, pour joindre, d'un trait mouvant, à la Wallonie des terrils le port d'Escaut et de la mer, il fallut que l'audace de nos ingénieurs, de nos techniciens, fût secondée par l'honnête labeur des terrassiers, des hommes de l'argile. Désormais, le miracle de l'eau-qui-coule est une réalité vivante, féconde, un symbole aussi. Symbole de l'unité de cette patrie belge que les diviseurs s'efforceront en vain de scinder en deux blocs rivaux.

Il convenait que le printemps de 1939 réservât à cette manifestation grandiose de courage et de foi son plus beau sourire. Le choc psychologique est donné. L'Exposition est bien partie. Quand les derniers plâtres seront essuyés, quand les jardiniers auront achevé de ratisser les allées, quand les milliards de gouttelettes de toutes les fontaines à la fois scintilleront sous le feu des projecteurs magiques, tous les visiteurs de Liège l'ardente puiseront, dans le spectacle mouvant de cette fête de l'énergie et de l'unité nationales, la leçon d'espérance dont nous profiterons tous.

### Geste royal

Dans une salle de la Violette, qui est l'hôtel de ville de Liège, on montre, précieusement, sous une vitrine, le manteau soyeux et le grand chapeau à plume d'autruche que portait une jeune maman — la reine Astrid — le jour où, du haut du double perron qui fait face à l'autre perron, elle montrait, avec orgueil, aux Liégeois éblouis, leur petit Prince. Albert, prince de Liège. Bambin blond et bouclé, il avait grandi dans le deuil. Mais

parce qu'il était le plus jeune des trois orphelins, la tendresse toute proche des bonnes gens l'avait adopté plus étroitement que les autres. On aimait de suivre, sur les images des illustrés, la croissance de ce benjamin déluré. On répétait ses boutades, ses malices. Et parce que des flaireuses de catastrophes avaient colporté le stupide bobard du Prince sourd-muet, on était d'autant plus ravi de savoir qu'Albert entendait comme deux et bavardait comme quatre.

Pour inaugurer l'Exposition de la ville dont il tient son titre, le jeune Prince serait-il du voyage? On voulait l'espérer, malgré les rigueurs du protocole. La satisfaction du public fut grande quand, dans le carrosse découvert comme aux plus beaux jours, à côté du Roi toujours grave, de Joséphine-Charlotte déjà si maternelle, de Baudouin qui professe pour le salut militaire une vraie passion, les premiers rangs reconnurent, acclamèrent l'Altesse bouclée.

Très crâne sous son béret de marin, rieur et agité, le Prince Albert avait, sous l'ovation qui déferlait plus grondante à mesure, traversé les rues pavoisées de sa bonne cité en délire. Le cortège royal avait viré, noblement, entre les hauts mâts de l'entrée monumentale. Dans la salle des fêtes, un parterre de jaquettes, d'uniformes et de froufrouantes toilettes attendait l'heure des discours. Mais un fauteuil de tapisserie restait vide. Et le désappointement se lisait sur bien des visages.

Soudain, comme le ministre des Travaux publics articulait les dernières phrases de sa harangue, un joyeux brouhaha rompit le silence officiel. Accompagné de son gouverneur, le Prince de Liège faisait, à son tour, son entrée. Un souffle de jeunesse passa sur deux mille têtes.

Mais ce n'était pas tout. Quand le Souverain, ayant prononcé les quelques paroles qu'on attendait de lui, se dirigea vers le fauteuil de son plus jeune fils, quand, l'ayant soulevé jusqu'au micro luisant, il lui chuchota quelques mots à l'oreille, quand, dans l'indicible silence des cœurs et du vaste hall, la voix jeune, cristalline, résonna comme une promesse d'avenir : « Je déclare... je déclare ouverte l'Exposition de l'Eau », la vertu sentimentale de la royauté qui se donne éclata, une fois de plus, comme aux jours de la Reine Astrid, comme elle éclate en chaque occasion où le peuple se découvre des raisons d'aimer.

Il y avait là, au nombre des « officiels », des wallingants obstinés qui n'ont pas hésité à attaquer, à travers la politique d'indépendance, la Couronne. Allons! ils auront essuyé, comme les autres, la larme à l'œil... Et c'est pour cela que la Belgique ne peut pas mourir.

### La crise européenne et les cartographes

Les accords de Munich avaient mis fin à la perplexité des fabricants de mappemondes et des imprimeurs d'atlas. Désormais, on allait pouvoir, comme aux anciens jours de fixité des alliances et des frontières, colorier en rouge, en bleu, en vert, en jaune, des pays dont l'image cesserait d'être en perpétuel devenir. Car, à moins de songer à des cartes à tirettes, il faut, pour qu'un atlas soit digne de passer à l'état de manuel classique, que les dictateurs renoncent à ces annexions plus ou moins spontanées qui modifient, d'un matin à l'autre, une Europe que nous ne reconnaissons plus. Or, voici que de récents « coups de main » ont aggravé la grande pitié des éditeurs.

Il faut y songer. Prochainement, les maisons d'édition qui se spécialisent dans l'impression et la vente des planisphères vont recevoir les commandes annuelles, en vue de la rentrée d'octobre. Que fournira-t-on aux potaches modernes?... Quand j'avais leur âge, il m'en souvient, à l'aide de quelques carrés où s'inscrivaient des repères schématiques, nous arrivions à vous trousser, en

deux fois deux minutes, une carte d'Europe qui ne manquait ni d'un cap, ni d'une presqu'île. Et c'était un jeu pour le plus cancre d'entre nous d'y délimiter des pays que nous connaissons aussi exactement que la tante Eusébie ou le cousin Virgile. Aujourd'hui, hélas!...

Chez Hachette, on ne travaille plus guère qu'à coups de pinceau et de crayon rectificatif. La librairie Armand Colin, qui avait engagé de gros frais pour la confection d'une carte de l'Allemagne augmentée de la région des Sudètes, voit compromis cet effort... prématuré. Le rattachement de Memel au Reich est, paraît-il, pour les cartographes, une fort ennuyeuse affaire; car les cartes d'Allemagne, d'un format invariable, s'arrêtaient aux frontières de la Prusse Orientale, et il a fallu les prolonger vers le Nord en découpant un angle. Chez Forest, où l'on fabrique surtout des mappemondes, la désolation n'est pas moins vive. On ne risque plus que des tirages limités. Le plus drôle est que des conservateurs opiniâtres se refusent à sanctionner, par l'achat d'une mappemonde *up to date*, les annexions des dictateurs : ils veulent une Europe conforme à leur idéologie personnelle, une Europe non-remaniée par le Duce ou par le Führer! Seules, les éditions Taride ne se plaignent pas. C'est que, ne fournissant au public que des cartes séparées, la maison est l'objet, par le fait même des remaniements continuels, de demandes qui se renouvellent sans cesse. D'autre part, la guerre d'Ethiopie, la guerre d'Espagne, le conflit sino-japonais ont multiplié les stratèges en chambre. La race n'est pas morte de ceux qui, pour déplacer des petits drapeaux le long du front de bataille, s'imaginent, à chaque communiqué du G. Q. G. qu'ils seraient fort à même de faire la pige à Badoglio, à Franco ou à Chang Kai Chek.

... En attendant, nous défions n'importe quel honnête homme de tracer les frontières de l'Europe centrale et du Sud-Est. Le dynamisme sévit là comme ailleurs. Où sont nos bons vieux atlas de l'école?...

### Les femmes et la Révolution

Il m'est tombé entre les mains, ce matin même, et par le plus grand des hasards, un exemplaire d'un hebdomadaire féministe qui porte ce titre, d'ailleurs sympathique : *la Française*. Ce qui me plaît moins, c'est de lire, sous ce titre qui devrait être un programme, le nom de la rédactrice en chef, laquelle, pour avoir été ministre et avoir fait la joie des caricaturistes ébaubis de sa trompe nasale, n'en porte pas moins un nom qui n'est ni de Touraine, ni même de Provence.

Or ces féministes de *la Française* se sont avisées, sur le mode hargneux, que, dans les fêtes qui commémorent le cent cinquantième anniversaire de la Révolution, nul sort n'est fait au sexe faible. Et d'énumérer toutes les femmes qui, à les entendre, auraient joué, dans la tragédie de 89, les grands premiers rôles. J'ai vainement cherché dans cette liste Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, Charlotte Corday.

On a déjà souligné cette grossière faute de goût qui consista, pour la III<sup>e</sup> République, à célébrer le bonnet phrygien et les « immortels principes » dans la galerie des Glaces. Versailles eût mérité le décent oubli du silence. Mais le maire de Lyon tenait à placer son topo. Il faut d'ailleurs avouer que, de s'être fait l'historiographe de la Révolution, dans la seconde ville de France, le gros Edouard s'est senti la tripe moins jacobine.

Mais que des femmes manifestent le triste courage de célébrer la mémoire de ces mégères et poissardes qui assistaient, Sanson régnant, aux sinistres hétacombes de la machine à Guillotin, c'est à désespérer de toute délicatesse. Il est vrai que le même hebdomadaire publie, en toute première page, le texte de la Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne. On se

croirait fondé, après cette lecture, à reprendre les discussions scolastiques sur l'âme des femmes.

Et comme le manque de cœur s'accompagne toujours d'un manque d'esprit, une virago de la rédaction croit devoir y aller d'un papier vengeur où elle stigmatise les prétentions nobiliaires de Mussolini et de son gendre. Le chef du Gouvernement italien est accusé — tout simplement — de s'être laissé nommer *duc* (traduction libre de *Duce*)! Après celle-là, on peut tirer l'échelle. Et la dame Tabouis, l'auguste mère des craques, a encore une chance de n'être pas la recordwoman du bonnet d'âne.

## Dom Colomba Marmion intime<sup>(1)</sup>

Il y aurait une curieuse étude à faire sur les témoignages féminins en hagiographie. Tous n'ont pas le même mérite. Mais lorsqu'ils sont directs — simples relations de ce que les yeux ont vu et de ce que les oreilles ont entendu — on ne saurait les remplacer par aucun autre.

Sans la *Relation de Sœur Cécile* sur le fondateur des Frères Prêcheurs, les biographes de saint Dominique, par exemple, ignoreraient ce touchant portrait :

*Taille moyenne, corps mince, visage beau et légèrement coloré, cheveux et barbe légèrement roux, de beaux yeux. De son front et de ses cils, une sorte de splendeur rayonnait, qui attirait la révérence et l'affection de tous. Il restait toujours souriant et joyeux, à moins qu'il ne fut ému de compassion par quelque affection du prochain. Il avait les mains longues et belles; une grande voix, belle et sonore. Il ne fut jamais chauve, et sa couronne de cheveux était complète, parsemée de rares fils blancs.*

Rédigée par sœur Angélique de Bologne, quatre-vingts ans environ après la mort du Bienheureux Père, d'après les récits que la sœur Cécile faisait à la communauté de Sainte-Agnès, cette description n'est pas acceptée sans quelques réserves. Plusieurs passages manquent de relief. Ils ne se dégagent guère du genre conventionnel. Mais la remarque sur le caractère enjoué de saint Dominique et sur sa promptitude à compatir aux souffrances d'autrui est confirmée par Jourdain de Saxe. Quant aux indications relatives à la forme des mains, à la couleur des cheveux, surtout au dessin de la couronne monastique, elles sont bien d'une sœur (religieuse ou tertiaire) attentive à de si humbles détails. L'intérêt qui s'attache à la relation de la vieille moniale dominicaine nous fait regretter ses lacunes. Hélas! nous devons nous contenter de peu : « Il avait les mains longues... Une grande voix sonore... Sa couronne de cheveux était complète, parsemée de rares fils blancs. »

Certes, il serait puéris, sous prétexte de pittoresque, d'attacher trop d'importance à ces renseignements intimes. Pour parler de son Père, Jourdain de Saxe, compagnon et premier successeur de saint Dominique, était mieux placé après tout que la religieuse de Sainte-Agnès. Aussi ne songe-t-on pas à substituer un témoignage à l'autre. On estime simplement que tous les deux, chacun

(1) Ces pages serviront de préface au volume de M<sup>me</sup> Ph. Nyssens-Braun qui paraîtra prochainement sous ce titre et dont nous donnons plus loin un chapitre en primeur.

à son rang, ont leur raison d'être. Ils se complètent en nous montrant la même image sous un jour un peu différent, avec une prédilection pour des traits diversement accusés.

\* \* \*

L'auteur de ce petit livre n'a pas d'autres prétentions. Grâce à Dieu, la Vie de D. Columba Marmion n'est plus à faire. Et, en l'écrivant, D. R. Thibaut s'est acquis un titre de plus à la reconnaissance des admirateurs de l'ancien abbé de Maredsous. Elle a sa place tout indiquée à côté du *Christ, Vie de l'Âme*, du *Christ dans ses mystères* et du *Christ, idéal du Moine*, qu'elle illustre de façon saisissante. Cet ouvrage monumental, dont on ne pourra jamais se passer pour apprendre à connaître la vie intérieure du maître, n'empêche cependant pas d'autres voix de se faire entendre. Nous savions ce que D. Marmion fut pour ses moines. On voudrait le montrer ici tel qu'il apparut au regard d'une enfant.

Cette enfant n'avait guère plus de dix ans, lorsque le « Père Abbé », grand ami de la famille, daigna se pencher sur elle, avec une bienveillance et une délicatesse également touchantes, pour lui révéler le mystère du Père Céleste. Elle grandit en quelque sorte dans son rayonnement. Malgré ses occupations absorbantes, il trouvait le temps de s'intéresser à ses petits progrès, et lui écrivait sur un ton enjoué de véritables lettres de direction, débordantes d'exquise charité. On a souvent comparé l'âme des adolescents à de la cire molle. Les souvenirs s'y impriment sans peine profondément. Mais lorsque l'empreinte est faite, cette cire se durcit comme de l'acier. Les premières impressions seront les dernières à s'effacer. Témoin saint Irénée, dans la célèbre lettre à Florinus :

*Je l'ai vu, lui disait-il, quand j'étais encore enfant, dans l'Asie inférieure, auprès de Polycarpe; tu brillais à la cour impériale et cherchais à le faire bien venir de lui. Je me souviens mieux en effet de ce temps-là que des événements récents. Car ce que j'ai appris en bas âge a grandi avec mon âme et ne fait qu'un avec elle, si bien que je puis dire en quel endroit le bienheureux Polycarpe s'asseyait pour parler, comment il entrait et sortait, quel était le caractère de sa vie, son aspect physique, les entretiens qu'il faisait à la foule, comment il parlait de ses relations avec Jean et les autres disciples qui avaient vu le Seigneur, comment il rappelait leurs paroles et les choses qu'il leur avait entendu raconter touchant le Seigneur, en ce qui regarde ses miracles, aussi bien que son enseignement; comment Polycarpe avait reçu tout cela des témoins oculaires du Verbe de vie, et le rapportait conformément aux Ecritures. Ces choses alors, par la miséricorde que Dieu a faite, je les ai écoutées avec soin, j'en ai conservé la mémoire, non pas sur un papier, mais dans mon cœur.*

C'est dans son cœur aussi que l'auteur des pages qui vont suivre a surtout puisé. Il lui suffisait de faire appel à ses souvenirs du « bas âge » extraordinairement vivants, pour dégager l'un des aspects les plus attachants de la personnalité du grand abbé. Comme par hasard, un portrait inédit de D. Marmion nous est ainsi restitué. La profondeur de son clair regard parfois voilé d'une ombre de mélancolie, la légère courbe de ses lèvres, son réjouissant accent d'outre-Manche, ses bien jolies mains, la bonhomie qui rendait son abord si facile, le charme de son âme qu'il avait le don de faire transparaître sur son large visage : autant d'indications qui rappellent, toute convention cette fois délibérément exclue, la description de sœur Cécile.

On n'attend pas d'une petite fille qu'elle se risque en de subtiles analyses psychologiques ni qu'elle se mette en peine de justifier ses amitiés. Elle va d'instinct à son personnage parce

qu'il est bon et qu'elle le sait par intuition; elle subit sa douce influence sans réticence; elle ne craint pas de le regarder bien en face. Plus tard seulement, revenant sur ses impressions d'enfance, peut-être lui arrivera-t-il de chercher dans la vie du vénéré Père le secret de l'action bienfaisante qu'elle ressentait sans y songer. Même alors, on ne lui demandera pas de la théologie ascétique et mystique en formules, mais simplement quelques notations légèrement précisées sur les gestes et sur les paroles d'où lui est venue tant de lumière. Toute en description spontanée, cette théologie d'un nouveau genre a bien aussi son mérite. Nous lui devons d'assister au travail de la grâce dans l'âme d'un homme pénétré d'amour divin, nous surprenons le secret de sa direction centrée sur les quelques principes dont elle s'inspirerait toujours.

Pour composer une biographie suivie et cohérente, la source des souvenirs personnels n'aurait cependant pas suffi. Evitant à dessein, afin de ne pas altérer sa vision propre, de relire ce qui avait été publié sur D. Columba, l'auteur se devait d'interroger d'autres témoins, de préférence féminins : religieuses, personnes du monde, converties, parentes et amies. Il fut ainsi possible de constater expérimentalement ce que le Père Abbé de Maredsous avait été pour les âmes de son pays d'adoption. Les récits de sa sœur permirent de compléter les allusions qu'il faisait volontiers à ses années de jeunesse, et de connaître les antécédents sans lesquels son étonnante carrière ne s'expliquerait qu'à moitié.

Cela fait, une dernière enquête s'imposait. En recevant par obéissance la naturalisation belge, D. Marmion n'avait perdu ni son accent, ni son originalité. Il avait une façon à lui de vous aborder et de mettre vos plans en déroute, qui devait venir de loin. Pour réaliser ce qu'il avait été avant son entrée à Maredsous, et même pour juger un certain fond déconcertant de son robuste bon sens, il était nécessaire de le replacer dans son milieu natal. Une si heureuse obligation valut à l'auteur et à son frère de visiter l'Irlande. Ce fut une révélation. L'image du Père Abbé était partout. Même piété profonde et directe dans les églises peuplées de pauvres gens, même cordialité légèrement narquoise sur les visages, même esprit de foi dans le détail de la vie ordinaire. Ce qui nous ravissait dans l'inoubliable ami de notre enfance, c'était donc, mais purifié et surnaturalisé, l'esprit de son peuple. Du même coup, tout s'expliquait : l'étendue du sacrifice exigé par sa vocation bénédictine, sa difficulté à se plier au formalisme continental, le décor de ses historiettes, la qualité de son humour, la simplicité un peu rude mais toujours affable de ses rapports, et ce mélange indiscernable chez lui d'esprit intérieur et de profond réalisme.

En somme, par le canal de D. Marmion, le vieux courant de spiritualité celtique, une fois de plus, s'était répandu sur le continent. L'abbé de Maredsous continuait la tradition des anciens moines irlandais, en particulier de saint Columba d'Iona son patron, avec qui son caractère présente une si savoureuse analogie. La grâce n'avait pas détruit sa nature : elle s'en servait, comme d'un instrument de choix, pour faire rayonner partout l'amour du bon Dieu.

Ce petit livre, auquel mon affection fraternelle se réjouit de donner une sorte de *nihil obstat*, peut donc être considéré comme un hommage reconnaissant à l'*Ile des Saints*. Puisse-t-il aider les hommes de notre temps à retrouver en D. Marmion l'apôtre d'Irlande dont les qualités charmantes transformées par l'Esprit d'adoption des enfants de Dieu gagnaient tant d'âmes à Jésus-Christ!

F.-M. BRAUN, O. P.,  
Professeur à l'Université de Fribourg  
(Suisse).

## Le Père Abbé

Face au château d'Ardenne, masse blanche qui s'ensoleille parmi les frondaisons sur l'autre versant de la Lesse, l'ancien pied-à-terre d'où Léopold I<sup>er</sup> prenait parfois le départ pour une chasse au renard, abrite les vacances d'une famille heureuse.

Ce jour d'août 1909 les enfants ont reçu les instructions annonciatrices d'un hôte de choix. Mes grandes sœurs portent des blouses blanches en broderie anglaise avec de hauts cols baleinés, et s'embrouillent à répéter : « Bonjour, Révérendissime Père », quand, dans les pétarades d'une automobile en forme de bahut gothique, débarque le nouvel abbé de Maredsous, que notre père vient d'accueillir à Dinant. « Cette visite est un grand honneur pour la maison », avait-on dit d'un ton péremptoire. Nous traduisions en clair : « Tenez-vous bien. Ce ne sera pas drôle. » La première impression nous rassura. Les salutations furent brèves et vite dominées par une voix joviale, au réjouissant accent d'outre-Manche. « Je suis heureux d'être dans la maison d'un de mes moines. J'arrive de Beuron. J'étais en train de raconter à votre mari que j'ai assisté aux grandes manœuvres de l'armée allemande, les princesses sont descendues de cheval pour baiser notre anneau... » On passait au salon. Mon frère et moi, fermant la marche, nous fîmes un signe d'intelligence : « Il est gentil ».

Il devint notre meilleur ami.

Les Irlandais et les saints ont en général le don de comprendre l'enfance. Au cours de ses nombreux passages à notre foyer, le prélat, heureux d'une détente nécessaire, se pencha sur nos jeux, sur nos lectures, sur nos pensées, avec une bienveillance faite à la fois d'infinie charité et du besoin d'affection que sa sensibilité avait gardé intact.

Une bonne blague d'abord, des rires de collégiens, une histoire, et, tout naturellement, du plan de nos petites préoccupations, il nous élevait — pour un court moment — au niveau qui lui était habituel. Dans une lumière dont nous demeurions ravis, rayonnait l'ineffable reflet de la grandeur du Père Céleste et de l'amour du Saint-Esprit, autour du Christ, notre Frère aîné.

Par-dessus nos têtes blondes, ses yeux agrandis considéraient le mystère, et la candeur de notre âge ne songeait pas à s'émerveiller d'une amitié dont nous ne sûmes le prix que le jour où elle nous fut enlevée.

Dom Columba qui, à côté d'autres et infiniment chères affections, avez répandu sur notre enfance l'admirable optimisme de la sainteté, dans ces pages où je tente de raviver vos traits comme on répand une eau fraîche sur une mosaïque déjà ternie, reconnaissez le geste pieux d'une de celles que vous avez aimées parmi les âmes marquées de votre empreinte. Souriez à son ton, peut-être trop familier, et accordez à ce travail de fidèle affection une suprême bénédiction.

L'idée qu'on se fait trop souvent de la sainteté n'en serait-elle pas aussi éloignée que le ciel, tel que nous pouvons l'espérer, diffère des tristes compositions où les élus, en bon ordre, alternent avec des bataillons angéliques autour d'une divinité terrifiante ?

Le vrai visage de la sainteté, pour ceux qui ont connu Dom Columba, c'est son sourire, c'est surtout son regard. De taille moyenne, avec un embonpoint maladif, « le Père Abbé » s'imposait, même extérieurement, par un type physique très caractérisé. Quelqu'un l'a comparé aux Bourbons. C'est assez juste. Considérez son profil. En dépit des joues et du cou énormes, qui accentuent la ressemblance, les traits sont fins, l'allure est pesante mais racée.

« Toute l'abbaye est gothique, moi seul suis rococo », disait-il de Maredsous. Pourtant, ce cadre lui convient parfaitement. Si nombreux qu'aient été ses déplacements, c'est au cœur de son abbaye qu'il vit le mieux dans notre souvenir. Il suffit d'avoir pénétré une fois dans son appartement abbatial, orienté sur la même façade que la basilique, pour l'y revoir définitivement. Sa cellule blanchie à la chaux est identique à toute autre : un crucifix, un lit couvert d'une mince paillasse, une discipline. Elle communique avec un vaste bureau où pénètrent par deux fenêtres en ogives le bon air des bois et le chant des cloches. Un meuble américain est encombré de correspondance. On y remarque un seul bel objet : une croix en argent ciselé, portant gravée sur son socle de granit la devise aimée *Dominus Est*. De l'autre côté du bureau, l'oratoire privé du Prélat fait pendant à la cellule. C'est là qu'il célèbre sa messe matinale, là qu'il se recueille...

\* \* \*

Sa croix pectorale, offerte par les moniales de Maredret, est aussi de modèle celtique, à bras larges et courts reliés par un cercle, avec au centre une colombe sur fond d'émail. Son anneau, serti d'une émeraude, lui fixe au doigt un reflet de l'île bien-aimée. Plus tard, Violet, sa chère petite infirme de Londres, lui en offrira un second, une améthyste enchâssée dans un entrelacs de violettes et de trèfles d'Irlande.

Quelqu'un sollicita l'entrée dans cet appartement, qui n'y fut pas admis. En 1917 Guillaume II se faisait annoncer à Maredsous. Le Père Abbé, que l'horrible désordre de l'invasion allemande avait si profondément désespéré, et qui avait au début de la guerre conduit ses novices en Angleterre, était, après une grave maladie, rentré dans son monastère depuis le mois de mai 1916. Il n'accorda pas au Kaiser l'honneur de la moindre attention.

Quand l'empereur arriva à Maredsous avec son escorte cliquante, il eut l'étonnement naïf de constater que rien n'avait été préparé en vue de sa visite. Après l'avoir fait attendre sur un banc du hall d'entrée, le Frère portier vint lui dire que le Révérendissime Père Abbé était absent. En effet, pendant ce temps, Dom Columba, qu'on était allé avertir en hâte, confessait les bénédictines de Maredret. Sa pénitente, soudain repoussée du confessionnal, faisait place à Madame l'Abbesse : « Savez-vous qui est chez vous ? Leur empereur ! Et, dans quelques instants il sera ici. » Elle venait de répondre à une estafette : « Votre empereur ? Mais je ne le connais pas. Vous devez vous tromper. Il ne viendra certainement pas ici. » Dans la cour de Sainte-Scholastique pénétraient déjà les automobiles impériales. Dom Columba se heurta presque à Wilhelm II qui ne remarqua pas la croix d'or vivement dissimulée sous le scapulaire et se borna à lui indiquer la porte d'entrée. Après quoi il demeura sur le qui-vive, dans un petit bureau, prêt à intervenir le cas échéant.

\* \* \*

Quel contraste avec la visite triomphale de Mgr Mercier ! Toute la population des environs remplissait l'église de Maredsous ce 15 août 1917, où le grand Cardinal célébra lui-même l'office pontifical. Et quels instants inoubliables quand l'orgue suspendit les accords de la sortie sur un geste de l'archevêque, qui, mitre en tête, crosse en main, s'était arrêté au sommet des marches du chœur pour haranguer l'assistance frémissante. « Prenez patience, j'ai demandé à l'autel au Seigneur quand sonnerait l'heure de la délivrance. Il m'a semblé entendre sa réponse : encore un peu de temps. » A sa droite, le Père Abbé exultait.

D'autres joies encore lui était réservées. C'est, en la Saint-Columba, 9 juin 1920, la visite de la reine Elisabeth, qui revient

à Maredsous tout exprès pour le voir et lui offrir un calice ciselé de trèfles et de roses (1). Dom Columba fait les honneurs de son abbaye à la Souveraine que tout intéresse. Il l'escorte à travers les cloîtres vers la salle du chapitre, la bibliothèque, le réfectoire, les jardins. Il la reçoit longuement dans son bureau, et la prie d'agréer, en souvenir de leur entretien, la belle croix d'Iona.

Et comme fit, tant de siècles avant lui, son Saint Patron, Dom Columba retourne vers l'Irlande, dont il avait fait le sacrifice au Seigneur. Il y jette la semence d'une nouvelle floraison monastique. La plante a pris par la racine. Après une pousse peut-être trop hâtive, elle manifeste aujourd'hui sa vigueur en un nouveau jet plein de promesse. Dans les verdure de Glenstall, au cœur des *holy wells*, sont déjà posées les imposantes assises d'une abbaye nouvelle qui s'érige sous le symbolique patronage des Saints Joseph et Columba.

\* \* \*

Ce fut enfin pour le Père Abbé une indicible consolation de voir les livres qui publient sa doctrine devenir la nourriture de tant d'âmes. Rien ne se trouva jamais plus éloigné de ses préoccupations que la pensée d'un travail littéraire. Ses instructions, mûries au pied de l'autel, tenaient de l'improvisation, un accent inspiré au magnétisme insaisissable. De son œuvre il nous reste la charpente. Grâce soient rendues à ceux qui en ont ajusté les pièces essentielles! Tel que l'édifice est encore le plus beau monument de la spiritualité contemporaine. « Le Christ vie de l'âme », « Le Christ dans ses Mystères », « Le Christ idéal du Moine » perpétuent une doctrine dont l'influence, aujourd'hui universelle, a profondément contribué à l'expansion du royaume de Dieu. Comparé à cet ensemble, le meilleur traité d'apologétique a tout juste le mérite qu'on accorde, en regard du chef-d'œuvre, à un bon manuel technique.

On peut même aller jusqu'à soutenir que « Le Christ vie de l'âme » l'emporte en valeur démonstrative sur n'importe quel ouvrage théologique. Mûri au soleil de la grâce, ne suffirait-il pas, par cette seule évidence, à prouver l'existence de Dieu? Aussi bien, jadis, les grappes merveilleuses rapportées de Chanaan attestèrent au peuple hébreu la réalité d'une Terre Promise. A ceux qui l'en félicitaient, Dom Columba répondait : « Dans ces conférences il n'y a rien de moi. »

Il est dit aussi dans l'Évangile de Saint Jean (7-14-31) : « Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura au sujet de ma doctrine si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véridique et il n'y a pas d'injustice en lui. »

\* \* \*

Dom Columba a brûlé sa vie au service de Dieu. La vieillesse l'atteint de bonne heure, dès les environs de la soixantaine. Les beaux ressorts de son optimisme se fatiguent. Le cœur est touché. Il souffre d'invincibles somnolences. Ses cinq dernières années sont un calvaire, mais il tient bon jusqu'au bout.

Le 24 janvier 1923 ses chères filles du Carmel de Louvain reçoivent sa dernière visite. Il n'avait pu se résoudre à aban-

donner leur direction : « Vous pouvez avoir dix mille pédagogues, vous n'aurez jamais qu'un seul Père, et je le suis dans le Christ. »

Le lendemain il s'alite à Maredsous, où règne une mauvaise grippe. Son organisme usé ne résiste pas à l'infection qui évolue bientôt en broncho-pneumonie, compliquée d'urémie.

Affaissé mais lucide, dans la succession des fièvres et des prostrations d'une agonie de trois jours — long regard sur Jésus crucifié — le Père Abbé attend, avec résignation d'abord, puis avec une joie grandissante, l'heure d'être introduit dans la patrie bienheureuse. Entouré de sa famille spirituelle, il expire doucement dans la soirée du 30 janvier 1923.

*Dominus est! Deo gratias!*

Sa dépouille attend la résurrection des justes dans la paix du cimetière monacal. Au bas de la pierre qui scelle son caveau, les novices du Glenstall ont déposé quelques trèfles d'Irlande. Le shamrock se mêle à la poussière de son tombeau.

PH. NYSENS-BRAUN.

## L'angoisse, princesse du monde intérieur

Nullle époque autant que la nôtre n'a connu *l'angoisse*, nulle n'a autant besoin de *l'imagination*. Dans toute notre littérature contemporaine les héros sont des âmes inquiètes, bien plus : angoissées. Que ce soient les maîtres de la veille, un Gide, un Proust, les auteurs dont le talent est en plein épanouissement aujourd'hui, un Mauriac, un Bernanos, un Green, un Malraux, un Malègue ou un Daniel-Rops : leurs personnages à tous sont dévorés par une même flamme intérieure. Ce qui les consume, c'est la tragique conscience de notre instabilité et, par suite, l'incertitude au sujet de notre destinée; et qu'est-ce, cette conscience, sinon l'aspect intellectuel de l'angoisse primitive, de *l'Urangst* propre à notre espèce?

En politique, non moins, la recherche malade des sensations fortes, des bouleversements inouïs, s'explique par le besoin de rompre le cercle vicieux où nous enferme la société actuelle et de trouver dans un ordre nouveau la stabilité qui nous tromperait sur le caractère fugace de tout ce qui touche à l'homme. Et l'imagination, la « folle du logis » pour nos ancêtres plus pondérés, est aujourd'hui le meilleur, sinon l'unique dérivatif pour nos misères. Que ce soit un film, un roman ou une théorie politique, ils servent aux mortels à se transporter dans un monde meilleur, d'où est absente l'angoisse. La peur, vous pourrez l'y trouver — ne serait-ce que dans les histoires policières — une peur simpliste, dont rien ne reste quand elle a disparu, une sorte d'antidote destiné à faire ressortir la joie insouciant et totale du dénouement, du *happy end*. Mais les problèmes véritables, ceux qui ne comportent aucune solution où le reste de doute et d'incertitude serait réduit à zéro, on les esquivé.

Regardez le bolchevisme. Au bout de sa route sanglante parsemée de révolutions et de luttes des classes, il fait miroiter l'utopie d'une société sans classes, où le bonheur serait parfait dans l'absence de tout conflit entre les hommes parfaitement égaux. C'est donc par l'effort d'une nébuleuse imagination que

(1) Le Calice de la Reine, offert par S. M. la reine Elisabeth à l'abbaye de Maredsous à la suite des offices de la Semaine Sainte auxquels elle assista en 1920 avec le prince Léopold, porte, gravée sur la coupe, l'inscription *Aquae vinarie mixtura crescit Reginae superna naturae*, allusion à la promesse faite par le Rév. P. Abbé de prier pour la Reine au moment de mélanger l'eau au vin à l'offertoire de la messe. Sous le pied, la dédicace : *Elisabeth regina Belgarum Columba abbati de Maredsous. A. D. MCMXX. d. d.*

l'on tente d'élaborer l'idéal d'un avenir euphoriquement béat; ayant ce but purement terrestre devant soi, le prolétaire acceptera les servitudes de l'actuelle dictature soviétique. L'imagination remplit donc ici la double fonction de faire oublier les maux présents et de créer des lendemains fictifs où il n'y aura plus de place que pour la félicité universelle. On pourrait émettre des considérations analogues sur l'eschatologie naziste. Puisque notre *temps de colère* nous fait rencontrer partout dans la vie individuelle et collective cette *soif de l'évasion*, due à une sourde et nette conscience de quelque élément tragique dans la *condition humaine* — oh ! les singulières correspondances entre ces poncifs devenus banaux du jargon littéraire de nos jours, et que nous mettons ici en italiques ! — il était hautement souhaitable que la science essayât de découvrir, avec la méthode rigoureuse qui lui est propre, les fondements psychologiques de cette attitude, exacts et déterminables empiriquement. Est-ce une maladie de notre époque, ou n'est-ce point un phénomène permanent dû à notre nature, à notre constitution psycho-physiologique ? C'est à cette recherche que s'est livré récemment, dans deux remarquables ouvrages, M. René Lacroze (1).

Penseur qui procède de la grande tradition française, il a commencé par une investigation inductive et désintéressée sur la structure de l'émotion et sur les formes inférieures de l'affectivité. L'examen des conditions physiologiques de l'émotion est suivi par l'étude de ses formes dégradées dans les maladies mentales et les phobies, par l'examen des formes primitives de cet état mental auprès des « sauvages » comme auprès des civilisés. En se plaçant sur le plan de la psychologie fonctionnelle, M. Lacroze aboutit ainsi à des vues de plus en plus approfondies sur les lois, voire sur la loi fondamentale de notre vie affective.

La méthode positiviste avait accoutumé les savants à une conception purement structurale des phénomènes de la nature. Cette attitude, qui correspond aux théories mécanistes et déterministes, devait mener, si on la poussait à l'extrême, à un atomisme anarchique et à la négation de toutes les valeurs. Certains esprits dévoyés n'ont pas hésité devant les conséquences funestes de pareilles aberrations, tel ce malheureux Theodor Lessing qui périt assassiné par un fanatique nazi, et qui avait soutenu une conception du monde délibérément nihiliste : l'histoire n'était pour ce pauvre hyperintellectuel qu'une *Sinngebung des Sinnlosen*, puisqu'en réalité les événements n'ont aucun sens intrinsèque.

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle une réaction commençait pourtant de se dessiner. La pensée se libéra avec une force irrésistible des entraves imposées par le matérialisme. Au nom de l'expérience qu'avaient invoquée les déterministes, on démolit leurs audacieuses hypothèses; on avait assez *décrit*, on se remettait à *expliquer*, sans répugner aux interprétations qui dépassaient les faits perceptibles par les sens. Et ces explications, loin d'accorder aux phénomènes une signification qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, nous semblent aujourd'hui seules capables de nous rendre plus intelligible le monde extérieur.

La philosophie de Bergson, le magnifique renouveau du finalisme et du vitalisme biologiques ont trouvé leur corrélatif en psychologie, où la méthode fonctionnelle, si heureusement définie par le Genevois Claparède, a complété la méthode structurale. Les ouvrages de M. Lacroze prouvent combien ce procédé de recherche peut être fructueux. Il ne marque aucun retour au vieux nominalisme des « facultés de l'âme », ni aucune naïve croyance à un finalisme externe; au contraire, il présuppose que chaque fait psychique, chaque comportement a sa loi *en lui-même*,

déoulant de l'organisation de notre moi; que ce fait exerce une fonction. Cette fonction, évidemment, ne crée pas l'organe, mais seule elle permet de l'expliquer. Les manifestations de notre vie intellectuelle, affective et active ne sont donc pas gratuites ainsi que l'affirme encore M. André Gide dans sa détestable apologie de l'acte gratuit — et ne constituent point les corollaires automatiques de processus physiologiques.

\* \* \*

Suivons M. Lacroze dans sa brillante analyse des émotions, ou plutôt de l'émotion, car « en dépit des circonstances qui la font paraître diverse, elle est une en son essence ». L'auteur démontre le caractère simpliste et faux de la fameuse « théorie périphérique » de James-Lange (je pleure, *donc* je suis triste; j'ai peur *parce que* je fuis; j'ai honte *parce que* je rougis). Elargissant le débat, le philosophe établit que pour l'émotion « aucune de ses composantes (sensations, réactions, éléments traumatiques, données représentatives et sociales) n'explique sa nature affective; pour rendre compte de celle-ci, il faut remonter jusqu'à une angoisse spécifique qu'aucune expérience ne justifie et dans laquelle on doit voir, par la suite, un *a priori* de la conscience humaine ».

L'émotion constitue un fait psychique fort complexe où entrent, à côté des éléments affectifs purs, des composantes intellectuelles (des représentations) et actives (des gestes, des attitudes, toute une mimique), des conventions sociales. Cela est encore plus marqué pour les sentiments, à la fois si riches et conceptualisés, dont est capable l'homme arrivé à un haut degré de civilisation. En effet, l'évolution mentale est gouvernée par une loi de substitution; le fond affectif premier est recouvert par une sorte de superstructure intellectuelle, rationnelle. Les émotions, les sentiments nuancés à l'infini, à la narration desquels se complaisent les littérateurs, ne sont que des *ersatz* de l'angoisse première.

Pour mieux connaître la nature de celle-ci, le psychologue doit donc procéder à une analyse régressive. C'est pourquoi M. Lacroze a consacré la deuxième partie de *L'Angoisse et l'Emotion* « à l'étude des principes qui régissent l'organisation des formes inférieures de l'affectivité ». Certes, l'émotivité du non-civilisé, de l'enfant et du malade, mental est plus proche que la nôtre de l'*Urangst*, mais elle connaît déjà le processus de condensation; l'inquiétude indéterminée se projette sur des objets arbitrairement choisis et engendre des systèmes émotionnels concrets : tabous, phobies, peurs enfantines. D'ailleurs plusieurs états affectifs normaux (peur de l'obscurité et de la solitude, vertige, ennui) ont une origine analogue; ce sont autant de « réactions de fuite devant soi-même ». Partout, nous discernons à la base des émotions ce substratum irréductible, l'angoisse. Un *a priori* pareil « ne pouvait être expliqué sans sortir des limites de la psychologie d'observation. La source de cette angoisse humaine, dont tout sentiment exprime la présence latente, doit être cherchée dans les conditions les plus générales de la vie et de l'existence individuelle ».

Ainsi, le psychologue, en M. Lacroze, doit nécessairement se faire métaphysicien, ce qui arrive dans la dernière partie de son capital travail. L'auteur s'efforce d'y résoudre dans un cadre universel le problème particulier auquel s'étaient étendues ses investigations. L'être qui vit et qui pense ne tend point, comme le prétendent les doctrinaires du progrès, à évoluer, à modifier sans cesse son mode d'existence. La biologie même nous montre que toutes nos aspirations se ramènent à une seule, qui vise à rétablir un état d'équilibre rompu, la « tendance à l'invariance » (Rignano). L'homme perçoit cependant, ou sent confusément, la contradiction essentielle à laquelle il se heurte, l'opposition inévitable entre la volonté de durée illimitée et la nécessité de

(1) RENÉ LACROZE, *L'Angoisse et l'Emotion*, Paris, Boivin, S. A., 292 pages, 50 fr. franc.; IDEM, *La Fonction de l'Imagination*, Paris, Boivin, S. A., 160 pages, 25 fr. franc.

# LE COKE DE TERTRE

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE - 100 % BELGE

recommandé aux  
**COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES**

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou écrivez à :  
COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.  
48, rue de Namur, Bruxelles



Tailleur - 1<sup>er</sup> Ordre

## DUPAIX

Téléphone 17 35.79

13, RUE ROYALE  
BRUXELLES



**MONTRES**  
en tous genres

Vente exclusive en gros  
Marques **COD-REGI**  
et qualité courante  
Réveils **SWIZA**  
Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

**J. LATRUFFE** 162, rue de Laeken  
18, rue des Commerçants  
Téléphone : 17.15.02  
BRUXELLES



## GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE  
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

# Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets  
BRUXELLES



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité  
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix  
RÉPUTATION GARANTIE  
**PRIX LES PLUS BAS**

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

- |   |  |
|---|--|
| <b>Bruxelles :</b><br>103, boul. Ad. Max.<br>161, chauss. de Waterloo.<br>141, rue Haute<br>51, rue de Flandre.<br>15, chaussée de Louvain. | <b>Liège :</b> 36, rue du Pont d'Ile.<br><b>Louvain :</b> 39, rue de Diest.<br><b>Luxembourg :</b> 4, Marché-aux-Herb.<br><b>Malines :</b> 12, Bruul.<br><b>Menin :</b> 272, rue de Lille.<br><b>Mons :</b> 28, Grand'Rue.<br><b>Mouscron :</b> 9, Petite Rue.<br><b>Nivelles :</b> 4, rue de Namur.<br><b>Péruwelz :</b> 40, Grand'Place.<br><b>Renaix :</b> 47, rue des Jardins.<br><b>Saint-Ghislain :</b> 26, Grand'Rue.<br><b>St-Nicolas :</b> 73, rue de l'Ancre.<br><b>Saint-Trond :</b> 30, rue de Liège.<br><b>Tirlemont :</b> 62, rue de Louvain.<br><b>Turnhout :</b> 18, Grand'Place.<br><b>Verviers :</b> 126, rue Spintay.<br><b>Wavre :</b> 52, rue du Pont.<br><b>Ypres :</b> 4, rue du Temple.<br><b>Athus :</b> 57, Grand'Rue. |
| <b>Anvers :</b><br>80, rue Carnot.<br>77, Meir.<br>69, rue Nationale.<br>56, rue Basse.   | <b>Arion :</b> 29, Grand'Rue.<br><b>Bruges :</b> 34, r. Sud du Sablon.<br><b>Courtrai :</b> 21, Grand'Place.<br><b>Eecloo :</b> 101, Marché.<br><b>Gand :</b> 16, r. des Champs.<br><b>Hasselt :</b> 14, rue Neuve.<br><b>Huy :</b> 15, rue Neuve.<br><b>Knoeke :</b> place Van Bunnan.  |

# VOLETS

## J. Van Huyneghem & Fils

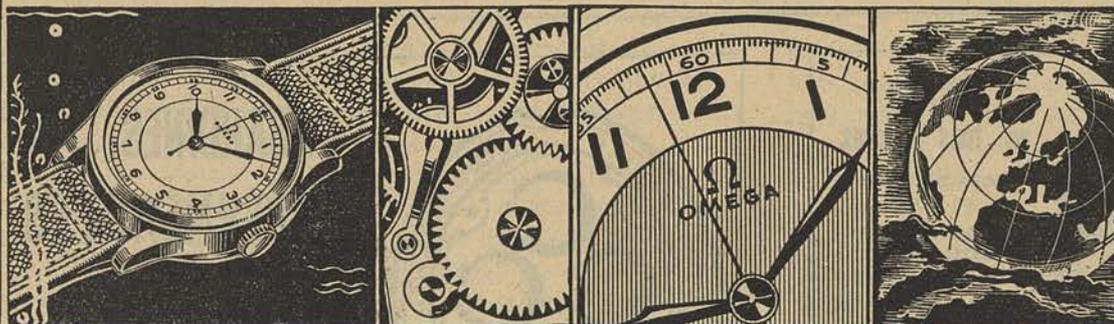
fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.  
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

## OMEGA "Naïad" La nouvelle montre étanche



Boîtier inoxydable en acier  
Staybrite. Verre pratique-  
ment incassable

Mouvement de  
précision Omega

Grande aiguille des se-  
condes - pour médecins,  
ingénieurs et sportsmen

Distribuée dans le monde  
entier, la montre Omega  
peut être réparée partout  
avec un minimum de frais.

à l'eau et à la pous-  
sière - contrôlée sous  
2 atmosphères de  
pression avant de  
quitter l'Usine.

avec bracelet cuir Fr. 725. —

# OMEGA

Record mondial de précision

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER

c'est

## Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ

qui vous indiquera

## COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

perpétuel changement qu'implique l'existence. De cette tragique opposition est née l'angoisse. Elle est beaucoup moins cette peur vulgaire et plutôt intellectuelle de la mort — peur qui vient sur le tard — qu'une crainte de la dissolution du *moi psychique*.

L'angoisse apparaît de la sorte comme une des manifestations de « la faim de l'Éternel ». M. Lacroze parvient ainsi, par sa propre voie et dans une parfaite indépendance de pensée, à des conceptions semblables aux philosophies existentielles dont un Soren Kierkegaard, un Jaspers, un Martin Heidegger se sont faits les hérauts en Scandinavie et en Allemagne. Cela ne saurait qu'ajouter du poids aux résultats de ses recherches; nous laissons aux mesquins critiques de métier le soin de reprocher au philosophe français sa partielle négligence de certains systèmes allemands ou slaves, où il aurait puisé de nouveaux arguments pour ses thèses. Et nous ne ferons pas non plus de reproche à l'homme de science de ne pas avoir poussé plus loin encore son examen lucide et irréfutable; les apologistes du christianisme mettront à contribution les riches matériaux fournis par M. Lacroze et ils en retireront grandement profit.

\* \* \*

Ils consulteront avec une égale reconnaissance le second ouvrage de l'éminent psychologue, sur la fonction de l'imagination. Loin d'être une opération gratuite, l'imagination pose un « acte significatif d'imaginer ». Elle nous assure des refuges où nous retrouvons le bien-être et la paix intérieurs. Déjà les tabous et les phobies postulaient une activité de l'esprit créatrice de fictions, où les mythes et les fantaisies équivalent aux actes réels. Un autre état psychique dont l'imagination demeure inséparable, c'est la joie; or, la joie, elle aussi, procède de l'angoisse comme élément affectif initial, elle aussi résulte d'un acte fictif. Dans le jeu, qui implique essentiellement des réactions joyeuses, toutes les activités ne sont faites que de mouvements imaginaires. La fantaisie, si débordante et déréglée parfois dans ses manifestations, remplit pourtant une fonction vitale. Par l'expression fictive des tendances et des désirs, elle libère l'homme du péril spirituel qui le menacerait, s'il ne voyait d'autre issue à ses aspirations. Comme les religions inférieures, comme l'art, comme la magie, l'imagination marque une fuite du sujet devant son angoisse.

Cette *Urangst* initiale qui pénètre tout le psychisme enferme l'homme en lui-même et, dans ses formes morbides, le mène à l'autisme; elle rend la créature incapable d'agir, de lutter, d'organiser sa vie. La peuplade la plus primitive que les ethnologues aient découverte, les Quarrés d'Afrique centrale, ne vivent-ils pas dans une inquiétude perpétuelle et générale, n'ont-ils pas peur de tous et de tout? Or, l'effort civilisateur de l'humanité n'est que la tentative de s'adapter au *struggle for existence*. Il faut vaincre, maîtriser, écarter pour cela l'angoisse fondamentale; elle cède du terrain à mesure que s'édifient les systèmes de défense individuelle et sociale, à mesure que les mortels prennent possession du monde où Dieu les a placés. « L'évolution affective consiste à intégrer l'élément subjectif, c'est-à-dire l'angoisse, dans la conduite. » Mais ces systèmes, ces « formes mentales » — habitudes, mœurs, institutions, méthodes, concepts — n'ont rien de permanent. « L'évolution exige qu'elles soient dissoutes » de temps en temps, pour que l'on puisse mieux rebâtir ensuite. « Le progrès individuel et social ne se fait pas par une transformation lente des us et des coutumes, il demande des révolutions radicales. C'est pourquoi l'angoisse n'est pas, dans notre vie, une inquiétude continuellement présente à nos cœurs; elle est la douleur soudaine, qui émeut l'être jusqu'au fond de lui-même, toutes les fois que pour vivre, il doit renier ce qu'il a aimé. » L'imagination nous élève vers les

régions où le sacrifice et les adieux aux habitudes qui sont une seconde nature perdent cette horreur qui leur inhère dans les zones basses que tyrannisent la crainte et l'effroi.

Nous sommes aujourd'hui à une de ces périodes terribles et fécondes, destructrices et génératrices, pendant lesquelles notre espèce voit s'effondrer les vieilles demeures et tâche de bâtir des édifices nouveaux. C'est probablement pour cela que l'angoisse surgit des ruines et envahit les âmes de nos contemporains. Elle a toujours existé, elle est inséparable de la nature humaine, mais elle est enfermée dans les cachots de l'inconscient aux temps de la stabilité bourgeoise et chez les êtres privilégiés doués de leur plein équilibre intérieur. Elle reparait de manière troublante lors des graves séismes moraux qui font s'écrouler les constructions érigées sur du sable. Seules résistent alors à la rongante angoisse, princesse du monde intérieur, les collectivités et les individus qui ont creusé leurs fondations dans un roc inébranlable, dans cette Pierre sur laquelle Dieu a édifié son Eglise.

O. FORST DE BATTAGLIA.

## DANTE, POÈTE

*Je sais ce que je vaud et crois ce qu'on m'en dit,*

écrivait notre vieux Corneille (1); et le fond vaut la forme : ces douze monosyllabes.

Dante était de pareil avis; ces deux grands génies, de même race et de même envergure, se rencontraient entre eux.

Le Florentin a manifesté son sentiment à cet égard dans la *Comédie*; et cette fois les commentateurs n'ont pas eu, pour le comprendre, à se livrer à de grands efforts d'exégèse : c'est évident!

Dans le limbe, Dante aperçoit une lumière, et il devine que le lieu qu'elle éclaire est habité par des gens illustres : ce que Virgile lui confirme immédiatement. Aussitôt une voix retentit, qui célèbre le retour du poète de l'*Enéide*, parti, depuis le matin même, pour une destination inconnue de ses glorieux compagnons : « Honorez le poète sublime! Son ombre revient, qui s'en était allée (2)! »

Du vers 72 au vers 100 du chant IV de l'*Enfer*, les mots qui expriment l'idée d'honneur sont répétés sept fois : « *Onrevol..., onori..., onranza..., onrala..., onorate..., onoranza*(3). » Nous nous tenons pour avertis.

Quatre grandes ombres s'avancent au-devant du transfuge et de son nouveau disciple : Homère, Horace, Ovide et Lucain.

Virgile, plein de modestie, retourne à ses collègues de gloire le compliment reçu : « Parce qu'à chacun d'eux convient comme à moi le titre qu'a proclamé la voix d'un seul, ils me font honneur, et en cela ils font bien. »

Le titre est celui de « poète sublime ». La postérité l'a donné à Dante; mais il avait trouvé tout naturel de commencer par se l'accorder lui-même, sous la protection d'Homère, de Virgile et des trois autres : « Ainsi, je vis se réunir la belle école de ce seigneur [Homère], dont le chant sublime s'élève comme l'aigle au-dessus de tous les autres. Après qu'ils eurent ensemble échangé quelques paroles [Virgile présentait le nouveau venu], ils se

(1) Excuse à Artiste.

(2) Enfer, IV, 67-81.

(3) 72, 73, 74, 76, 80, 93, 100.

tournerent vers moi avec un geste de salut, ce dont mon maître sourit : et ils me firent encore beaucoup plus d'honneur, car ils m'accueillirent dans leur compagnie, en sorte que je fus sixième en cette noble assemblée (1) ».

Sur la première corniche du purgatoire, où se purifient les orgueilleux, Dante rencontre le miniaturiste Oderisi da Gubbio qui lui donne une leçon d'humilité dont il avait bien besoin en se livrant à des réflexions philosophiques sur la vanité de la gloire humaine : elle « n'est qu'un souffle de vent, qui vient tantôt d'ici, tantôt de là, et qui change de nom en changeant de côté. » Mais Oderisi se mêle aussi de faire, à l'appui de sa théorie, des personnalités : « Cimabue avait cru triompher dans la peinture, et maintenant c'est Giotto qui a la faveur, en sorte que la renommée du premier est obscurcie. De même un Guido [Guido Cavalcanti] a enlevé à l'autre [Guido Guinizelli] la gloire littéraire; et peut-être celui-là est-il déjà né qui tous deux les chassera du nid (2) ».

L'identification de ce dénicheur illustre paraît certaine, en dépit des ordinaires divergences. Iacopo della Lana a mille fois raison : il s'agit sans aucun doute de Dante lui-même.

Non seulement Dante était orgueilleux, ce qui s'explique très humainement par la haute conscience qu'il avait de sa valeur, mais il l'a avoué dans les termes les plus formels.

Sur la corniche de l'envie, la seconde du purgatoire, la Sienne Sapia, les paupières cousues, interroge le voyageur : « Qui es-tu, toi qui vas ainsi t'informant de nos conditions, qui as les yeux ouverts, à ce que je crois, et qui respirez en parlant ? » Dante lui répond : « Les yeux me seront aussi fermés ici, mais pour peu de temps, car je n'ai guère péché par des regards d'envie. Bien plus grande est la crainte dont mon âme est saisie pour le supplice d'en-dessous, car déjà m'accable le poids que l'on y porte (3) ».

Qui donc aurait-il envié le poète hautain, fier de sa science et de son génie, dont les contemporains comme G. Villani (4) et Boccace (5) avaient déjà noté les allures dédaigneuses, et qui ne craignait pas, en montant au paradis, de rebuter ses lecteurs et de proclamer lui-même la nouveauté de son entreprise (6) ?

Sans doute, Dante a-t-il écrit la *Comédie* pour remplir la mission, que très sincèrement il croyait avoir reçue du ciel, de remettre l'humanité dans le droit chemin, par l'histoire de son propre salut, mais il poursuivait encore un autre but, celui-là beaucoup moins désintéressé, et que d'ailleurs il ne nous a pas caché : la gloire..., la gloire, jugement de la postérité, qui devait le venger un jour du jugement des Florentins et de leurs injustes condamnations.

Il n'y a pas de sentiment qui soit plus fréquemment exprimé dans la *Divine Comédie*, et sous des formes plus diverses, que l'admiration de Dante pour les hommes illustres et le désir de prendre rang parmi eux (7).

Surtout ne soyons pas dupes des propos désabusés que le poète prête à Oderisi da Gubbio sur la vanité de la gloire humaine : de l'empyrée, des Gémeaux, ou même du purgatoire, elle peut paraître évidemment méprisable; le point de vue de la terre est tout différent...

Le désir de la gloire est demeuré très vif chez les damnés eux-mêmes (8), et, à plusieurs reprises, Dante y fait appel pour obtenir les renseignements qu'il désire. Sa tentative échoue

complètement près de Bocca degli Abati : « Il peut être précieux, lui dit-il, si tu désires la renommée, que je place ton nom parmi les autres que j'ai notés. » L'autre réplique, dans un violent mouvement de colère : « C'est le contraire que je veux ! Va-t'en d'ici, et ne me tourmente pas davantage : car tu connais vraiment mal l'art de flatter dans ce bas lieu (1) » Bocca est un traître; et les traîtres de Dante veillent, à leur façon sur leur renommée : ils préfèrent l'oubli au rappel de leurs crimes!

Il est encore plus curieux de constater que c'est au sentiment de la gloire que Virgile a recours pour décider le géant Antée à les descendre, lui et son compagnon, sur les glaces du Cocyte, dans le neuvième cercle infernal; et Antée, touché au point vif, s'empresse d'obéir (2)...

Et lorsqu'il s'agit pour le voyageur, descendu jusqu'au fond de la bolge des hypocrites, puisqu'au-dessus d'elle tous les ponts sont brisés, de remonter sur la digue, la gymnastique à laquelle il faut se livrer est tellement fatigante que Dante, hors d'haleine, est obligé de s'asseoir. Virgile, impitoyable, lui ordonne de repartir aussitôt : « Il faut maintenant que par de tels exercices tu t'aguerrisses, car ce n'est pas en restant dans de la plume ou sous des couvertures que l'on acquière la renommée, sans laquelle la vie de l'homme laisse sur la terre une trace pareille à celle de la fumée dans l'air ou de l'écume dans l'eau (3) ».

Dante a gagné l'étonnante gageure, non seulement pour lui-même, — et quelle gloire ! — mais pour les plus minces bandits ou pour les plus obscurs principicules, auxquels il a daigné faire l'honneur, qui nous semble parfois bien immérité, de les loger dans quelque tercet de la *Divine Comédie*...

Sans trop attendre que la postérité s'en mêle, il avait laissé entendre clairement qu'il était un homme de génie, un nouvel Homère, un second Virgile : et la postérité lui a simplement répondu qu'il avait bien raison...

Savant ou astronome, philosophe ou théologien, moraliste ou visionnaire, homme politique ou théoricien, inventeur de symboles, voire bâtisseur de chimères, à tous ces titres et à quelques autres encore, il est possible que Dante ait été grand, mais il est certain qu'il ne l'a été qu'en fonction d'un autre titre : « *l'altissimo poeta*, le poète sublime », le titre qu'il décernait à Virgile et que la postérité lui a retourné.

Là-dessus ont, une fois de plus, surgi de grands débats; et une récente école a décrété que la *Divine Comédie* n'était au fond qu'un admirable recueil de poésies lyriques, serties dans une sorte de roman théologique, qui ne présentait plus, par lui-même, aucune espèce d'intérêt : ni la puissante et harmonieuse architecture du poème, ni sa signification cachée, ni la grandeur du but poursuivi par Dante, ni l'enseignement qu'il a voulu apporter au monde, rien de tout cela n'aurait, paraît-il, la moindre valeur. Vieilleseries médiévales qu'il faut pardonner au poète de la *Comédie*, parce qu'enfin ce n'est pas de sa faute s'il a vécu au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, mais vieilleseries tout de même, défroques archaïques que le monde moderne rejetterait avec dédain (4)...

\* \* \*

On a fait des efforts louables et répétés pour essayer d'enclorre dans une formule le génie poétique de Dante : ils sont demeurés vains; l'insuccès de ces courageuses tentatives n'étonnera personne; mais il n'est pas interdit d'en tirer une leçon d'humilité, et de s'essayer seulement à remplacer ces essais hardis de syn-

(1) *Enfer*, IV, 82-105.

(2) *Purgatoire*, XI, 73-119.

(3) *Purgatoire*, XIII, 130-138.

(4) *Cronica*, IX, cxxxvi.

(5) *Vita di Dante*, XXV.

(6) *Paradis*, II, 1-7.

(7) Cf. *Enfer*, VI, 88-89; XIII, 76-78; XV, 119-120; XVI, 82-85...

(8) Cf. *Enfer*, XIII, 52-54, où c'est Virgile qui parle; XXVII, 55-57, où le damné ne répond que parce qu'il s'imagine que Dante est un mort.

(1) *Enfer*, XXXII, 76-96.

(2) *Enfer*, XXXI, 115-145.

(3) *Enfer*, XXIV, 46-51.

(4) Cf. BENEDETTO CROCE, *La poesia di Dante*, Bari, 1921.

thèse par une modeste analyse, qui demeurera toujours plus ou moins incomplète : c'est une entreprise désespérée que de vouloir mettre un aigle en cage pour mesurer son envergure.

L'un des traits qui frappent le plus le lecteur de la *Divine Comédie* est l'extrême concision des descriptions et des scènes; les épisodes les plus fameux n'occupent guère que la moitié d'un chant, exceptionnellement un chant entier; beaucoup se déroulent en quelques vers. Pas un mot n'est inutile : le poète a fait un choix sévère, d'une implacable rigueur, pour éliminer non pas seulement l'accessoire, mais tout ce qui n'était pas absolument essentiel.

S'il nous était permis de nous leurrer du chimérique espoir de retrouver un jour quelques-uns des brouillons de Dante, nous oserions affirmer qu'ils démontreraient que jamais poète n'a plus sévèrement appliqué, avant la lettre, le fameux conseil de notre vieux Boileau :

*Ajoutez quelquefois, et souvent effacez (1).*

Les effets obtenus sont d'une extraordinaire puissance, qui est surtout une puissance de suggestion : Dante fait un appel constant à la collaboration du lecteur. Il est rare qu'il insiste : la flèche, décochée d'une main sûre, nous touche au plus vif; tout un monde d'images et de sentiments s'éveillent dans notre âme et s'y développent avec une telle force, avec un accaparement si complet de toutes nos facultés, que le rappel d'un seul vers suffit ensuite à nous ressusciter une scène, à nous dresser un personnage dans une attitude inoubliable.

C'est Ugolin, par exemple, rongé par le crâne de l'archevêque de Pise et qui va répondre à une question de Dante : « La bouche, il la souleva, ce damné, de son horrible pâture, en l'essayant aux cheveux de la tête qu'il avait entamée par derrière; puis il commença... » Remarquons la place des mots : « *la bocca* »; ils sont les premiers; c'est par eux que débute le chant XXXIII de l'*Enfer*. Cette bouche, qui triture des os, elle se soulève; mais, quand on mange, on s'essuie avant de parler; la macabre serviette est là toute prête : les cheveux de l'archevêque Ruggeri (2)...

C'est encore Farinata, debout dans son sépulcre brûlant, visible seulement « de la ceinture à la tête », et qui « se dresse de la poitrine et du front, comme s'il avait eu l'enfer à grand mépris (3) ».

Dans un ordre d'idées beaucoup plus divertissant, c'est le centaure Chiron qui, armé de son arc et de ses flèches, se promène avec ses compagnons sur les bords du Phlégéon, pour percer les damnés qui tenteraient de sortir de la rivière de sang « plus que leur faute ne le leur permet »; il s'est aperçu que Dante fait rouler les éboulis et il se propose de communiquer ses impressions aux collègues; mais sa barbe le gêne! « Il prend une flèche et, de la coche, il rejette sa barbe derrière ses mâchoires. Et quand il a ainsi découvert sa grande bouche, il dit... » Virgile va lui parler; mais la tête du « bon guide arrive juste au poitrail où les deux natures sont réunies (4) ». Il ne nous en faut pas plus pour voir l'homme petit en conversation, d'ailleurs fort courtoise, avec le grand animal...

Citons encore un autre exemple de cet étonnant pouvoir de suggestion que possèdent les vers de Dante dans leur impérieuse brièveté : l'épisode de la Pia, au chant V du *Purgatoire*; c'est le plus court de toute la *Comédie* : « Ah! quand tu seras retourné sur la terre et reposé de ton long voyage, dit un troisième esprit

après le second, souviens-toi de moi qui suis la Pia; Sienna m'a vu naître, la Maremme mourir; celui-là le sait qui m'avait épousée en me passant au doigt son anneau nuptial (1). »

Quelle douceur, quel charme, quelle poignante mélancolie! Sept vers, seulement, — et encore il en est un que l'on peut écarter, car il est imposé par les nécessités du récit, — six vers, et voici que nous apparaît, dans sa beauté délicate et tragique, l'une des plus suaves figures de femme que jamais l'art ait évoquées : et c'est la figure d'une femme assassinée par son mari!

Dès ses premiers mots, elle nous témoigne de toute sa gentillesse, — au vieux sens français du mot, — de toute sa courtoisie. Elle veut un souvenir et que, sur la terre siennoise, on pense encore à elle :

*Ricorditi di me, che son la Pia...*

Mais elle sait qu'elle parle à un vif, qui fait une rude traversée : tout de même, quand il reviendra sur la terre, il aura d'abord besoin de se reposer : nous vous croyons sur parole, aimable Pia! Sa prière ne tiendra donc que la seconde place : que l'on intercède pour elle auprès de Dieu. Mais qui est-elle? Il faut qu'elle se présente : son nom, sa patrie et sa destinée y suffiront; et cela tient en un vers et demi... Un triste sourire erre encore sur ses lèvres de morte; son histoire se résume en deux mots : le berceau et la tombe; elle le souligne, par un jeu de mots difficilement traduisible en notre langue :

*Siena mi fé, disfecemi Maremma,*

« faite et dé faite... » Puis elle s'arrête à ce dernier souvenir; et on dirait que, comme malgré elle, son secret lui échappe; mais elle ne nous dit rien des circonstances de sa mort : âme du purgatoire, âme bienheureuse, elle a pardonné; ... elle a pardonné, mais, comme tous les personnages de Dante, elle a gardé ses attaches à la terre, à la terre siennoise où elle avait reçu, dans la joie des jeunes épousées, son anneau, de la main de celui-là qui... Elle ne peut réprimer un soupir d'amertume : et parmi la foule des âmes, qui se pressent autour du voyageur d'outre-tombe, le doux fantôme disparaît (2)...

Nous ne séparons point son souvenir, demeuré si vivant parce que Dante lui a consacré six vers, de celui d'une autre jeune femme dont le rôle dans la *Comédie* n'est pas beaucoup plus long que le sien : cette religieuse enlevée au cloître, pour des fins politiques, par son frère Corso Donati, le chef des Noirs, et que Dante rencontre dans le ciel de la lune, après qu'il a demandé de ses nouvelles, sur la sixième corniche du purgatoire, à son autre frère Forese (3) : Piccarda Donati. Avec quelle poésie, toute imprégnée de mysticisme, ne célèbre-t-elle point cet amour divin auquel elle aurait voulu se consacrer, dans l'Ordre de Sainte-Claire d'Assise, « afin de veiller et de dormir, jusqu'à la mort, avec cet Epoux qui accepte tout vœu, que la charité rend conforme à son plaisir »! Puis vient le drame brutal qui a cruellement brisé sa destinée et qu'elle rappelle, comme le fait la Pia, à mots voilés, dans un sanglot qu'elle nous laisse à peine deviner : un sanglot de douleur au souvenir, — en paradis! — de son bonheur de la terre qui a été détruit (4).

\* \* \*

La puissance d'évocation de l'art de Dante se manifeste, d'une façon particulièrement originale, par les innombrables

(1) *Art poétique*, I.

(2) *Enfer*, XXXIII, 1-3.

(3) *Enfer*, X, 31-36.

(4) *Enfer*, XII, 52-85.

(1) *Purgatoire*, V, 130-136.

(2) Cf. la belle étude de PIETRO ROSSI, *Dante e Siena*, dans *Bullettino senese di storia patria*, 1921, XXVIII, 75 et suiv.

(3) *Purgatoire*, XXIV, 10-15.

(4) *Paradis*, III, 34-123.

comparaisons qui se rencontrent dans tous les chants de la *Divine Comédie*, et dont la plupart nous donnent l'impression de minuscules poèmes d'une forme parfaite, enchâssés, comme autant de pierres précieuses, dans une œuvre grandiose d'orfèvrerie dont elles rehaussent l'incomparable éclat. Ce serait une erreur cependant de les admirer seulement en elles-mêmes; chacune d'elles possède une efficacité propre et concourt à une fin bien déterminée; et toutes ensemble nous montrent chez Dante un poète attentif aux spectacles les plus divers, aux humbles scènes de la rue ou de la vie familière, aux mœurs des animaux, aux phénomènes de la nature, aux mouvements du ciel étoilé comme à ceux des arbres et des plantes, et qui transpose ensuite ses plus minutieuses observations pour en créer de la beauté.

Dans le cercle des sodomites, une troupe d'âmes, dont va se détacher tout à l'heure Brunetto Latini, s'avance vers les deux voyageurs : « Chacune d'elles nous regardait, comme on a coutume le soir de se regarder l'un l'autre à la nouvelle lune; et elles clignaient des yeux vers nous comme un vieux tailleur sur le chas de son aiguille. Ainsi dévisagé par cette bande, je fus reconnu par un des esprits... (1) » Si la première de ces deux comparaisons n'est qu'une heureuse adaptation virgilienne (2), la seconde qui la précise, qui l'accentue, est absolument originale. Le geste du tailleur âgé, à la vue affaiblie, qui ne réussit qu'à grand effort des yeux à enfiler son aiguille, est rendu en un seul vers de six mots :

*Come vecchio sartor fa nella cruna,*

avec un réalisme qui peut lutter avec celui de certains maîtres hollandais : le petit tableau se dessine immédiatement.

Dante ne dédaignait d'aller voir ni ce qui se passait à la cuisine, ni ce qui se passait à l'écurie. Les damnés de la cinquième bolge du huitième cercle, les concessionnaires, essaient de sortir de la poix bouillante, mais les diables les y replongent à coups de gaffes : « Ce n'est pas autrement que les cuisiniers font à leurs valets enfoncer avec leurs crocs la viande dans la marmite pour qu'elle ne remonte pas (3) ».

Des faussaires de la dixième bolge ont le corps couvert de croûtes, qu'ils détachent avec leurs ongles « comme un couteau les écailles d'un poisson », mais la démangeaison est tellement atroce que les mains se meuvent fébrilement : « Je n'ai jamais vu, dit Dante, un valet d'écurie, attendu par son maître ou qui ne veut pas veiller, manier l'étrille avec une telle ardeur (4) ».

Les comparaisons empruntées aux animaux sont très nombreuses dans la *Comédie*, et leurs attitudes, leurs actes, leurs mœurs, nous sont toujours représentés par des expressions si justes, si vives, si colorées, que l'image surgit spontanément devant nos yeux. Voici, par exemple, « les étourneaux emportés sur leurs ailes, au temps de la froidure, en troupes larges et serrées »; voici « les grues qui vont chantant leurs lais et faisant, dans l'air, d'elles-mêmes une longue file (5) »; voici « les chiennes noires, rapides et pleines d'appétits, comme des lévriers qui viennent d'être déchaînés (6) »; les chiens qui, en été, se défendent, de leur mieux, en s'agitant, « soit avec leur museau, soit avec leurs pattes, quand ils sont mordus par des puces, des mouches et des taons (7) », ou qui se précipitent sur un mendiant

« avec fureur et hargne tumultueuse (1) »... Les ombres qui grelottent dans les glaces éternelles du Coccyte, claquent des dents « comme les cigognes claquent du bec (2) ». Ailleurs, nous voyons « les brebis qui sortent de leur parc, une à une, puis par deux, puis par trois, et les autres se tiennent peureuses, le museau et l'œil à terre; et ce que fait la première les autres le font, se serrant contre elle, si elle s'arrête, simplettes et paisibles, et elles ne savent pas pourquoi (3) ». Non seulement la scène est charmante et toute imprégnée de la douceur des champs, mais on dirait ici que le poète, — le maître de la colère, — s'est penché avec amour sur l'âme primitive de ces bonnes bêtes, pas très intelligentes sans doute, craintives et douces, et confiantes dans la brebis qui les guide... Les chèvres ne sont pas traitées avec moins de sympathie; mais l'allure, comme il convient à leurs caprices, est beaucoup plus vive (4). On pourrait poursuivre longtemps : la *Divine Comédie* est une arche de Noé, d'où les bêtes sortent les unes après les autres, sous leur aspect le plus familier, à l'appel du poète, pour lui fournir, peintes en quelques touches rapides, les images nécessaires.

La nature proprement dite, les plantes et les fleurs, les arbres et les eaux, les paysages âpres ou idylliques, la pluie, la neige et le vent, les jeux de la lumière, les mouvements du soleil et des astres, sont évoqués avec la même veine de poésie réaliste et concrète, mais qui nous découvre presque toujours la secrète harmonie qui existe entre les spectacles directement placés sous nos yeux et les sentiments qu'ils font jaillir du plus profond de l'âme humaine.

Le chef-d'œuvre parmi tant de chefs-d'œuvre, le plus bel exemple et le plus émouvant que l'on puisse citer, nous paraît être l'annonce du crépuscule au début du chant VIII du *Purgatoire* : « C'était déjà l'heure qui reporte en arrière les désirs de ceux qui naviguent et leur attendrit le cœur le jour où ils ont dit adieu à leurs doux amis, l'heure qui perce d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend tinter une cloche lointaine qui paraît pleurer le jour qui se meurt... (5) » Ici encore, six vers seulement, et une seule note qui vient de l'extérieur : le son des complies sur la terre, le son à peine perceptible, entendu du bateau où vogue le voyageur. Et cela suffit pour éveiller dans nos cœurs des vibrations presque infinies : le matin, nous étions encore parmi ceux que nous aimons, dans la douceur de notre foyer; nous les avons quittés et déjà la mer nous sépare d'eux; peut-être avons-nous été distraits de notre chagrin par des soucis d'ordre matériel, par la nouveauté de la navigation; mais le jour tombe, vient l'heure mélancolique entre toutes; une cloche sonne, et la sensation se traduit immédiatement en sentiment; elle « paraît », cette cloche, s'associer à notre tristesse; elle prend comme une voix humaine pour pleurer avec nous; elle sonne un glas, le glas de la séparation, et les larmes qu'il nous semble percevoir dans son tintement lugubre ne sont que l'écho affaibli des larmes que nous essayons de refouler...

Ce passage cependant demeure un peu exceptionnel dans la *Comédie*, non point évidemment par sa beauté, mais parce que le monde extérieur y joue un rôle plus effacé : c'est un crépuscule vu du dedans. L'accent sur le phénomène naturel est ordinairement plus appuyé.

L'instrument de supplice des pécheurs charnels, au second cercle de l'abîme, c'est la tempête. « L'ouragan infernal qui jamais ne s'arrête (6) »; celui des gourmands, au troisième cercle, c'est la pluie, mais quelle pluie! et comme elle tombe, différente de la

(1) *Enfer*, XV, 16-21.

(2) *Enéide*, VI, 268-271; 453-454.

(3) *Enfer*, XXI, 55-57.

(4) *Enfer*, XXIX, 76-84.

(5) *Enfer*, V, 40-41; 46-47.

(6) *Enfer*, XIII, 125-126.

(7) *Enfer*, XVII, 49-51.

(1) *Enfer*, XXI, 67-69.

(2) *Enfer*, XXXII, 36.

(3) *Purgatoire*, III, 79-84.

(4) *Purgatoire*, XXVII, 76-81.

(5) *Purgatoire*, VIII, 1-6.

(6) *Enfer*, V, 31.

pluie terrestre : « Eternelle, maudite, froide et pesante, immuable dans sa violence et dans sa qualité; de la grosse grêle, de l'eau sale, de la neige se déversent à travers l'air ténébreux; la terre en pue, qui reçoit cela (1). » L'effet de terreur que Dante recherche, qu'il veut produire sur son lecteur, est obtenu par l'accumulation des adjectifs du premier vers et surtout par le second, Si nous étions tentés de penser un peu trop vite : après tout une bonne averse, ce n'est pas tragique et personne n'en meurt..., cette uniformité accablante nous donnerait aussitôt un salubre frisson. Un effet identique se rencontre dans la troisième zone du septième cercle : « Sur tout ce sable, d'une chute lente, pleuvaient de larges flocons de feu, comme la neige, sur l'Alpe, sans vent...; telle tombait l'éternelle ardeur, qui enflammait le sable, comme l'amadou sous la pierre à feu, pour redoubler la douleur (2) ».

De la fameuse chute des feuilles, chère aux poètes de tous les temps, du renouveau des fleurs à la lumière du jour, des tableaux sont comme sertis dans les étroites limites d'un seul tercet, qui défient, par leur précision sans sécheresse et par la pureté incomparable de leurs lignes, les plus longues descriptions : « Comme en automne se détachent les feuilles, l'une après l'autre, jusqu'à ce que la branche ait rendu à la terre toutes ses dépouilles... (3) » Et, pour nous faire sentir de quelle ardeur nouvelle était ressaisi son cœur, après qu'il avait appris que « trois Dames bénies veillaient sur lui dans la cour du ciel », il se compare aux « petites fleurs, inclinées et fermées par la gelée nocturne, qui, dès que le soleil les éclaire, se dressent tout ouvertes sur leur tige (4) ».

Le double mouvement du géant Antée, fiché comme ses compagnons, sur la formidable margelle du puits infernal, pour déposer Dante et Virgile sur les glaces du Cocyte et reprendre ensuite sa position ordinaire, est marqué par une double similitude, dont la première est le résultat d'une amusante expérience qu'il est encore facile de refaire à... Bologne. Mais le voyage est inutile à une claire représentation de la scène, tant sont évocatrices les images du poète : « Comme paraît la Garisenda quand on la regarde du côté où elle penche et qu'un nuage passe au-dessus d'elle en sens contraire, ainsi me parut Antée... », Antée qui se redressa comme « le mât d'un navire » (5).

Parmi les monstres qui peuplent l'enfer, il en est un qui mérite de retenir plus particulièrement notre attention, parce qu'on ne saurait guère citer de meilleur exemple de cet extraordinaire pouvoir que possède l'art de Dante de s'emparer de notre imagination, de nous donner l'impression que nous avons réellement assisté aux événements qu'il nous raconte : c'est Géryon, l'une des plus étranges figures de la *Divine Comédie*, l'une de celles que la fantaisie créatrice du poète a le plus puissamment marquées de son empreinte.

Au signal de la corde lancée dans l'abîme, il « monte en nageant dans l'air épais et sombre ». Nous percevons son mouvement : c'est celui d'un marin qui a plongé pour aller chercher une ancre prise, au fond de la mer, à quelque obstacle, et qui revient à la surface « en tendant les bras en haut et en ramenant ses pieds (6) ». Face d'homme juste et corps de serpent, une longue queue dont « la pointe est armée, comme celle d'un scorpion, d'une fourche venimeuse », deux pattes « poilues jusqu'aux aisselles », le dos, les flancs, la poitrine, bigarrés des plus vives couleurs et de dessins compliqués, la bête ne pose sur le rebord de pierre que la tête et le buste : tel « un castor s'établit pour faire sa guerre », pour pêcher avec sa queue, telle une barque à demi tirée sur le

rivage, « partie dans l'eau, partie à terre ». Virgile et Dante enfourchent leur monture, le premier, tranquille, sur la croupe, le second, grelottant et sans voix, sur les épaules... Et en route! La descente est une pure merveille, un cauchemar d'une terrifiante précision : « Comme la barque s'éloigne de la rive en arrière, ainsi Géryon s'écarta du bord; puis, lorsqu'il se sentit complètement dégagé, là où d'abord il avait la poitrine, il tourna la queue, il la tendit, il l'agita comme fait l'anguille, et de ses pattes il ramena l'air à soi... » Dante, terrorisé, ne voit plus que la bête : « Elle s'en va en nageant, lente, lente; elle tourne, elle descend »; mais le malheureux voyageur ne peut s'en apercevoir « qu'au souffle de l'air qui le frappe d'en bas »; bientôt cependant il entend l'horrible fracas d'une cascade, et il regarde au-dessous de lui : des plaintes montent de l'abîme; il découvre des feux : « Je vis ensuite, nous dit-il, ce que d'abord je n'avais pas vu, que nous descendions en spirales, et cela d'après les grands supplices qui se rapprochaient de tous les côtés. » Comme un faucon qui, « fatigué, revient, par cent cercles, au point d'où il était parti rapide », Géryon arrive au pied de la roche, dépose sa double charge, et disparaît, « comme la flèche de la corde », à grande vitesse cette fois, et en ligne droite (1)..

Une autre scène où la puissante fantaisie de Dante s'est donné libre cours et a obtenu de merveilleux effets, en réalisant sous nos yeux le plus monstrueux des spectacles, est celle de la transformation des voleurs florentins, dans la septième bolge du huitième cercle. Le poète nous dit expressément qu'il entend rivaliser avec Lucain et Ovide, rencontrés dans le limbe, et surpasser leur art (2); il n'a pas perdu la difficile partie.

Les voleurs sont au nombre de cinq : Agnello Brunelleschi, Buoso degli Abati, Puccio Sciancato, Cianfa Donati et Francesco Cavalcanti. Pour bien comprendre la scène étrange, d'une fantasmagorie presque hallucinante, et identifier tous les personnages, il faut observer chaque détail avec une grande attention.

Agnello, Buoso et Puccio arrivent sous forme humaine; Dante ne les connaît pas. L'un d'eux demande : « Où donc Cianfa est-il resté? » Le voici : mais c'est un serpent à six pieds. Il s'en prend à Agnello, devant ses deux compagnons terrorisés, qui s'écrient : « Hélas! Agnel, comme tu changes! Voici que tu n'es plus ni deux ni un! » Puis survient « un serpenteau en furie, livide et noir ainsi qu'un grain de poivre », qui s'attaque à Buoso : « Je veux que Buoso coure, comme je l'ai fait, à quatre pattes, par ce sentier ». Ce « serpenteau », c'est Francesco Cavalcanti, désigné par une périphrase que nous aurions eu quelque peine à comprendre, si les vieux commentateurs n'étaient, fort obligeamment, venus à notre secours (3). Quant à Puccio Sciancato, Dante a fini par le reconnaître au moment du départ général : « C'était le seul des trois compagnons venus d'abord qui n'avait pas été transformé. » Il avait eu bien de la chance..., provisoirement (4)!

Ainsi, le grand serpent, Cianfa, a chargé Agnello; et Buoso s'est lamentablement trouvé aux prises avec le Cavalcanti, qui n'était autre que le petit. Des deux premiers, il s'est formé un être hybride, et les deux autres ont changé de nature : Francesco « crache », redevenu homme... jusqu'à nouvel ordre, et Buoso « siffle », mué en bête.

L'effet plastique obtenu est étonnant... Nous voyons le minuscule serpent Cavalcanti sauter au ventre du pauvre Buoso, lui percer l'ombilic et tomber étendu à terre : « Le transpercé le

(1) *Enfer*, VI, 8-12.

(2) *Enfer*, XIV, 28-30, 37-39.

(3) *Enfer*, III, 112-114.

(4) *Enfer*, II, 124-129.

(5) *Enfer*, XXXI, 136-145.

(6) *Enfer*, XVI, 106-136.

(1) *Enfer*, XVII, 1-17; 79-136.

(2) *Enfer*, XXV, 94-99; IV, 90; *Pharsale*, IX, 761 et suiv.; *Métamorphoses*, IV, 563, et suiv.; V, 572 et suiv.

(3) « L'autre était, ô Gaville, celui qui te fait verser des larmes. » Francesco Cavalcanti aurait été tué par les paysans de Gaville, — une bourgade fortifiée du val d'Arno, — et sa mort vengée fort convenablement.

(4) *Enfer*, XXV, 34-151.

regarda, sans un mot, et, les pieds arrêtés, se prit à bâiller comme assailli de sommeil ou de fièvre. Il regardait le serpent, qui le regardait : l'un, par sa plaie, l'autre, par sa bouche, fumaient très fort et mêlaient leurs fumées... Ils se correspondirent en telle sorte que le serpent fendit sa queue en fourche et que le blessé rejoignit ses pieds. Les jambes et les cuisses se réunirent de telle manière qu'en un instant il ne resta plus trace de la jointure; la queue fendue en deux prenait la forme que l'autre perdait; sa peau se faisait molle et l'autre durcissait... » Et ainsi de suite...

La réussite est parfaite; Ovide et Lucain sont battus! Mais, comme l'a fort bien noté Henri Hauvette, il y a ici « un très grand luxe de détails minutieux (1) ». C'est un peu exceptionnel : la fameuse *imperatoria brevitatis* est de l'essence du génie dantesque.

(A suivre.)

ALEXANDRE MASSERON.

(1) H. HAUVETTE, *L'Enfer*, introduction, traduction..., p. 140.

## MACHINES A COUDRE

ANKER  
E  
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

**J. VERHAEGHE** 88, rue Saint-Georges  
Tél. 136.63 GAND

## Financière des Colonies

Société Anonyme.

Siège social : 52, rue Royale, Bruxelles.

Capital social : 75.000.000 de francs.

Réserves : 37.349.000 francs.

### BILAN ET COMPTE DE PROFITS ET PERTES

Les bénéfices réalisés pendant l'année 1938 se sont élevés à . . . . .	7.839.879,91
Déduction faite des frais généraux, des impôts et provisions diverses, formant un total de . . . . .	1.005.380,58
Le bénéfice net s'élève à . . . . .	6.834.499,33
Ce montant, augmenté du report à nouveau de l'exercice 1937 . . . . .	1.149.109,02
forme le bénéfice net . . . . .	7.983.608,35

Les dividendes suivants sont payables :

Fr. 37,50 net pour les actions de 500 francs;

Fr. 7,50 net pour les coupures d'un cinquième d'action.

### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

# Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. téleg. : Générale, Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL . . . . . fr,	796.000.000.00
RÉSERVES . . . . . fr,	1.164.210.000.00
FONDS SOCIAL . . . . . fr,	1.960.210.000.00

#### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;  
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Albert d'Heur, Directeur;  
Edgar Sengier, Directeur;  
Edgard Stein, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Jules Bagage, Directeur honoraire;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

#### COLLEGE DES COMMISSAIRES

MM. Edmond Solvay;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;  
le baron de Trannoy;  
H. Vermeulen  
le comte de Patoul.  
Henri Goffinet  
Comte L. Cornet de Ways Ruat  
Ivan Orban.

Le Secrétaire,  
M. Raoul Depas



# Visitez l'Espagne

## L'ANDALOUSIE

15 jours

SÉVILLE - CADIX - MALAGA - CORDOUE  
départ assuré tous les trois jours

## Le Pays Basque

11 jours

St-Sébastien - Bilbao - Santander - Oviedo

Demandez nos programmes

## Union Belge de Tourisme

11, boulevard de Waterloo (Porte de Namur)  
BRUXELLES Tél. 12.54.50

Tous les grands voyages en autocar : Lourdes — Bretagne  
— Suisse — Italie — Corse — Lisieux — Paris — Auvergne —  
Touraine, etc.

## VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES - Tél. 11.01.31

DEMANDEZ BROCHURES DÉTAILLÉES

Nos voyages à **LOURDES** avec retour par Gorges du Tarn  
Auvergne — 12 jours — 1.500 francs — tout confort. Départ  
10 mai — assuré. Deux départs chaque mois.  
Tous frais — même boissons.

# Manufacture de Tabacs

## Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

**TOURNAI**

Téléphone : 1195

Compte-Chèques: 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105

Pour l'achat de vos

## Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

## T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour  
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

## JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

## I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

## GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS  
49 à 53, rue Tranchée  
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS  
16, rue des Récollets  
Téléph. 202.23

## FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative.

Reg. comm. 103016.

204, rue Royale

BRUXELLES

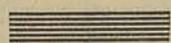
Ses départements :

**Offices immobiliers** : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir,  
immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des  
achats.

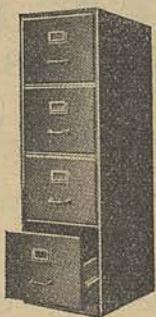
**Industrie et commerce** : Recherche, étude, création, administra-  
tion d'affaires industrielles et commerciales.

**Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juri-  
diques** (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'im-  
primerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit**  
pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE,  
BRUXELLES



## MEUBLACIER



TOUS MEUBLES EN ACIER  
Société de personnes à responsabilité limitée.

Usines : Rue Vignoul, Bruyères-Jupille.  
Tél. : 505.49 - Bureau : rue Vignoul,  
Jupille-lez-Liège

Classeurs - Bureaux dactylos - Rayonnages  
Bureaux ministres - Armoires - Fichiers, etc.  
Construction exclusivement belge.

Etudes de tous devis pour meubles spéciaux.

**MEUBLES EN ACIER EN TOUS GENRES**

Installation complète de bureaux.



SOCIÉTÉ ANONYME

**IWAN SIMONIS**

**VERVIERS**

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

**DRAPS DE BILLARD**

**La Textile de Pepinster**

Soc. Anon.

**PEPINSTER (près Verviers)**

Téléphone Verviers :  
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:  
Textile-Pepinster.



**Filature de Laine peignée**

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

**Filature de Laine cardée**

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

**Manufacture de Tissus et Etoffes de Laine**

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

Filature de Laine Cardée

**Hauzeur-Gerard Fils**

**VERVIERS**

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton  
Fils fantaisies pour la robe

807



**QUAND IL GÈLE**

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

**GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS**

résisteront à l'usage, si tricotés en

**LAINES VESDRE**

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE

DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS

**Tissage WILLIAM FEY**

S. P. R. L.

Spécialités

pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :  
21, avenue de Scheut,  
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :  
A Verviers

Merceries — Bonneteries — Lingeries

**Mercerie Franz LEFEVRE**

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

**CHARLEROI**

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais  
ce bon de garantie*

EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

**GARANTIE TOOTAL**

TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE A NOS TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLACEMENT OU AU REMBOURSEMENT. EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RÉCLAMATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE A VOTRE FOURNISSEUR.

TOOTAL

NOM ET ADRESSE DU FOURNISSEUR :

EXIGEZ LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE

Article :

... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE  
*protection totale!*

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un « bon de garantie Tootal » imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

*Les tissus*

**TOOTAL** MARQUE DÉPOSÉE

SONT FORMELLEMENT

*garantis!*

TOBRALCO ∞ TARANTULLE ∞ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :  
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ∞ AUTRES  
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES  
TOOTAL ∞ ROBES ET BLOUSES CHESRO ∞ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

# POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie  
158, Quai des Usines, BRUXELLES  
et à Guise (Aisne) France  
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX  
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

## Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.  
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations  
sanitaires.

Cuisine à vapeur.  
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

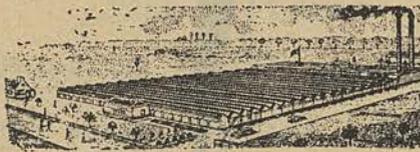
### C. JULLIEN

Constructeur spécialiste  
75, rue de Fétinne, LIÈGE. Tél. 294.06.

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

## Tissage COGETEX s.a.

Tél. :  
17.42.22



C. Ch. P. :  
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :  
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :  
A COURTRAI

## Chauffage-Ventilation

Établissements

### HENIN & VERLINDE

Société Anonyme

Successeurs de HENIN, SNOECK & Cie

Maison fondée en 1873

Rue des Aliés, 235-237, Forest-Bruxelles

## Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

### FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes  
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,  
draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents  
et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS  
PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

POUR VOS TRICOTS n'employez que les  
laines de marque

LES LAINES ANGLAISES **LADYSHIP** vous donneront en-  
tière satisfaction

Pour vos bas, chaussettes, sous-vêtements,  
la laine VIGOGNE  
s'impose; souple, solide, irrétrécissable



En vente dans tous les bons magasins de laines

Concessionnaires pour le gros :

**FLAMENT & VERMAST, 4, rue d'Artois, BRUXELLES**

## APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdisables sur Tissus  
pour Communautés

S. A. FILATURES et TISSAGES

## GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

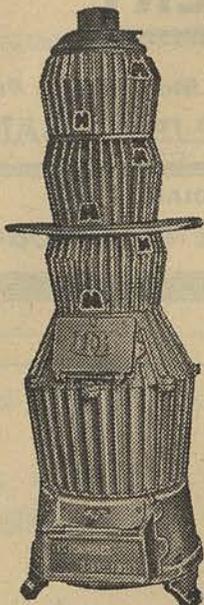
PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

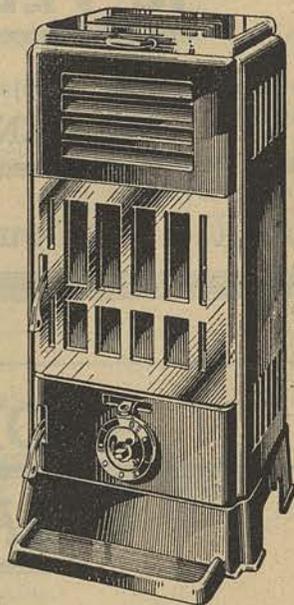
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES  
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

**Les Fonderies Bruxelloises**

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

## Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

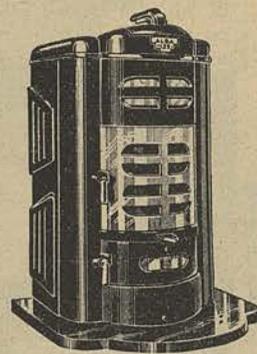
# ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte  
pour la

## POÊLERIE

et la petite mécanique en  
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

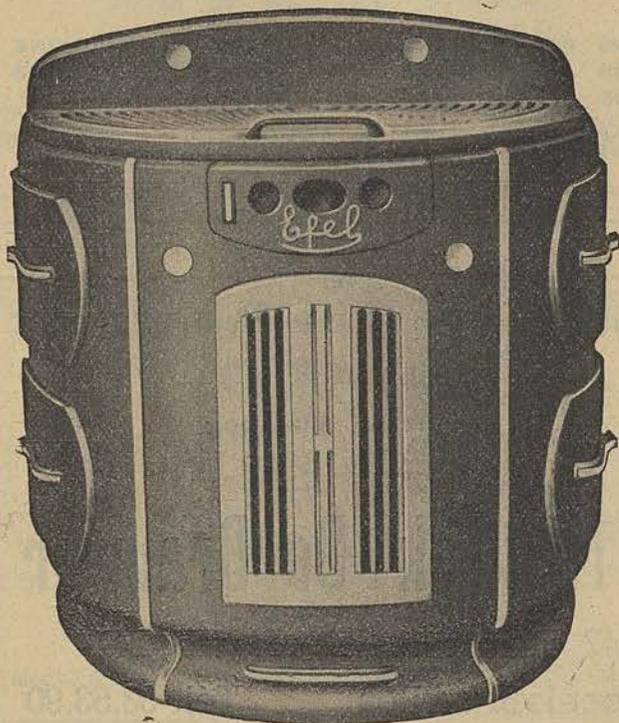
Une réalisation  
merveilleuse des

# FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens  
Poêles Flamands  
Poêles Crapauds  
Poêles Triangulaires  
Cuisinières  
Poêles Buffet  
Foyers  
Dressoirs



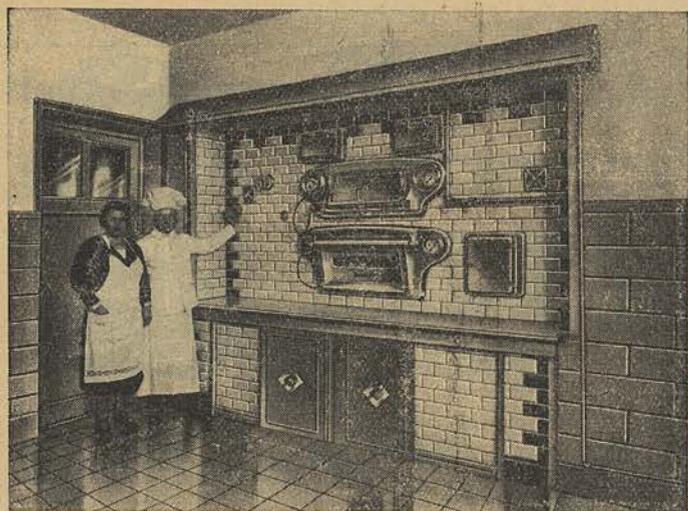
Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

LES  
**ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU**

à Boussu-lez-Mons

(firme fondée en 1843 par M. Fr. Dorzée)  
construisent pour les Couvents, Instituts, Pensionnats, etc., les  
**FOURS A VAPEUR pour Boulangerie et Pâtisserie**  
spécialement conçus et étudiés pour eux, assurant le minimum de  
consommation et d'entretien, le maximum de sécurité, de régularité  
et de rendement.

Ils étudieront, sans aucun frais, tous vos projets d'installation  
ou de transformations.  
Un siècle d'expérience et de probité commerciale vous garantit  
une fourniture irréprochable.



Office des Fabricants Japonais  
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles  
Téléphone : 17.89.98

**CONSERVES**

Saumon	Ananas
Pilchards	Pêches
Thon	Poirés
Crabes	

**Achetez directement au JAPON**

**Pudding Powders "Deliss"**

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes  
et Pâtisseries.

**DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ** —  
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents  
et personnes surmenées.

**QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS**

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

**Établ. Marc Van de Castele**

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

**R. VEESAERT**

**COUQUE ROYALE** Parijsberg, 3, Montagne de Paris  
**COUQUE DE NICE** **GENT** Tel. 11813 **GAND**

**HOLLANDSCHE** —  
— **ONTBIJTKOEK** —  
— **BREVETS** — **SPÉCIALITÉ :**  
**Couque à la Succade**

**BON AROME**

**MAZA**

**Cafés extras**

V<sup>o</sup> **JEAN WELTER & Fils**

Usines et Bureaux :  
155-159, rue de Plainevaux — **SERAING**  
Tél. Liège 302.11

**SAVONNERIE**  
**PARFUMERIE** **COXIA**

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.  
Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

<b>SAVONS DE TOILETTE</b>	<b>EAUX DE COLOGNE</b>
<b>SAVONS DE MÉNAGE</b>	<b>EXTRAITS - LOTIONS</b>
<b>SAVONS INDUSTRIELS</b>	<b>POUDRES DE RIZ, etc.</b>

**COXIA** se recommande tout particulièrement pour son savon en  
poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.  
Spécialité de sticks pour la barbe.

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

**GROS** Salaisons de 1<sup>er</sup> choix **GROS**

**R. Tilburck - De Brauwer**

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles Tél. 33.53.90

DEMANDEZ PARTOUT LA

## “Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE  
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

## Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

## Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455  
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79  
Privé : 283.46  
Sart : 110

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix  
à l'adresse suivante :

**Siroperie MEURENS, à Aubel**

**Sirop mélangé, marque POMONA**

3 QUALITÉS : Sirop purs fruits, poires et pommes,  
gelées de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

## LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR  
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEVRALGIES - DOULEURS PERI-  
ODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-  
douleur "LA CROIX BLANCHE",  
trouve sa source dans la "synergie  
des composants", c'est-à-dire  
l'exaltation des propriétés parti-  
culières de chacun des ingrédients  
par leur association mutuelle.  
Grâce à elle chacun d'eux ap-  
porte à l'ensemble son effica-  
cité propre et pleine tout en n'y  
figurant qu'en dose très réduite  
d'où toxicité nulle, tolérance par-  
faite, absence de toute réaction  
secondaire désagréable. Les cal-  
mants exercent souvent  
un effet dépressif sur le sys-  
tème nerveux et circula-  
toire, et provoquent de  
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas  
pour l'antidouleur "LA CROIX  
BLANCHE", qui compte aussi par-  
mi ses ingrédients un élément  
tonifiant, dont la présence a pour  
effet d'annihiler l'influence dépri-  
mante des éléments calmants de  
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-  
CHE", a maintenant plus de 35  
ans d'existence. Grâce à ses  
qualités réelles il a su conquérir  
la confiance des malades et  
s'imposer dans la majeure  
partie du monde civilisé. Quiconque en a fait  
l'essai, continue à en faire  
sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE  
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUIPENS ST NICOLAS-WAES  
DANS TOUTES PHARMACIES

Depuis 1876

ON ACHÈTE

## LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES "FLANDRES" »

CHEZ :

**J. VAN DEN BERGHE**

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

Confiserie Nationale

Belge

USINE A VAPEUR

## Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21

Reg. du Commerce : Mons 1157

CHARBONNAGES DE

## Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÉGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

*Si vous ne traitez pas directement avec notre Société*

**EXIGEZ** de vos fournisseurs les  
**ANTHRACITES-GOSSON**  
*qui vous donneront la plus complète satisfaction*

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

SOCIÉTÉ ANONYME DES

## Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÉGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège.

C. C. P. : 48.340

**CHARBONS**

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Spécialistes des véritables Anthracites

## SANTRAS

154, chaussée de Turnhout  
ANVERS Tél. 556.56

**Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs**

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

## CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

Garanti à l'analyse

DEMI-SEC

SEC



## Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)  
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits, en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

## CHAMPAGNE NAPOLÉON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES  
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS  
FLANDRE OCCID.<sup>e</sup> & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, TORNAL  
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE  
LIÉGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1<sup>er</sup>

JANVIER

## LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

*Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.*

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

## VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

## Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohég. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

*Si vous désirez  
du charbon  
amélioré de 18%  
téléphoner - nous*

*Un de nos administrateurs  
se fera un plaisir de  
venir vous donner tous  
renseignements*

**WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.**  
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (au-delà de la gare) Tél. 272.64-33.33, ANVERS

## ANTHRACITES

S. A. DES

**Charbonnages d'Ans et de Rocour**

**A Ans-lez-Liége**

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

**Chauffage central  
Foyers continus**

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de graine pour foyers  
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

## L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les  
**LANGUES VIVANTES**  
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

## Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST  
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, velles, camelots, draps, setons divers,  
telles, laines à tricoter, etc. — Viscus pour  
processions. — Spécialité d'articles pour com-  
mémoratives religieuses et pour confessions

## PHARMACIE

### A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT  
Téléphones : 179.54 et 179.14.

**Spécialités en gros  
Dépôts et Monopoles**

Produits chimiques s/cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins.  
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

**Comptoir de  
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES**

**PRODUITS** chimiques purs pour Laboratoires  
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —  
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

## PHARMACIE du NORD

Pharmacie : Mme HOFMANS

RUE MAGHIN, 11  
LIÈGE

Téléphone 233.26

S B F

# Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre  
scié-rangé  
en boîtes de 1 kilo**

## Couvents! Pensionnats! Hôpitaux, etc.!



Augmentez de moitié la durée de vos lainages, couvertures, vêtements, etc., en employant notre savon en poudre spécial

## MERINOL

qui rend à la laine son moelleux et sa souplesse primitifs.

*Démonstration et échantillons sur demande*

**Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.**

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59  
Usines à Haren - Nord

## LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour  
le chauffage des grands locaux  
**ÉGLISES, ÉCOLES  
SALLES DE FÊTES**



## Le "Mosan"

est le plus

**Propre**

**Économique**

**Hygiénique**

**Pratique**

**Solide**

**Élégant**

**et absolument sans danger**

Société Anonyme  
**LES FONDERIES DE LA MEUSE**  
HUY (Belgique)

